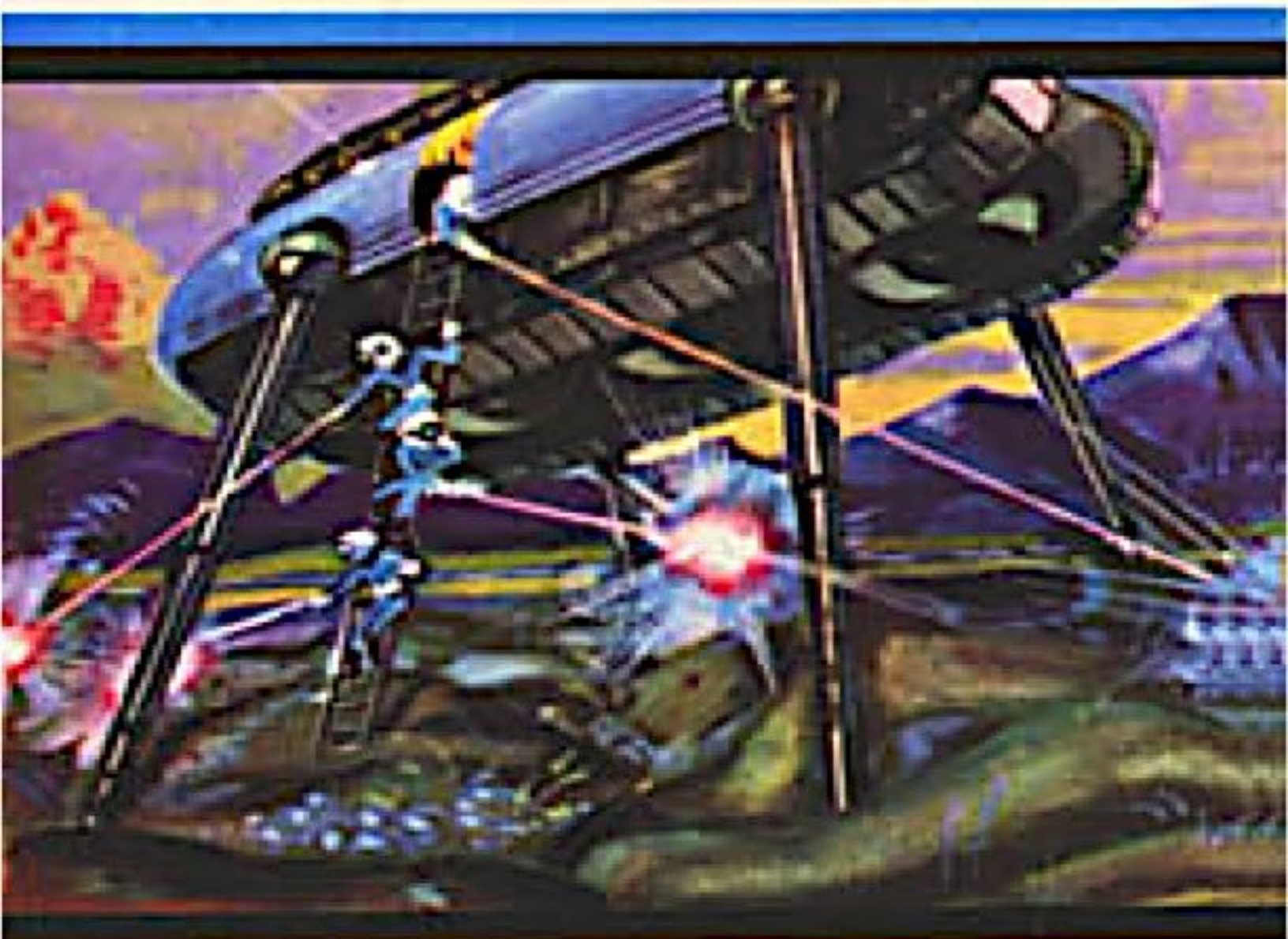


MAURICE LIMAT

LE TREZIEME SIGNE DU ZODIAQUE



F L E U V E N O I R

MAURICE LIMAT

**LE TREIZIÈME SIGNE DU
ZODIAQUE**

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

CHAPITRE PREMIER

Robin Muscat était d'une humeur massacrate. Il pleuvait sur Paris comme sur les planètes de pluie qu'il avait visitées du côté de l'étoile Algol.

Et, d'autre part, son patron direct, Mr Lepinson, directeur de l'immense organisation Interpol-Interplan, la police géo-planétaire, venait de lui confier un dossier qu'il connaissait déjà, avant de l'avoir ouvert, comme particulièrement assommant.

Il avait laissé les documents sur la table de son bureau et, tout en bourrant une pipe de tabac des plaines de Mars, il regardait vaguement la cité géante, appuyant par instants à la vitre son front énergique, aux cheveux plantés haut, tandis que tout l'ennui du monde passait dans ses yeux gris-bleu.

Il soupira :

– Il faut s'y mettre...Quelle barbe ! Une vague histoire de trafic, sans nul doute... ces soi-disant mystères à bord des astronefs, toujours la même chose...

Le dossier était triple et l'inspecteur Robin Muscat savait déjà, en gros, de quoi il retournait.

Trois drames différents s'étaient joués, pendant ces dernières semaines, sur une même ligne interstellaire, à savoir le trajet Sol (système solaire)-Persée.

Trois drames différents d'ailleurs. Un crime. Un cas de démence. Deux hommes dans ces deux cas en étaient les victimes.

Enfin, troisième cas, ces quelques semaines plus tôt (en durée terrestre), alors que le vaisseau spatial *Spica* allait arriver à Paris-sur-Terre. Une disparition cette fois. Celle d'une jeune femme.

Pour Robin Muscat, ce genre d'histoire était banal.

Sur les grands trajets de l'espace, les trafics de toute espèce (chair humaine, drogue, armes inconnues, gemmes au pouvoir fantastique) étaient fréquents et les règlements de compte se multipliaient.

Lui qui avait connu tant d'aventures exceptionnelles à travers la galaxie ne manquait jamais de bougonner lorsque, à son retour de quelques lointaine épopée, Mr Lepinson lui confiait un de ces dossiers qu'il jugeait bon pour de petits inspecteurs terrestres, les « rampants » de l'Interpol, rivés au sol de la planète-patrie.

Il prit les trois dossiers, en extirpa les petites bandes, les plaça à tour de rôle dans le « dispensator ».

Face à lui, l'écran blanc était formé par le mur neutre, il vit apparaître des images animées ou fixes, en reliefcolor si parfait que les personnages et les objets se détachaient devant Muscat, incroyablement vrais.

Ils devisaient, ils vivaient et, ainsi, il apprenait tout ce que ses subalternes avaient glané, soit au bord du *Spica*, soit dans l'entourage immédiat des trois victimes.

Robin Muscat, au départ, était assez distrait.

Lepinson ne lui avait pas caché que, eu égard à ses extraordinaires états de service, il allait être promu commissaire interstellaire, poste d'une importance extrême, qui lui donnait la main sur tout l'Interplan, une puissance policière dans toutes les planètes civilisées.

Cela l'avait réjoui, ce qui se comprend et le fait d'avoir à compulser un dossier préventivement jugé fastidieux était peu compatible avec le laisser-aller joyeux qui eût été de mise.

Seulement, au fur et à mesure que les films se déroulaient, que les divers clichés se révélaient à lui, Robin Muscat commençait à se passionner, repris par son ardente conscience professionnelle de chevalier de la police du cosmos.

Le crime d'abord. Yum Akatinor, natif de Persée, curieux personnage versé dans les forces occultes et particulièrement la cosmomancie (qui avait remplacé depuis longtemps l'astrologie en raison du champ d'action étendu des voyants) avait été trouvé mort, mais frappé par une mort peu compréhensible.

Foudroyé, eût-on dit. D'après les rapports légaux, l'homme avait subi une formidable tension qui avait stoppé la vie en lui.

Toutefois, toute tentative de réanimation avait été vaine.

Muscat repassait certains éléments du dossier-film. Il revoyait le visage un peu verdâtre, encadré d'une barbe sombre et lisse évoquant celles de Assyriens de la Terre.

Puis le rapport insista sur un détail. Muscat reprit les clichés de l'institut médico-légal. Cadavre nu. Agrandissement d'un point de la poitrine. Un tatouage ? Cela y ressemblait. Une sorte de signe plus ou moins ésotérique, sans doute sous le sein gauche.

Le passager du *Spica* qui était devenu fou, lui, était un martien, un de ces derniers représentants de la vie sur la planète rouge, déjà émigrés vers Vénus lors des premiers contacts avec la Terre, avant la remise en état d'un monde à l'atmosphère raréfiée

C'était un financier, très estimé à travers le Martervénux, connu honorablement non seulement dans les six planètes de la fédération, mais encore un peu partout dans les mondes amis.

Cladek Halstar menait une vie rangée. Toutefois, son épouse, une charmante terrienne, avait révélé qu'il était parfois assez secret, partant fréquemment pour de grands voyages dont elle ignorait la destination. Mais en raison des milliards de devises qu'il brassait à travers l'espace, elle acceptait cette situation, se disant sûre de sa fidélité

Les inspecteurs avaient déjà déterminé que Cladek Halstar avait entretenu des rapports avec plusieurs individus, dont deux femmes qui les uns comme les autres, semblaient peu orthodoxes et tous de près ou de loin, touchaient à la cosmomancie.

Quant à Giovanna Hi-Ling, une terrienne sino-italienne disparue depuis près de trois mois, on ne savait pas grand-chose d'elle. Élevée sur Mars, elle venait rarement vers la planète-patrie et, elle aussi, férue d'occultisme, faisait des fugues.

On ignorait sa profession réelle et, comme elle n'avait plus de famille, il était difficile d'apprendre grand-chose.

Robin Muscat soupira

– Dommage que nous n'ayons pas de photo de nu intégral...

Il disait cela en contemplant la vision de Giovanna Hi-Ling en maillot de bain, une combinaison discrète, très seyante, qui avait remplacé les bikinis des aïeules.

Le futur commissaire interstellaire regrettait peut-être de ne pouvoir admirer l'intégralité de sa beauté. Mais surtout, il lui était impossible de

vérifier si, comme Yum Akatinor, comme Cladek Halstar, la belle Giovanna portait le signe mystérieux à hauteur du cœur.

Car Cladek Halstar, lui était fou, fou à lier, et présentement enfermé à l'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne, un des plus anciens du monde et sans nul doute, désormais, le plus moderne de tous.

Mais l'aliénation mentale résistait encore à la science.

Muscat revit minutieusement tout le dossier et s'arrêta sur l'agrandissement du signe mystérieux.

Il avait pris un crayon atomique, à mine inépuisable et il griffonnait, tout en fumant, n'écoutant plus les propos du film qui continuait à se dérouler, ne regardant plus les images.

Il dessinait, et redessinait sans cesse le signe...

Une boucle, deux points... Non, deux traits en forme de V renversé...

Une boucle, deux lancées évoquant des accents circonflexes...

Qu'est-ce que cela peut indiquer ?

Un oiseau ? Oui à la rigueur, en s'appuyant sur les écritures hiéroglyphiques, qui ont sur la Terre et ailleurs, donné naissance aux écritures courantes, mais qui sont toutes inspirées de dessins originaux, ayant une signification visuelle précise.

Mettons : un oiseau. Deux ailes. Mais ces traits qui barrent les ailes ?

Et ces six petits traits, en dessous ?

Muscat, agacé, repoussa les dessins, resta un instant à rêver.

Des ailes... des ailes... oiseau... Non, cela évoque une bête... pas un oiseau. Un oiseau c'est toujours gracieux, même quand il s'agit d'un rapace, d'un vautour-condor, d'un algomus de Wolf 424 ou d'un pyrornithoque des planètes d'Andromède, un oiseau qui crache le feu électrique, un gymnote empenné.

Alors ?

– Je suis sûr que se trouve, là-dedans, le symbole de « quelque chose » qui vole. Mais, ce n'est pas un oiseau...

Une machine ? Un astronef ?

Le Quetzal, le serpent à plumes des anciens Incas, n'était-il pas, cela avait été démontré dès le XXème siècle, le souvenir du premier vaisseau astral venu de l'espace par Vénus ?

– Ça vole... non, ce n'est pas une machine, pas un oiseau, c'est...

Il fronça le sourcil, se leva, alla chercha un dictionnaire et mit ce qui correspondait à la lettre Z dans le « dispensator » dont il avait préalablement ôté les bandes du dossier du *Spica*.

Z... eppelin... et apparaît un vaisseau invraisemblablement démodé, mais qui a donné naissance aux jets que connaît Robin Muscat. Z... eus... et il revoit le dieu des Grecs, le dieu-foudre... pas le moment de faire de la mythologie. Z... ibeline... charmante petite bête... jolies fourrures, Z... iggourat... la Mésopotamie. Zingaro... les bohémiens qui sont devenus légendaires...

Des images merveilleusement nettes, une voix qui chuchote...

Robin Muscat presse le bouton « accélération ». Il faut aller vite et il s'énerve.

Z..., ircon... je me fous des pierres fines. Zo... Zodiaque !

Nous y voilà.

Le commissaire en puissance examine les antiques représentations de la zone céleste qui forme l'horizon idéal des terriens depuis toujours.

– Vouais ! ce genre de signes. Cela se rapproche. Voilà la Vierge, la Balance, le Scorpion et le Bélier.

Il reprend la feuille où il a griffonné trente fois le même signe, le bizarre tatouage relevé sur la poitrine des deux victimes.

– Symboles du Zodiaque. Ah ! il y a aussi les symboles des planètes.

La lettre P, dans le « dispensator », remplace la lettre Z et Robin Muscat rêve un instant, devant ce défilé d'ésotérisme.

– Ah ! rage-t-il, si je savais, pour cette Giovanna.

L'interphone sonne.

Avec mauvaise humeur, il répond :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Inspecteur, une visite pour vous

– Qui est-ce ?

– Un citoyen de Tycho-City, de passage sur la Terre.

– Qu'est-ce qu'il veut ? grogne Muscat, déjà bien décidé à envoyer promener ce Sélénite intempestif.

– Il désire vous révéler des choses relatives à l'affaire du *Spica*.

– Hein ? Bon. Eh bien ! Qu'il monte.

Un instant après, Muscat a rejeté des dossiers et, à la fenêtre, il regarde la pluie tomber sur l'immense spirale qui domine la cité, et autour

de laquelle s'enroulent les lignes des tramons, les appareils urbains à voie unique, qui surplombent maisons et artères, et remplacent le vieux métro d'antan, dont les galeries interminables ont été converties depuis longtemps en voies souterraines pour les électrautos et tous les transports individuels.

– Monsieur l'Inspecteur Muscat ?

– Asseyez-vous. Je vous écoute.

Muscat ne l'a pas regardé entrer. Il se retourne, prend place lui aussi et lève les yeux, ses yeux francs, nets, durs, pour sonder son interlocuteur.

Un jeune homme. Vingt-deux ans ou vingt-trois ans. Le bronzage spécial des gens qui vivent (au sens propre) dans la Lune, sous une lumière bizarre.

Il a pris, lui aussi, le teint cendré dit « du clair de Terre ».

Maigre et brun, sans doute originaire de l'Europe méridionale, pense Muscat.

– Alors vous voulez me dire ?

– Je suis le... le fiancé de Giovanna Hi-Ling.

Brusquement, ce garçon prend un intérêt capital aux yeux de Muscat.

– Parlez. Dites-moi tout ce que vous savez. Elle a disparu et nous pensons à un enlèvement. Est-ce votre avis.

– Oui.

– Vous n'avez pas d'autres hypothèse ?

– Non. Elle ne peut pas me laisser. Ce n'est pas une fugue.

– Un suicide ?

Le jeune homme a un rire tendu, un peu triste :

– Oh ! Non, elle aimait la vie. Ardemment.

Lui aussi semble ardent, mais il est accablé par le drame.

– Un instant. Votre identité ?

Muscat presse un déclic. Le jeune homme parle.

La caméra enregistre sa déposition, visuellement et audiophoniquement.

– Jean-Marie Spontini, né en Corse, résidant à Tycho-City.

Suivent quelques renseignements d'état civil, puis il raconte.

Il a connu Giovanna au cours d'une escale. Elle se disait étudiante, et il en était, il en est, amoureux fou.

Ce voyage vers Persée. Il voulait l'accompagner, mais elle lui a expliqué que c'était impossible.

Pas très long, d'ailleurs, en dépit des énormes distances. Et, en effet, cela n'a fait que quelques semaines. Le *Spica* allait la ramener lorsqu'elle a disparu, sur l'astronef, inexplicablement, alors qu'on entrait dans la zone du système solaire.

– Dites-moi, elle était donc riche ?

– Non, je ne crois pas.

– Vous ne croyez pas ou vous ne savez pas ?

– Non, sûrement pas.

– Et vous ? Vous venez de me dire que vous travaillez à Tycho, comme technicien des souffleries (les souffleries d'oxygène qui alimentent la vie des cités sous cloches de la Lune). Ce n'est pas la fortune. Alors ? Se payer un voyage vers Persée, à part les gens d'affaires, ou les touristes milliardaires ?

Jean-Marie Spontini a un geste évasif, quelque peu désespéré.

– Il y a des mystères, n'est-ce pas, dans la vie de votre maîtresse ?

Le jeune Corse fait oui, puis il réagit :

– La maîtresse...

– Mais oui. Vous venez de me le dire implicitement. Ne vous troublez pas. Ce n'est pas offensant. Mlle Hi-Ling est très belle et vous n'êtes pas mal non plus. Un beau couple. Dites-moi, vous a-t-elle parlé de ses... de ses expériences occultes ?

Le visiteur est visiblement mal à l'aise.

– Je vois que oui. Mais ce n'est pas un crime, mon vieux. Nous, nous autres policiers, savons ce que le psychisme apporte à l'humanité. Et ce sont là études passionnantes. Seulement, vous connaissez l'aventure du *Spica*. Mlle Hi-Ling est le troisième cas.

– Oui. Il y a eu crime. Le type de Persée. Et puis le banquier qui est devenu fou.

Un nuage d'horreur passe sur le visage de Jean-Marie Spontini.

Muscat se lève, vient s'asseoir sur la table, devant lui :

– Nous sommes entre hommes... et puis ici on se confesse... d'accord ?

Spontini lève un regard effaré :

– Qu'est ce vous allez me demander ?

– Une petite précision intime, concernant votre... votre amie.

Muscat constate que son visiteur tremble légèrement, très légèrement.

– Est-ce que... sur elle... sur sa beauté... vous n'avez jamais vu... un petit détail ? Oh ! rien... un signe, par exemple ?

Spontini a eu un mouvement, vite réfréné, mais visiblement d'effroi.

– Eh bien ! quel mal y a-t-il ? Vous la connaissiez... intégralement. Alors ? Dites-vous bien que je suis là pour vous aider, que notre rôle est de la sauver, de vous la rendre. Et, d'ailleurs, vous en avez si pleinement conscience que vous vous êtes présenté spontanément. Spontini, allez-y.

Il se penche, tend le doigt vers la poitrine du jeune homme, vers le cœur.

– Là. Est-ce que Giovanna Hi-Ling ne porte pas ?...

Mais Spontini a un tel mouvement de recul qu'une idée fulgurante traverse le cerveau de Robin Muscat.

Un instant, très court instant, il le tient sous le feu de son regard, ce garçon qui a semblé éprouver, devant ce doigt tendu, une telle répugnance.

– Spontini. Enlever votre veste.

– Quoi ? Vous voulez ?

– Vous avez très bien compris.

Le fiancé de Giovanna s'est levé, cette fois pris de panique.

– Inspecteur !

– Vous voulez, oui ou non, que nous arrachions Giovanna à ses ennemis, c'est bien cela ?

Spontini recule un peu. Muscat le prend par le bras :

– Ne cherchez donc pas à fuir. C'est idiot. Il faut nous aider, l'aider, elle, si vous l'aimez.

Le visage « clair de Terre » se crispe. Il est au bord des larmes.

Muscat se radoucit :

– Montrez-moi. Après vous me direz tout, tout ce que vous savez.

Et c'est lui qui défait la fermeture magnétique du vêtement.

Spontini se laisse presque faire. Il claque des dents.

– La chemise, ordonne Robin Muscat.

Le maigre garçon grelotte, mais il ôte sa chemise.

Muscat se penche vers la poitrine nue.

Il ne s'est pas trompé. Le signe est là.

Tatouage ?

Il n'en jurerait pas. Cela lui semble bien inscrit sous l'épiderme même, juste sous le sein gauche. Et il reconnaît le tracé mystérieux sur

lequel il s'est exercé.

La boucle centrale, les deux ailes en accents circonflexes, les six petits traits inférieurs, d'ailleurs disposés en groupe de trois.

Les traits qui barrent les ailes, comme des éclairs.

C'est haut d'un centimètre à peu près, mais inscrit dans la chair selon un procédé qui échappe à Robin Muscat.

– Je ne me trompais donc pas. Maintenant vous allez...

Un hurlement fuse dans le bureau du futur commissaire.

Sous ses yeux, alors qu'il demeure penché vers le cœur de Spontini, qu'il s'attarde à contempler le signe, Muscat l'a vu, ce signe devenir brusquement flamboyant.

D'une couleur bleu sombre, il est passé à l'incarnat fluorescent, éblouissant les rétines du policier d'un point de feu subit.

Et tout le torse nu de Spontini — et tout son corps — en une fraction de seconde, paraît enrobé d'une aura de feu.

C'est très bref. Et il n'y a plus aux pieds de Robin Muscat, que le corps — que le cadavre — du malheureux fiancé de Giovanna Hi-Ling.

Très vite, cela passe dans l'esprit de l'homme de l'Interpol-Interplan.

– Le mort n'a pas parlé. Le fou ne peut pas parler. Lui, il parlera.

CHAPITRE II

Il pleuvait de plus en plus et le balisage avait été mis en place. Un système de rayons et de faisceaux lumineux, verticaux et horizontaux, émanant de projecteurs disposés soit sur le sommet des buildings, soit sur des pylônes spéciaux.

Ainsi, dans le ciel de Paris-sur-Terre, de véritables voies se trouvaient tracées, par ces jets fulgurants qui trouaient la brume, étant formés à l'infrarouge coloré et offrant l'aspect d'immenses quadrangles au travers desquels pouvaient évoluer les hélicoptères, les héliscooters, les gyroplanes,

les vieux hélico archaïques, voire quelques soucoupes immatriculées sur des mondes différents.

Des carrefours, naturellement, y étaient prévus, et là, selon la tradition, on retrouvait des feux tricolores, indiquant l'arrêt et le départ avec l'intermédiaire orange.

Un peu en dessous — sur leurs voies uniques lancées depuis la Grande Spirale Centrale qui s'élevait à l'emplacement de ce qui avait été Clichy —, les innombrables tramonos partaient dans toutes les directions, emmenant une foule de voyageurs, trafic qui ne cessait jamais.

L'hélicojet de l'Interplan bénéficiait d'une priorité absolue.

Robin Muscat n'avait pas perdu de temps.

L'assassiné du *Spica* n'avait pas parlé. Le fou ne voulait pas ou ne pouvait pas.

Ce cadavre tombé à ses pieds, il était bien décidé à lui arracher ses secrets.

Rapidement, en quelques minutes, le labo du building avait fait le nécessaire.

Trois piqûres avaient été pratiquées sur l'organisme de feu Jean-Marie Spontini.

Il était mort, Muscat en était sûr. Mais avec ce procédé, il savait qu'il pouvait obtenir une suspension de la décomposition chimique, un stop aux destructions irrémédiables qui accompagnent, dans les minutes qui suivent le décès, l'envol de l'âme après lequel il n'y a plus rien à faire.

Certes, le futur commissaire Muscat ne se flattait absolument pas d'obtenir une résurrection. Il était à peu près sûr que les criminels qui venaient d'abattre Spontini devant lui pour lui interdire de parler savaient ce qu'ils faisaient et que le « tatouage » était un terrible catalyseur bien utile à l'occasion pour se débarrasser des indiscrets.

Mais, tandis qu'un de ses adjoints faisait venir l'hélicojet et que les deux autres traitaient le corps, il avait appelé, par visiophone, deux personnes et leur avait donné un rendez-vous immédiat.

Tandis que son engin filait dans le ciel de Paris, à travers les grands carrés lumineux qui, en enfilade, formaient une immense artère dans le ciel de brume et de pluie, tandis qu'il dépassait les carrefours où la circulation était stoppée d'autorité pour lui permettre le passage, il savait que, sur une autre voie, un autre hélicojet arrivait et que celui qui se trouvait à bord devait le retrouver dans quelques instants.

Moins de cinq minutes après avoir quitté la terrasse de l'Interpol-Interplan, à Montmartre, Robin Muscat avec son singulier bagage, arrivait à Vincennes, où une tour-hôpital surplombait le vieux bois toujours vert.

– Tout est prêt, disait un homme en combinaison blanche, qui prenait à peine le temps de serrer la main de Muscat.

À une vitesse record, le corps de Spontini était déshabillé, jeté dans une sorte de piscine étroite, où il baignait dans le plasma.

Des sondes, des électrodes s'attachaient à divers points de son corps et des aiguilles s'enfonçaient dans la chair en train de retourner à la nécrose.

Un flux d'hydrogène liquide envahissait la piscine. À gauche, un cœur artificiel, en forme de pompe, lançait déjà la stimulation qui provoquait la réanimation du muscle cardiaque.

Un homme chauve, aux yeux durs derrière des lunettes sans monture, regardait palpiter ce qui n'était pourtant qu'un cadavre et suivait de l'œil un cadran où s'inscrivait la fréquence du pouls.

Muscat, impressionné malgré tout, voyait la poitrine qui se soulevait en cadence, sous l'impulsion du poumon artificiel déjà branché.

– Votre avis, Stewe ? demanda-t-il d'une voix un peu altérée.

La voix sèche de son vieil ami le Dr Stewe, lequel venait d'arriver une minute avant lui, déclara :

– Il est mort. Signes cliniques évidents. Toutefois, je crois que notre ami Dusaule peut faire quelque chose, obtenir ce que vous attendez.

Muscat eut un geste pour sortir sa pipe, mais il se ravisa à temps.

Ce n'était ni le lieu, ni le moment.

Celui qui l'avait accueilli, le Dr Frank Dusaule, installé dans une petite cabine de verre, avec une table compliquée de cadrans devant lui, appuyait sur des boutons, tournait des volants, abaissait et relevait des manettes.

Tous les appareils entourant la piscine miniature où l'hydrogène liquide et le plasma entretenaient l'organisme défaillant crépitaient, ronronnaient d'une vie artificielle, mais impressionnante, cherchant à ranimer, dans la mesure du possible, ce cadavre auquel il fallait poser des questions extraordinaires.

Frank Dusaule. Tout de suite, Muscat avait pensé à lui.

Le jeune et génial médecin qui avait, très loin, grâce aux habitants de la planète Mîo du Verseau, réalisé un rêve scientifique que les terriens lui

avaient refusé.

Dusaule avait sondé la mort, forcé les portes de l'éternité.

Il est vrai que l'expérience des nécronautes avait failli tourner à la catastrophe. Mais depuis, en compagnie de Stella, son épouse, il était revenu sur la Terre et, mettant à profit son incroyable découverte, il travaillait plus que jamais à sauver des vies humaines (^[1]).

Stewe, auquel on avait demandé d'assister à l'opération, discourait à mi-voix :

– Foudroyé, me dites-vous ? Et cela à partir de ce... cette petite tache à hauteur du cœur ? Hum ! Ces gens sont forts.

– Et dangereux. Mais si Spontini parlait...

– Il est bien mort, n'est-ce pas, Stewe ? s'énervait à répéter le policier.

– N'en doutez pas. Mais je fais confiance à mon ami Dusaule. Vous avez agi très vite. Il n'y a pas douze minutes que l'étincelle a abattu cet homme devant vous. En principe, le délai n'est pas trop long. La mort clinique est évidente. Mais nous savons tous que ce fluide...

– L'âme... l'esprit. Osez le mot espèce d'athée.

Stewe ricana :

– Je ne suis pas un métaphysicien comme votre ami Coqdor, moi, je ne crois qu'à la science.

– Vous alliez admettre, à l'instant, au moins un fluide... quelque chose qui échappe à notre entendement.

– Oh ! il y a quelque chose que nous ne connaissons pas encore mais que nous découvrirons un jour. Bref : nous savons que, peu de temps après ce qui est convenu d'appeler la mort, le corps présente une certaine déperdition de poids, jusqu'à présent difficilement explicable, même en tenant compte des cessations fonctionnelles chimiques et de la déshydratation.

– Et ce quelque chose, cette perte de poids (puisque vous ne voulez pas convenir qu'il s'agit du départ de l'âme) ne s'est pas encore produit ?

– Non. Un cadran l'indiquera au moment voulu. Mais il est encore trop tôt.

Muscat respira. Il comptait juste là-dessus.

Eux deux et Dusaule dans sa cabine, observaient le mystérieux travail des appareils qui dynamisaient le cadavre et lui donnaient toutes les apparences des fonctions normales, ce qui était proprement hallucinant.

– Si cette âme est encore là, commença Robin Muscat.

– Nous verrons, quand elle s’envolera, ce que cela pèse une âme, railla encore l’incorrigible sceptique.

Muscat lui jeta un regard noir, mais l’heure n’était pas aux disputes philosophico-scientifiques.

Dusaule, lui, ne regardait pas le corps, mais ses cadrans et, en la circonstance, il suivait plus subtilement que ses deux amis, l’évolution de cette remise en survie.

Enfin, au bout de six minutes environ, sa voix résonna dans un micro.

– Mon cher Inspecteur, et vous, Docteur Stewe, je puis vous affirmer que notre sujet est au point. Voulez-vous me relayer, confrère ?

Stewe prit place dans la cabine et recueillit la succession de la surveillance des appareils palliant la carence de ses fonctions.

Ainsi, bien que Spontini fût mort et bien mort, le cœur battait, le sang circulait, les poumons reprenait leur cadence.

Trois assistants et deux laborantines, sur l’appel de Dusaule, pénétraient alors, tandis que du plafond, qui s’ouvrait comme une coupole, l’inspecteur Robin Muscat voyait descendre une installation extraordinaire, qui se plaçait silencieusement, juste au-dessus de la piscine où baignait le mort-vivant.

C’était la juxtaposition de sept sphères opalescentes, dont la plus petite, au centre, offrait l’aspect d’un de ces casques de cosmonautes répandus dans la galaxie et dont les six autres n’étaient que la reproduction de la première en proportion croissante.

Les sept sphères, concentriques, étaient d’ailleurs segmentées dans le bas et c’était un système de grue dépliante qui les amenait depuis l’étage supérieur.

Le même bras métallique supportait une génératrice énergétique. Un moteur-dynamo hérissé d’antennes extrêmement fines et dont les fils innombrables formaient une gracieuse toile d’araignée, dont le brillant achevait d’ailleurs de donner l’illusion.

Cela, au-dessus de la piscine de vie, synthèse de toutes les inventions humaines convergeant vers la recherche de survie, c’était la dernière trouvaille du Dr Frank Dusaule, l’ennemi de la mort.

Tandis que Stewe se penchait toujours sur les contrôles indiquant les mouvements des organes synthétiques, rectifiant ici, stimulant par ailleurs,

stoppant ou ralentissant autre part, Frank Dusaule, lui, du geste, sans un mot, donnait ses instructions aux cinq assistants.

Les deux jeunes femmes, avec des mouvements précis, quasi mécaniques mais non dénués de cette grâce qui demeure attachée au moindre geste des personnes de leur sexe, maniaient doucement les sphères pour les amener vers le mort-vivant ; les trois hommes eux, s'affairaient autour de divers appareils qu'ils branchaient sur la génératrice de l'appareil et dont la destination, cette fois, était évidemment très claire.

Des caméras, des micros, des flashes.

Les laborantines poussaient délicatement la sphère numéro un, la plus petite, vers la tête du pauvre Spontini qu'elles encadrèrent ainsi comme d'un casque.

Et les six autres sphères, les unes après les autres, reprirent leur position convenable, de façon que le concentrisme général fût de nouveau obtenu.

Ainsi la tête du cadavre, légèrement soulevée par un support spécial, occupait le centre absolu de l'ensemble et la plus grande sphère, de plus d'un mètre de diamètre, dominait la piscine et amenait, au centre du laboratoire, son globe énorme translucide, au travers duquel on devinait plus qu'on distinguait les autres parois, le chef du pauvre Spontini disparaissant totalement.

Dusaule ne perdait pas un détail, pas un geste de ses collaborateurs.

Mais l'équipe devait être entraînée car il n'eut pas la moindre rectification à faire. Tout était prêt.

Il se tourna vers Robin Muscat qui, la gorge sèche, demanda :

– Si je comprends bien tout est au point ?

– Quand vous voudrez, Inspecteur.

– Allons-y...

Dusaule fit un signe. Une des laborantines s'avança vers la génératrice et pressa un simple bouton.

Et on attendit.

On distinguait à peine le corps du baigneur de la mort, mais on entendait nettement le bruit caractéristique de sa respiration, de sa pseudo-respiration.

Pour un peu, Robin Muscat, qui avait un peu mal à la tête, eût juré qu'il percevait aussi le battement du cœur, de ce cœur d'un mort que la

science humaine obligeait à battre encore.

Tout cela pour que le cerveau fût irrigué convenablement, de façon artificielle certes, mais orthodoxe, et que de cet organe, siège de la pensée, on puisse extirper, sinon des phrases cohérentes, du moins des indications, des images, des clichés, tout ce qui forme un conglomerat insensé dans les neurones humains, où tout est inscrit de ce qui constitue une vie, sur les bandes mystérieusement magnétiques de la mémoire, avec ses milliards et ses milliards d'éléments différents.

Certes, Robin Muscat ne se dissimulait pas que la volonté du mort étant désormais absente, il ne fallait pas compter sur le classement, la sélection, la juxtaposition convenable de ces éléments pour répondre aux questions qu'il voulait poser.

Mais la technique tournait la difficulté. Spontini revivait, et c'était mieux qu'un mort définitif, tel que Yum Akatinor, mieux qu'un dément, comme Cladek Halstar, dont l'interrogatoire n'avait rien donné de bon et envers lequel un sondage scientifique du cerveau resterait lettre morte, puisque son pauvre esprit, devenu négatif, ne laisserait guère échapper de renseignements utiles, voire les refuserait avec l'obstination irréductible des aliénés.

Mais dans cet organisme captif de la science, dans ce cerveau auquel on s'efforçait (peut-être avec une chance de réussite) de lier encore pour un instant l'esprit qui voulait s'enfuir à jamais, Robin Muscat espérait lire un mot, une phrase, glaner un signe quelconque, de ce qui lui permettrait de trouver la piste des malfaiteurs de l'espace.

Et l'interrogatoire du mort commença.

CHAPITRE III

Les deux laborantines avaient pris place de part et d'autre de l'énorme installation.

L'une et l'autre exécutaient méthodiquement leur travail et le réglage étant terminé, certaines manifestations commençaient.

La lumière avait singulièrement baissé dans le laboratoire proprement dit.

Seule, la cabine de contrôle où le Dr Stewe était maintenant enfermé, relayant le Dr Dusaule à la surveillance de la résurrection artificielle, demeurait vivement éclairée.

Si bien que Robin Muscat, maintenant placé aux côtés de Frank Dusaule face à l'ensemble, pouvait apercevoir son ami dans une lueur qui avait quelque chose de diabolique.

Cela tenait à son faciès glabre attendant à un crâne totalement chauve, le tout souligné par l'éclair des verres sans montures.

Penché sur les cadrans qui jetaient des reflets diversement lumineux créant un arc-en-ciel de cauchemar, Stewe avait l'air d'un de ces savants infernaux qui réalisent, techniquement, les expériences magiques d'autrefois.

Et pourtant, malgré son aspect fantastique, Stewe demeurait un pur, un homme acharné au service de la science et de l'homme. Ce n'était pas pour rien que Muscat et Dusaule lui avait demandé de venir les aider en d'aussi délicates circonstances.

Les trois assistants, eux, préparaient l'enregistrement complet des révélations qu'on attendait, qu'on espérait.

Car, peut-être, il était trop tard et Spontini, mort définitivement, ne parlerait pas, si on pouvait utiliser le verbe parler.

La lumière baissa encore. On ne vit plus, hors Stewe penché sur les cadrans, l'œil aigu, que la sphère qui luisait vaguement dans la semi-obscurité du laboratoire et, en dessous des reflets étranges sur la surface du bain de plasma et d'hydrogène liquide dans lequel était immergé le corps de cet homme mort dont on voulait pour quelques minutes, quelques secondes peut-être, faire, sinon un vivant, du moins un zombie.

Muscat impressionné (c'était la première fois qu'il assistait à ce genre d'expérience, encore que Dusaule lui en ait souvent parlé) pressentait bien que le médecin-inventeur, à ses côtés, n'était pas moins crispé que lui-même, en dépit d'un calme apparent.

Lentement, l'énorme sphère devint irradiante.

Muscat ne put réprimer un soupir, où s'exhala toute son émotion.

Un jeu subtil de miroirs amenait, au centre de l'installation, et cela à une échelle démesurément grossie, l'image de la tête du sujet.

Il voyait donc, comme le chef d'une statue, haut d'un demi-mètre, le visage du pauvre fiancé de Giovanna Hi-Ling.

Ses yeux révulsés, que ne voilaient qu'imparfaitement les paupières, le rictus de la lèvre, le nez atrocement pincé, accentuaient encore l'impression de maigreur de ce visage qui n'eût pas été laid, à l'état naturel.

C'était là ce que Frank Dusaule nommait l'effet numéro 1, la photographie simple, obtenue par la première sphère.

Au bout d'une demi-minute, on passa aux effets 2, 3, 4 et 5.

C'est à dire que Robin Muscat put voir le visage se décomposer, offrir tous les symptômes de la nécrose charnelle et, l'image changeant de couleur et d'aspect, passa à la représentation d'une tête écorchée.

De ce troisième stade (le musculaire), on en vint au quatrième, celui réservé à la seule apparence du système nerveux (hors cérébral), puis ce fut par une subtile sélection, la boîte crânienne seule.

Le rythme du défilé des images s'accélérait. Il ne fallait pas perdre de temps.

D'ailleurs, dans un micro, la voix sèche et désagréable de Stewe venait de rappeler à l'ordre les expérimentateurs.

– Attention ! défaillance côté cœur ! Plus que quelques minutes !

Robin Muscat transpirait et devinait que Frank Dusaule devait subir les mêmes symptômes.

Pourtant le chef du laboratoire n'ajouta rien. Il était sûr de son personnel, il savait que nul ne flancherait, ne perdrait une fraction de seconde.

L'image vira encore et le cerveau, seul apparut, énorme sphère aplatie, divisée, double masse grise où se loge, pendant la vie cosmique de l'homme, ce qui s'appelle l'intelligence.

L'organe numéro un, l'outil prodigieux que le Maître de toutes choses a mis à la disposition de l'homme, de cet homme qui, si souvent, pense qu'il est lui-même un dieu, grâce aux volutes compliquées de ce circuit qu'il est cependant bien incapable de créer.

Mais tout passait très vite et l'effet numéro six arrivait.

Robin Muscat en eut le souffle coupé.

Au travers des sept sphères, chacune chargée à l'origine de photographier, de filmer les divers stades de pénétration d'une tête humaine, les ondes irradiaient, se fixaient différemment, réalisaient ces visions si curieusement diverses.

Maintenant, on dépassait le stade physique proprement dit. Déjà, ce qui apparaissait sur la sphère extérieure, la septième, c'était le produit de la sixième, l'intermédiaire entre le cerveau lui-même et les visions de ce même cerveau.

Une sorte de chaos, un cosmos enfiévré, tourmenté, traversé de beautés fulgurantes et d'abîmes d'horreur.

Rien de définitif, de net, aucune précision. Tout était seulement suggéré. C'était la pensée à l'état brut, les visions spontanées, les images-réflexes qui jaillissent dans l'esprit humain sous l'impulsion des sensations extérieures.

Sans doute, ce qui s'inscrivait devant les yeux des expérimentateurs, sur l'écran globoïde, c'était moins que des impressions personnelles, les représentations-flashes des sensations humaines en général.

Du bleu tendre de l'émotion amoureuse au rouge de la colère, des ténèbres vertigineuses de la haine aux ors de l'élan sublime, des douceurs verdoyantes de l'espoir printanier au mauve accusé de la passion, le tout traversé des éclairs de la peur ou du désir, ou se perdant dans les tourbillons et les nébuleuses de la désespérance, de la délectation morose, du spleen et des longues stagnations où la pensée se déroule sans ordre.

– Hâtez-vous, ordonna Stewe. Plus qu'une minute, deux au plus...

On venait de dépasser le *no man's land* cérébral. On arrivait au dernier stade, celui qui était le but de l'expérience, celui, où peut-être, si la providence les favorisait, ils allaient pouvoir glaner les dernières réactions de l'homme foudroyé, assassiné au nom d'un signe incompréhensible.

Stimulé par l'angoissante réflexion de son collègue, Dusaule murmura :

– C'est la fin.

Les sphères retransmettaient l'effet septième et dernier.

Un instant, très bref, Robin Muscat vit un incroyable conglomerat d'images apparaître à la fois.

Sur toute la surface sphérique de l'énorme globe extérieur, les photos humaines, les visions nées de l'écran biologique de la pensée, les images projetées en l'homme par l'homme, selon sa nature intrinsèque et qui varie

d'un individu à l'autre, des visages et des formes monstrueuses et des beautés incomparables et des paysages et des scènes et des choses qu'on ne peut définir, tout cela naissait brusquement d'on ne sait quelle genèse, et ce n'était que le reflet de la pensée d'un humain, de la dernière fraction de seconde où Jean-Marie Spontini avait « pensé », revoyant toute son existence, mais le tout surimpressionné par les sensations dernières.

Sensations nées de sa conversation avec Robin Muscat et où, espérait l'officier de police interstellaire, il allait pouvoir glaner des éléments que, peut-être, à l'état de vie, Spontini eût refusé, ou du moins hésité à lui livrer.

Certes, Spontini était mort, maintenant depuis près d'une demi-heure, en dépit du prodigieux mouvement qui avait permis le transfert du corps et la mise en place du dispositif de résurrection artificielle.

Mais selon la thèse de Frank Dusaule, thèse déjà corroborée par diverses expériences, on ne pouvait évidemment lire une pensée évolutive, même en sondant un cerveau en état de survie. L'étincelle n'y était plus.

Du moins pouvait-on cueillir ce qui était stagnant depuis l'instant même du décès, comme ce que les physiologistes ont démontré depuis longtemps en allant chercher l'image dernière vue par l'homme sur la plaque sensible de la rétine.

Frank Dusaule était parti de là, du suprême réflexe rétinien, pour bâtir tout son système. La rétine retient l'image unique, la vision. Le cerveau, lui, retient tout, plus ou moins nébuleusement, mais plus précisément ce qui a fait l'objet de ses dernières pensées.

Pendant ce très court instant où dura l'apparition multiple, les caméras tournèrent, les flashes éclatèrent, les micros captèrent d'étranges ultrasons, inaudibles pour l'oreille humaine, mais qui accompagnaient mystérieusement les visions et que de délicats micros retransmettaient ultérieurement.

Tout s'effaça. Il n'y eut plus que la sphère vaguement opalescente, dans la semi-obscurité.

La voix de Stewe glapit :

– Inutile maintenant. Il est mort. Le corps perd du poids.

Frank Dusaule eut un profond soupir et Robin Muscat crut détecter chez lui une légère détente.

Le jeune savant prononça :

– Qu'importe ! Merci, Stewe. Mais nous avons réussi.

La lumière revenait. La septuple sphère dégageait la tête du malheureux Spontini et remontait vers la coupole, qui l'engloutissait.

Les laborantines, toujours silencieuses et précises, manœuvraient délicatement les commandes et, déjà, les trois opérateurs, eux se penchaient sur leurs appareils, en extirpant les photos, les films et les bandes magnétiques.

– Vous avez vu quelque chose d'intéressant, Inspecteur ? demanda le Dr Frank Dusaule, tandis que Stewe sortait de la cabine.

– Oui, dit Muscat, bouleversé par cette lecture à vue de la pensée d'un mort, ou plutôt d'un mort au moment précis de sa mort. Le signe, le signe que je cherche ; le signe qui est inscrit sur la poitrine de ce pauvre garçon et qui l'a tué.

– C'est vrai. J'ai vu, moi aussi. Une sorte d'hiéroglyphe, de symbole ésotérique.

– Eh bien ! si vous voulez passer dans notre laboratoire 3. Là, ces messieurs vont vous donner le résultat de l'expérience.

Muscat flanqué de Dusaule et de Stewe, suivit les trois opérateurs.

Les caméras, les flashes, les magnétophones, tout était en mesure de retransmettre immédiatement films et enregistrements, les développements se faisant instantanément.

Sur un écran, on vit, en planisphère, l'ensemble des images captées au moment crucial sur la sphère extérieure, c'est à dire ce qui avait constitué, en vision surimpressionnée, la pensée suprême de Spontini au moment précis où la mort le frappait.

Muscat voyait des choses et des choses. Mais, surtout, dominant, le signe fatal, la boucle et les deux lancées en accent, les traits en éclair barrant les lancées, les deux groupes de petits traits en dessous.

Mais il y avait tant et tant de choses. Des visions de l'espace, des astronefs (Muscat identifia le *Spica*), un monde totalement inconnu, une sorte de temple à forme bizarre, un vestibule, ou une retonde, ou un parvis, entouré de portes carrées, des personnages curieux, appartenant évidemment à une planète qu'il ne pouvait identifier.

Et des choses plus terrestres, plus humaines. Des scènes familiales, des visions de chambres, de théâtres, de bar, de bateaux.

Plusieurs femmes, dont une dominait, très belle.

On voyait son visage et, sous un autre angle, son corps nu, admirable.

– Giovanna Hi-Ling ! Puis-je avoir un agrandissement de cette zone ! Particulièrement la poitrine.

Ce fut rapide. Un opérateur régla la projection. La partie désirée grandit, emplît l'écran et, ainsi qu'il s'y attendait, Muscat, non sans un grognement de satisfaction, détecta sous le sein gauche de Giovanna, le signe incompréhensible.

Et puis, il revit à plusieurs reprises, comme en une série de clichés inlassablement refaits, une sorte de disque, ou de surface arrondie ou spiralée.

Là aussi, il demanda un agrandissement.

Auprès de Stewe, de Dusaule, des assistants, il s'interrogea tout haut :

- Une assiette, dit quelqu'un riant un peu.
- Un plat, plutôt.
- Mais non, c'est un compas de marine.
- Hum !...Et il y a un mouvement tournant, spiralé.
- Comme une coquille d'escargot.

– Moi, je crois voir la roulette, intervint un assistant, qui avait tendance à aimer le tapis vert.

On se récria, on le hua.

Mais les hypothèses les plus diverses, absurdes et fantaisistes, éclataient.

Robin les laissait faire, espérant que quelqu'un allait mettre le doigt dessus, dans le délire qui les prenait tous.

Maintenant, cela devenait un petit jeu. Laborantines et opérateurs étaient jeunes et Muscat spéculait sur leur ardeur.

Des suggestions plus ou moins valables coururent encore.

Stewe, plus réaliste, grinça :

– On peut dire au moins une chose : il s'agit d'une surface à peu près circulaire et compartimentée.

– Tiens, dit une des jeunes filles. Le Zodiaque, peut-être.

Il y eut des approbations mais, tout de suite, l'hypothèse tomba :

– Non, il faudrait douze cases. Or, si je sais compter, il y en a treize, n'est-ce pas ?

Tout le monde fut d'accord. Treize éléments différents.

Pourtant, par le jeu des agrandissements, on constata que les cases contenaient, chacune, une lettre, ou un signe. C'était imprécis mais, petit à

petit, on du admettre que les représentations convenues du Verseau, du Sagittaire, du Capricorne, et des autres signes, étaient sinon représentées de façon traditionnelle, du moins sur un mode très voisin.

– Mais pourquoi treize signes ? demande Dusaule.

– Nous le saurons peut-être quand nous aurons entendu les ultrasons.

Préparez le transmuteur audiophonique.

On se mit en état d'écouter. Mais, tandis que l'opérateur spécialisé réglait son micro, Muscat demanda aux deux jeunes filles :

– Mesdemoiselles, regardez bien ce fameux signe. Qu'est-ce qu'il vous suggère ?

– Un oiseau ? Une bête ? Un astronef ? Ou quoi ?

Et Mlle Bella, une des assistantes de Dusaule, dit, d'un petit air ingénu :

– Oui... ça vole... et ce n'est pas un oiseau. Pas un engin. C'est une bête, Une bête qui fait peur. Je vois les ailes, la foudre, et ces trois petits traits, trois par trois, des griffes...

Muscat faillit s'étrangler :

– Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Crétin que je suis. Ah ! si Coqdor était là...

Mais une voix s'élevait dans le laboratoire.

Un murmure, des phrases entrecoupées, des mots, une foule de mots, dans lesquels on allait glaner, classer, sérier, sélectionner, trouver enfin .

Après avoir « montré » sa pensée, Spontini, au-delà de la mort, parlait.

CHAPITRE IV

C'était une joie extrême pour les enfants. Il faut admettre que la petite classe, lors des longs, des interminables voyages interplanétaires, est assez difficile à amuser, à tenir en place.

Certes, sur le *Cygne Noir*, comme sur les grands astronefs de croisière, tout était prévu. L'école est organisée, les salles de sport, les heures de natation où la piscine est réservée à l'enfance, et de nombreux loisirs, des jeux, des séances de cinérelief éducatif, etc.

Seulement, les animaux étranges, appartenant aux passagers, ont généralement le plus beau rôle.

Râx était de ceux-là. Une demi-douzaine de bambins des deux sexes s'affairaient autour de lui, riant et criant, caressant son pelage lustré, d'un beau roux doré, tirant ses oreilles, avec le léger frisson qui parcourt tous les humain quand ils jouent avec un certain danger.

En effet, le monstre Râx, le pstôr venu de la planète Dzo, s'il jouait avec les gosses comme un gros chien dont il avait le corps et la tête, demeurerait sans doute le plus terrible des combattants parmi les démons familiers des gens du *Cygne Noir*.

Les enfants le préféraient au Hozz, le singe-perroquet hargneux qu'une vieille fille trimbalait un peu partout, ou au vâr, ce serpent à corps triple apprivoisé par un ancien commandant d'astronef en retraite, lequel ne pouvait se passer de l'espace, se consolait en devenant touriste après avoir exploré la galaxie.

Impressionnant au premier abord, Râx, grâce à sa très vive intelligence, à son amour inné de l'humain, ne tardait pas à se révéler le plus délicieux des compagnons de jeux.

Avec son corps allongé de gros lièvre, sur lequel saillaient des muscles incroyablement noueux, son mufler de bouledogue, sa queue en panache que les garnements tiraient quelquefois, s'attirant un grognement réprobateur, avec ses membres antérieurs qui étaient d'immenses ailes de chauve-souris sur lesquels il gambadait avec une étonnante légèreté, avec surtout des griffes et des crocs véritablement effrayants, Râx le volant était, nul ne l'ignorait, un fauve terrible, quelque chose comme un grand félin possédant les moyens d'un grand rapace.

Mais il n'avait pas son pareil pour aller chercher la balle tombée dans la piscine, pour servir de monture au sol, voire pour faire quelques dizaines de mètres en vol, dans la grande salle centrale du vaisseau spatial, emmenant sur son dos une fillette ou un garçonnet.

Et il tenait sa part dans les parties de rugby (à cinq ou six) que les enfants organisaient à leur manière.

Comme un petit garçon avait été un peu trop loin en lui meurtrissant une patte, Râx protesta, envoyant sans violence, un coup de son museau aplati, tout en grognant un peu.

– Râx ! Veux-tu être gentil !

La voix sonore, bien timbrée, du maître, le rappelait à l'ordre, tandis que le vrai coupable, un peu penaud, rougissait jusqu'au oreilles.

Entendant le chevalier Coqdor, le pstôr se dégagea du groupe des enfants, indiquant que le jeu était fini et, avançant drôlement sur ses membres ailés et sur ses pattes antérieures qui évoquaient celles d'un jeune lion, il vint quêter une caresse.

– Mon beau monstre. Mon Râx, Couche là. La paix, Râx.

Les petits, privés de leur meilleur compagnon, entouraient le maître de Râx.

– Il ne veut plus jouer.

– Râx est fatigué.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Chevalier, racontez-nous une histoire de l'espace.

Une adorable petite personne, qui avait bien sept ans, des yeux de tendre porcelaine et un petit nez mutin, demandait cela et, à cet appel de la fillette, les autres faisaient écho.

– Une histoire, Chevalier, une histoire.

Les yeux verts du chevalier Coqdor brillaient doucement et il souriait de toute cette belle jeunesse, qui faisait son siège, grimpant jusqu'à ses genoux.

Une main caressant en cadence l'échine du pstôr, il commença à raconter l'aventure du soleil de glace (^[2]).

Râx était placide, pendant que Coqdor tenait son jeune auditoire sous le charme.

Mais, au bout d'un instant, il se mit à humer l'air, à donner des signes d'intérêt pour quelque chose — ou quelqu'un — qui devait se trouver sur l'astronef, dans les parages.

– Tiens-toi tranquille, Râx.

Coqdor racontait, racontait...

Et le temps passait, pendant que le *Cygne Noir* filait à travers le monde du Verseau, à quelques années-lumière des mondes d'Ozamara, d'Ulim et d'Opphet.

Et, soudain, l'énorme chiroptère se souleva, poussa un sifflement, un long sifflement joyeux et, bousculant un peu le cercle des gosses, il s'élança, en trois coups d'ailes, traversa l'immense salle où les passagers se relaxaient par dizaines et vint choir devant une des portes, là où apparaissait une jeune fille blonde, au teint délicat, aux grands yeux clairs.

Et le monstre, sifflant toujours, se roulait au pied de cette aimable créature qui, de son côté, semblait tout heureuse de voir le pstôr venir à elle.

Déjà, il se dressait, étendant ses ailes formidables et, approchant son mufle du délicieux visage, il se mettait à le lécher avec conviction.

La jeune fille riait aux éclats, tout en tentant de mettre un terme à de telles démonstrations amicales.

– Oui, tu es beau... comme tu es fidèle. Mais, où est ton maître ? Où est le chevalier Coqdor ?

Ce dernier frappé, s'était levé, laissant les enfants dépités avec un mot gentil, et se précipitait.

La jeune fille lui tomba dans les bras et, ils s'embrassèrent avec une évidente affection, tandis que Râx sifflait de bonheur autour d'eux.

– Monique ! Vous ! Ici !

Coqdor tenait la jeune fille par les mains, il la regardait avec satisfaction :

– Toujours aussi belle. Plus belle si c'est possible.

– Oh ! Chevalier. Mais je suis si heureuse !

– Vous saviez donc que j'étais à bord ? Mais où avez-vous embarqué ?

– Hier seulement, à l'escalier d'Opphet. Et j'apprends seulement votre présence sur le *Cygne Noir*.

– N'étiez-vous pas encore à Ozamara ?

– Si, mais nos études sont terminées. Me voilà assistante de psychologie interstellaire, et Jean, lui, a continué sur les traces de notre père. C'est un géologue distingué.

– Jean ? Que devient-il ?

– Me voilà.

Un grand garçon sautait au cou de Coqdor et le chevalier attira les jeunes gens contre lui.

– Quel bonheur de vous revoir ! Il y a deux ans, en durée terrestre !

Deux années plus tôt, en effet, ils avaient connu une étrange aventure, s'étaient trouvés sur l'astronef *Grand Éclair* et, de là, ayant dû entamer une lutte sans merci contre une entité fantastique, qui avait ravi Monique pour tenter de l'amener au rang des déesses (^[3]).

Ce soir là, ils dînèrent ensemble, avec Râx auprès d'eux.

Monique et Jean avaient achevé leurs études et devaient retourner vers la planète-patrie, d'où ils recevraient leurs affectations pour l'espace.

Le frère et la sœur souhaitaient, autant que possible, être envoyés en mission de compagnie, elle comme agent de contact avec les peuplades inconnues de la galaxie, lui en tant que détecteur géologique, science qui prenait une importance considérable.

On parla longuement. Jusqu'à ce que Jean s'écriât :

– Et, vous Chevalier ? En vacances ? En mission ?

– Idiot, dit Monique, tu sais bien que, jamais le chevalier Coqdor ne prend de vacances. Pendant toute l'année cosmique, il est au service de l'humanité, à travers les mondes, où il sauve les malheureux, où il lutte contre les démons.

L'œil vert de Coqdor s'arrêta sur la jeune fille :

– Merci, jolie Monique.

– Je n'ai pas grand mérite à gagner un tel pari, Chevalier.

Coqdor paraissait réfléchir :

– Dites-moi, Jean, *old boy*, comme je vous le disais autrefois, puisque la géologie vous intéresse, voulez-vous me rendre un service ?

Jean sauta sur ses pieds, de joie à l'idée d'aider son ami, auquel sa sœur et lui devaient une reconnaissance surprenante.

– Mais vous viendrez dans ma cabine, après le café.

Et là, en effet, Coqdor montra certaines diapositives qui avaient été transmises depuis Paris-sur-Terre, par télé photo.

Elles portaient la mention Top-Secret et l'État-major du bord les avait remises, discrètement, au chevalier, de la part de l'Interplan et de son vieux camarade l'inspecteur Robin Muscat.

Après les exploits fantastiques qu'ils avaient réalisés de compagnie, le chevalier Bruno Coqdor avait une confiance absolue en Jean Farnel, comme en Monique.

Aussi, tout en leur montrant les clichés (glanés dans le cerveau en survie de Jean-Marie Spontini), leur expliqua-t-il ce qui s'était passé et ce

qu'on attendait de lui.

– J'étais en route pour le verseau quand le message m'a joint. Mon ami Muscat se met bientôt en route pour me rejoindre, mais d'ores et déjà, je cherche une piste. Jean, les vieilles pierres, cela vous connaît... Expliquez-moi ce que cela signifie.

Le jeune géologue examina les clichés-visions.

– Un Zodiaque, un Zodiaque primitif, pas d'erreur. Mais il comporte treize signes au lieu de douze.

– Connaissez-vous des exemples, dans la galaxie ?

– Fort peu. Toutefois, n'oubliez pas que les graffiti ésotériques ne sont pas toujours limités. Sur Terre, le portail de la cathédrale d'Amiens est agrémenté de signes zodiacaux, puis d'autres symboles. Imaginez qu'un Zodiaque soit établi avec les douze signes traditionnels, plus un, choisi parmi ces multiples représentations, parmi lesquels on trouve, entre autres, les figures du jeu de tarots et cela, bien avant Oswald Wirth.

– D'autres exemples ?

– Je sais que, dernièrement, toujours sur Terre, dans le Tibesti, où les signes rupestres abondent, on a trouvé une sorte de cercle divisé en cases. Zodiaque ? Les signes étaient effacés, mais je sais qu'il y avait effectivement treize maisons différentes.

– Intéressant tout cela. D'autres cas encore ?

– Je crois. J'ai un peu oublié le cours de lithologie antique. Mais il me semble que, dans une planète du Capricorne, on a trouvé quelque chose de ce genre.

– Le Capricorne ? Mais nous en sommes voisins, du moins en domaine spatial.

– Quelques milliards de lieues, dit Monique en riant. Malheureusement, un navire comme le *Cygne Noir* ne se détourne pas de sa route comme cela et ne plonge pas aisément dans le subespace, même à la demande de notre cher chevalier.

– Très juste, belle enfant. Seulement, je ne suis pas rivé à bord du *Cygne Noir*.

Coqdor demanda donc à Jean Farnel d'étudier sérieusement la question.

Le jeune homme, déjà passionné, assura qu'il allait s'y mettre sans retard.

– Chevalier, j’ai des documents dans ma cabine. Il faut que je me livre à un petit travail de classement et je suis sûr que je vous trouverai des trucs intéressants.

– Ne te vante pas trop, s’écria Monique. Je connais Jean, Chevalier, c’est un enthousiaste.

– Oui, dit Coqdor en riant. Je me souviens de ses amours avec la belle prêtresse Gheldir.

Jean pâlit, puis rougit :

– Oh ! Fit-il, vexé, j’étais si jeune.

– Il y a deux ans. Mille années-lumière pour vous.

– Maintenant, je suis diplômé de géologie. Et sérieux.

– Eh bien ! jeune et brillant savant, je vous laisse. J’emmène votre sœur sur le pont-promenade, boire un Pam-Pam ananas, avec une goutte de Gilbey’s Gin. Vous pendant ce temps...

Coqdor et Monique partirent tandis que Jean gagnait sa cabine et que Râx, sagement était conduit au département des animaux pour la durée du sommeil, période convenue qui remplaçait la nuit pour les cosmonautes.

Jean avait emmené les diapositives confiées par Coqdor, qui les lui avait recommandées comme la prunelle de ses yeux verts si pénétrants.

Il s’agissait, évidemment, de documents de la plus haute importance, puisque Muscat avait transmis à Coqdor le fruit des expériences pratiquées par les docteurs Dusaule et Stewe, qui avaient tenté d’arracher les secrets de la mort.

Jean examina encore longuement les documents puis tira de ses valises plusieurs petits recueils de films personnels.

Un mini-projecteur lui permit de mettre en évidence certaines photos, des notes, des schémas, émanant de ses études.

Il comparait, examinait, notait, griffonnait, construisait des plans, biffait et recommençait.

Un Zodiaque, il n’y avait pas d’erreur. Un Zodiaque, pensait-il, mais avec un signe intermédiaire entre la Vierge et la Balance, soit à partir de ce 23 septembre, date hybride pour les astrologues, puisque ce jour de la Terre est, tantôt sous un signe et tantôt sous l’autre.

– Un signe supplémentaire. Formidable. Cela indiquerait un monde de plus dans le monde, une constellation inconnue, quelque chose comme un univers de rêve. Oui, on voit cela en songe, on imagine. Un élément en plus

dans le Cosmos, selon notre optique. Certains se promènent dans une rue qui n'est pas, qui s'ajoute aux artères de la ville, d'autres croient lire un chapitre inédit dans le roman qu'ils ont aimé, un chapitre qui n'a jamais été, qui ne le sera jamais. C'est la statue, le tableau supplémentaire dans le plus beau des musées, l'objet d'art qui n'y sera pas, la pièce sans titre dont tous les amateurs de théâtre auraient voulu écrire les répliques, faire vivre les personnages d'idéal. C'est, oh ! surtout, c'est celle que nous attendons, que nous souhaitons, l'aimée, la mystérieuse et insaisissable dont nous ne pouvons étreindre qu'un simulacre.

Lentement, sans que Jean s'en soit aperçu, la porte de sa cabine s'entrouvrait.

Lui, penché sur les documents, transcrivait ses remarques, exécutait un très beau travail qui devait hautement faciliter les recherches de Robin Muscat et du chevalier Coqdor.

– L'idéale, pensait encore l'enthousiaste Jean Farnel. Et voilà que, sur un certain plan, cette « idéale » se concrétise. Il y a, dans nos douze mondes connus de l'horizon céleste des Terriens, une constellation qu'ils ne connaissent pas, que les astronefs doivent frôler sans la soupçonner, un monde supplémentaire, dont l'inspecteur Muscat a pressenti la clé. Et cette clé, c'est peut-être moi qui vais la trouver.

On entrait doucement dans la cabine. Jean n'entendait pas, tout à son œuvre.

Il dessinait, d'après les documents, le signe mystérieux.

– Le rapport prétend qu'il s'agit d'un animal ailé. Et ces symboles effrayants... Oui c'est cela, un vampire.

Il dessinait donc une sorte de vampire stylisé, qui était peut-être le treizième signe du Zodiaque.

Mais cette fois, il eut conscience d'une présence.

Surpris, il se retourna, parut étonné, mais nullement effrayé.

Il n'était plus seul, en effet, dans sa cabine.

Jean n'avait pas peur. Du moins, il croyait ne pas avoir raison d'avoir peur.

Et pourtant...

Quelques instants après, un grand cri de douleur et d'épouvante résonnait à travers les couloirs de l'astronef *Cygne Noir*.

CHAPITRE V

C'est Jean ! C'est lui, j'ai reconnu sa voix. Mon Dieu !

Les beaux yeux clairs étaient agrandis par l'horreur subite qui s'abattait sur Monique.

Elle revenait du pont promenade, que surplombe la coupole de dépolex et qui place les passagers des astronefs directement en contact, là où ils connaissent des visions admirables, sous le regard des astres.

Tout en bavardant avec Coqdor, Monique revenait vers sa cabine, voisine de celle de son frère, lorsque ce hurlement effrayant avait éclaté.

– Il y a quelqu'un en détresse. Mais Monique, êtes-vous sûre ?

– C'est lui, oui c'est lui.

Comme une folle, la jeune fille se précipita et Coqdor, son front impérieux barré d'un pli subit d'inquiétude, s'élançait sur ses traces.

Monique pénétra en coup de vent dans la cabine et Coqdor, qui arrivait juste derrière elle, entendit le gémissement douloureux qui lui échappait.

Il n'y avait pas d'erreur, c'était bien Jean qui avait crié, quelques brefs instants auparavant.

Un seul cri. Puis le silence.

L'horifique spectacle qui attendait Monique et le chevalier Coqdor expliquait tout cela.

Jean était étendu sur le dos, sans connaissance, mais dans une attitude crispée, exprimant à la fois la souffrance et la terreur qui l'avaient terrassé.

Le visage du malheureux était blême, les paupières semi-abaissées sur des yeux révulsés.

Du sang avait giclé, un peu partout, dans la cabine, sur le sol, sur les vêtements de Jean, jusque sur la table où il avait étalé les documents confiés par Coqdor, documents que maculaient, maintenant, des stigmates rouges.

Coqdor s'avança. Monique, déjà, était agenouillée près de son frère.

L'horreur lui coupait le souffle. Elle ne pouvait plus dire un mot.

– Dieu du cosmos, gronda Coqdor, quel est le misérable qui a fait cela ?

Les vêtements ensanglantés de Jean étaient en désordre, ce qui semblait laisser entendre qu’il avait résisté un instant à son ou ses agresseurs.

Mais surtout, ce qui terrorisait Monique, ce qui frappait singulièrement Coqdor, C’est que la vareuse et la chemise de Jean avaient été arrachées et que la poitrine apparaissait, avec des traces effrayantes.

Qu’est-ce qui avait pu occasionner ces plaies, à la vérité assez légères, ainsi que Bruno Coqdor s’en rendit compte tout de suite, ce qui permit de rasséréner un peu la jeune fille.

Un poignard ? Un vulgaire couteau ? Des griffes ?

Il semblait qu’on eût tracé volontairement sur l’épiderme une sorte de grille grossière, sur une surface d’une quinzaine de centimètres carrés.

Le sang qui avait jailli maculait la chair et les vêtements et Coqdor, déjà, reprenait la situation en main :

– Courage, Monique. Il est seulement évanoui, et je crois qu’il n’a pas d’autre plaie.

Monique, sanglotant maintenant, soulevait la tête inerte de son frère et posait ses lèvres sur son front blafard, mais le chevalier se précipitait vers le lavabo, y prenait une serviette, de l’eau de Cologne, revenait, et se mettait en devoir de laver la poitrine déchirée.

Il réitéra des paroles encourageantes.

– Ce n’est rien. Très superficiel.

– Mais il est tombé, on l’a assommé. Cet évanouissement ?

– Un instant, petite amie. Tenez, continuez de laver les plaies. Moi, je vais le réveiller

Monique obéit.

Elle avait une confiance totale dans le chevalier, dont elle n’ignorait pas la puissance hypno-psychique.

Déjà, Coqdor, agenouillé à côté de Jean, se concentrait et son visage se crispait sous l’effort intérieur.

Ses mains puissantes, élégantes, ses mains royales planaient sur le front de Jean, enrobaient le crâne, tandis que les yeux verts jetaient des feux.

Jean soupira, battit des paupières, et ses lèvres esquissèrent un murmure.

– Ah ! il vit, s'écria Monique , soudain heureuse.

– Je vais le mettre sur sa couchette, ce sera plus aisé, dit Coqdor.

Il enleva le frère de Monique dans ses bras robustes et fit comme il venait de dire.

Là, d'une dernière pression mentale, il força Jean à retrouver partiellement ses esprits, tandis que Monique achevait d'essuyer le sang qui, d'ailleurs, commençait à se coaguler.

– Jean, commença Coqdor, m'entendez-vous ? Me reconnaissez-vous ?

– Chevalier, Monique, bafouilla le jeune homme.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon petit vieux ?

– Jean hoqueta, essaya de parler. Il allait sans doute enfin dire quelque chose lorsque Monique, qui avait nettoyé la poitrine meurtrie de son frère poussa soudain un cri :

– Chevalier ! Voyez...

– Et quoi donc ?

– Les plaies. Elles ne sont pas faites au hasard, n'importe comment. Elles forment des traits, on dirait un dessin.

– Une idée foudroyante traversa l'esprit de Coqdor.

– Si c'était ? oh !

Il se penchait et constatait que Monique avait raison.

En même temps, il reconnaissait le dessin provoqué par les balafres qui avaient torturé l'épiderme de Jean Farnel.

Une boucle... et deux traits en circonflexe, barrés en éclair.

En dessous, six petits traits disposés trois par trois.

– Par tous les diables de la galaxie, c'est le signe, le treizième signe. Le crime est signé ; Ah ! les salopards.

Le cri de Jean avait été entendu de quelques personnes et des officiers étaient alertés.

Coqdor, rapidement, leur annonça qu'une agression venait d'avoir lieu et qu'ils devaient mener une enquête.

Le *Cygne Noir* naviguant en plein espace, il était difficile de croire que le ou les misérables avaient pu quitter clandestinement le bord.

Certes, le cas s'était vu. Mais alors il fallait utiliser un des canots-soucoupes du bord, ou plonger dans le vide avec un scaphandre autonome.

Encore dans cette dernière hypothèse, fallait-il admettre que le fugitif risquait gros, à moins d'être attendu dans les parages par quelque astronef complice.

Le navire spatial fut bientôt en état d'ébullition. Le bruit de l'agression s'était rapidement répandu, d'autant plus que le commandant de bord ne pouvait étouffer l'affaire, même pour éviter la panique.

En effet, il était nécessaire qu'on fouillât tout le vaisseau spatial et que chacun, cosmatelot ou passager, fût convié à répondre à quelques questions.

Jean avait été transporté à l'infirmerie. La fièvre, brusquement, l'avait saisi et Coqdor avait dû renoncer à l'interroger, voire à sonder son esprit.

Le chevalier de la Terre était songeur.

Ainsi donc, les mystérieux ennemis se manifestaient de nouveau.

Après les divers forfaits dont ils s'étaient rendus coupables, après l'étrange mort de Jean-Marie Spontini, le rapt de la belle Giovanna, la prise en main de l'enquête par Robin Muscat, ils n'hésitaient pas à jeter un défi à la fois à l'inspecteur de l'Interplan et à son allié Coqdor, au moment même où les renseignements nécessaires lui étaient transmis par télé spatiale.

Coqdor avait laissé Monique au chevet de Jean, alors que le médecin du bord rassurait la jeune fille.

Il voulait comprendre et, tout d'abord, revoir le lieu du forfait.

L'officier de police du *Cygne Noir* était sur place. La réputation de Coqdor était telle, d'ailleurs, qu'on ne lui interdisait pas le retour dans la cabine de Jean.

Le chevalier ne dissimula pas qu'il avait été en contact avec l'Interplan, qu'une mission très secrète lui était confiée et que, justement, le jeune Jean Farnel, en sa qualité de géologue interplanétaire, avait été sollicité par lui pour apporter quelques renseignements de la plus haute importance.

– Vous lui avez donc confié les documents à vous envoyés par la direction de l'Interplan, Chevalier ?

– Oui, Commissaire.

– Ce sont ces documents qui demeurent sur la table et que, vraisemblablement, Mr Farnel était en train d'examiner lorsqu'il a été attaqué.

- Très exactement.
- Voulez-vous vérifier s'il en manque quelques-uns ?

Coqdor, silencieux, classa les diapositives, examina le dictionnaire audiovisuel de Jean.

- Non, dit-il, c'est complet. On n'a rien volé.
- Voilà qui est curieux, dit l'officier de police.
- C'est mon avis, murmura le chevalier. Avez-vous encore besoin de moi ?

– Pas présentement. Peut-être, un peu plus tard, aurons-nous de nouveau à nous entretenir.

- Je le crois, Commissaire. Mais je retourne à l'infirmerie.

Coqdor, en effet, avait déjà eu cette pensée.

On avait attaqué Jean pour lui voler les documents. Mais au premier abord, en compagnie de Monique, Coqdor, s'il n'avait guère eu le temps de s'occuper de la question, avait pressenti qu'il ne manquait rien.

Dans ce cas, pensait-il, on n'a pas frappé pour dérober des documents. Ces gens-là n'en n'ont pas besoin. Ils sont renseignés, bien mieux que nous, en ce qui concerne le treizième signe du Zodiaque.

Pourquoi, alors, avait-on frappé Jean ?

La réponse, Coqdor la trouvait aisément. Elle consistait justement dans les plaies très spéciales pratiquées au couteau, ou à la griffe, sur le cœur du pauvre garçon.

- Le signe, le signe vampirique. Une signature ! Et une menace !

La colère commençait à s'emparer du chevalier.

À l'infirmerie, il trouva Jean un peu apaisé par les sédatifs. On l'avait pansé, après un examen sérieux.

Aucune autre trace. Toutefois, le médecin avait détecté un traumatisme au niveau de la pomme d'Adam.

– On l'a frappé, ce qui a provoqué l'évanouissement. Et ensuite, le criminel a eu tout loisir de déchirer les vêtements et de se livrer à son petit jeu sadique.

– Merci, Docteur. Dites-moi, ce choc... cette strangulation... a-t-elle été provoquée ? Par une main humaine ?

- Possible. Dans ce cas, on a serré très fort.

– Vous ne voyez pas d'autre hypothèse ?

Le médecin intrigué, revint vers son patient endormi.

– Voyez, Chevalier. Ah ! Tiens, je n’avais pas remarqué.

En regardant de plus près, on découvrait deux petites ecchymoses, sur le côté du cou.

Frappé, le médecin regarda de l’autre côté et Coqdor, penché près de lui, se sentit pâlir.

Deux autres petites taches, à peine perceptibles, mais montrant un minuscule et double hématome.

– C’est quasi imperceptible.

– Mais cela existe. Docteur, à votre avis ?

– On dirait. On dirait que le malheureux a eu la gorge enserrée dans une mâchoire... non pas humaine, bien entendu, mais animale.

Quatre crocs.

Bruno Coqdor regardait Monique, qui ne quittait pas l’infirmierie.

La jeune fille était bouleversée. Tout ce qui avait trait à l’attentat dont son frère avait été victime la crucifiait.

– Soyez forte, ma petite Monique. Le médecin vous affirme que ce n’est pas grave. Et je vous en dis autant.

Il posa un baiser sur le joli front de Monique et sortit.

Pendant un instant, il avait concentré son esprit, tenté de joindre la pensée embarrassée de Jean endormi.

Quelque chose de vague lui était apparu. De très vague, même.

Une image. Mais, si cette image s’était précisée, elle eût véritablement épouvanté le chevalier.

– J’en aurai le cœur net.

Il gagna la ménagerie du bord, là où, selon le règlement, les animaux devaient être enfermés pendant la durée des heures de sommeil.

Deux garçons de salle de précipitèrent :

– Chevalier ?

– Je veux voir mon pstôr, tout de suite.

– À vos ordres.

Comme tous à bord, ils s’efforçaient d’être agréables au chevalier, à cet homme célèbre dans toute la galaxie.

– Dites-moi, demandait Coqdor, passant entre deux rangées de boxes où les chiens et les chats de la Terre voisinaient avec les hoozz, les vârs, les oiseaux-feu du Sagittaire et les dauphins terrestres d’Alcor, si intelligents

qu'ils conversent avec leurs maîtres, dites-moi, tous les deux, êtes-vous sûrs que personne n'est venu au zoo, depuis l'heure du sommeil ?

Les deux gardiens de salle se regardèrent.

Cette hésitation, jointe à un coup de sonde psychique de Coqdor, lui permit d'être renseigné :

– Écoutez-moi, dit-il, je ne cherche pas à vous faire réprimander par le commandant. Dites-moi seulement la vérité : vous avez joué au priks ?

Penauds, les deux hommes baissèrent un peu le nez.

– Chevalier, bafouilla l'un d'eux, vous savez...

– Je sais. Je sais que ce jeu est passionnant, et qu'on en oublie l'heure réglementaire des rondes. C'est bon. Allons voir le pstôr.

Le priks, sorte de poker qui se jouait avec des petites pyramides graduées, jeu importé des planètes d'Altaïr, et avec lequel on risquait souvent si gros qu'il était interdit sur les astronefs, avait absorbé toute l'attention des deux préposés.

Mais Coqdor se souciait peu, maintenant, de les faire punir.

On arrivait devant le box de Râx qui reconnaissant son maître, bondit sur ses pattes postérieures, étendit ses ailes immenses et se mit à siffler joyeusement.

– Ouvrez la cage. Merci, maintenant, je n'ai plus besoin de vous.

Les gardiens en défaut ne se le firent pas dire deux fois et laissèrent le champ libre à Coqdor.

Le chevalier caressait le pstôr, lui parlait doucement.

Coqdor, d'une main puissante, ouvrait la gueule de Râx et regardait les quatre formidables crocs.

Il hocha la tête, puis saisit une des pattes (une des deux pattes postérieures, les membres antérieurs étant en réalité ceux d'un Chiroptère) et l'examina.

Son cœur se serra horriblement.

Du sang ! Il y avait un peu de sang sur une des séries de griffes.

– Je ne me suis pas trompé, murmura Coqdor. Voilà le coupable... C'est Râx. Râx lui-même. Il est venu dans la cabine, il a serré Jean à la gorge, assez fortement pour provoquer l'évanouissement, pas assez pour l'étrangler. Ensuite... ensuite avec ses griffes, il lui a été aisé de déchiqueter vareuse et chemise, et de tracer le signe maudit.

Il revenait vers sa cabine, flanqué du pstôr qui semblait simplement heureux d'être avec lui.

– Mon beau pstôr ! Ils s'en sont servis, comme d'un instrument de crime. Ils me payeront cela...Mais ils sont diablement forts. Ils savent, et comme ils n'ont pas d'agent à bord, ils ont magnétisé Râx à distance, ils l'ont extirpé du zoo, lancé contre le pauvre Jean.

Mais maintenant, un sourire terrible passait sur le visage du chevalier de la Terre, dont les yeux luisaient plus que jamais.

– Ils n'ont pas pensé à une chose. Dans l'esprit de Râx, dans son cerveau animal, tout cela a laissé des traces. Et ces traces je vais les retrouver. Ils vont me fournir la piste qui me manque, qui manque à mon vieux Muscat.

Il arriva à sa cabine, s'y enferma avec le pstôr.

– Ici, Râx.

Le monstre arriva, sifflant très doucement, de bonheur et, fermant un peu ses grands yeux d'or, il posa son mufle redoutable sur les genoux de son maître.

Coqdor lui parlait gentiment, tout en lui grattant le sommet du crâne, exercice auquel le pstôr semblait prendre un plaisir très vif.

Les mains de Coqdor semblaient envelopper maintenant la tête de Râx.

Soudain, sans que le chevalier eût parlé, Râx leva le museau et le regarda dans les yeux, sous l'impulsion de l'appel psychique.

Cela dura une fraction d'instant, puis tout le corps de la bête frémit, se raidit brusquement.

Et Râx glissa à terre, rigide, comme mort, en réalité en catalepsie.

Coqdor s'agenouilla près de lui, le caressa encore :

– Bientôt, tu reviendras à toi. Je ne te ferai pas de mal. Mais, par toi, je vais savoir...

Coqdor, maintenant se concentrait, fermant les yeux.

Et toute sa pensée irradiante s'enfonçait dans les neurones du cerveau de Râx, cherchant avidement les séquelles de l'abomination dont on avait rendu l'animal coupable, afin d'en retrouver les instigateurs.

CHAPITRE VI

L'enquête du commissaire du bord du *Cygne Noir* n'avait absolument rien donné.

On avait fouillé l'astronef minutieusement. Aucun passager clandestin ne se cachait à bord et, par définition, il était impossible de s'enfuir aisément en plein espace.

Tout le monde avait été interrogé (ce qui représentait un assez joli travail, ajoutant la patience et la minutie à la psychologie).

Autre résultat nul. Le commandant avait dû dire au chevalier Coqdor que, sauf erreur, équipage et passagers étaient innocent du forfait commis par le seul Râx, lequel d'ailleurs n'avait été que l'instrument hypnotique de l'affaire.

De tels résultats n'avaient guère surpris le chevalier de la Terre.

Il s'y attendait, surtout depuis le moment où il avait constaté la présence des documents transmis depuis Paris, par Robin Muscat.

Dès ces premiers instants, il avait flairé l'action psychique, à distance.

Et sans doute à quelle distance...

Tout avait servi les criminels. Les gardiens du zoo, après la dernière ronde, auprès des animaux, s'abîmaient dans les délices passionnés du priks et, négligeant la surveillance, ne s'apercevaient ni du départ, ni du retour de Râx.

– Ils sont forts, répétait Coqdor. Ils ont influencé Râx, qui est, ils s'en sont rendu compte, un animal ultra-sensible en dépit de sa force musculaire. Et ils ont réussi même à lui faire ouvrir et refermer sa cage. Les démons !

Ce qui lui était particulièrement odieux, à lui, le voyant, le télépathe, le familier de ce qui va au-delà du tangible et du visible, c'était justement cette surveillance mystérieuse dont il se sentait l'objet.

Les ennemis, les gens du Zodiaque 13, ceux qui jouaient, selon un procédé un peu démodé, sentant le vieux roman du XXème siècle, d'un signe ésotérique pour signer leurs abominations, d'un signe qu'ils tatouaient sur le cœur de leurs victimes, ces gens (vivant sur on ne savait quelle

planète, dans quelle dimension) semblaient en permanence épier les faits et gestes de Coqdor.

– Ils ont su, tout de suite que Muscat m'avait téléjoint pour me transmettre les renseignements glanés dans le cerveau de Spontini. Ils savent déjà que je collabore avec lui dans la recherche du treizième signe. Et, en peu de temps, ils ont découvert ma rencontre avec les Farnel, la joie enthousiaste de Jean qui voulait m'apporter son aide et c'est à lui, à ce pauvre gars, qu'ils s'en sont pris.

La colère faisait briller ses yeux verts, qui ne s'attendrissaient que, lorsqu'il murmurait, pour lui seul :

– Pauvre Monique. Elle avait bien besoin d'être mêlée à cela. C'est ma faute, bien sûr. Mais, par toutes les tempêtes du cosmos, je ne pouvais tout de même pas soupçonner que ces gens-là étaient de véritables téléviseurs vivants.

Maintenant, payé pour se méfier, tout lui semblait suspect.

Tout de même, ceux du Zodiaque allaient subir le choc en retour de leur perfidie.

Ils avaient utilisé Râx.

Et, déjà, le chevalier, explorant le subconscient, évidemment plus nébuleux que celui d'un homme, du monstre ailé, y avait récolté un certain nombre d'images des plus intéressantes.

La bête pense, mais ne réfléchit guère. Son potentiel psychique est donc à la fois infiniment moins précis, et cependant beaucoup plus accessible, que celui de l'humain.

Le peu qu'il y a dans ce qu'on peut appeler son « esprit », s'il est seulement esquissé, a l'avantage de ne pas s'emberlificoter dans des ratiocinages qui embourbent la majorité des cerveaux humains.

Coqdor, ayant deux ou trois fois plongé le pauvre Râx en catalepsie, avait donc réussi à savoir quelques petites choses concernant ceux qui l'avaient asservi pendant un temps.

Ces choses, rendu prudent par l'expérience, il les gardait pour lui.

Plusieurs soucis immédiats le travaillaient. Et tout d'abord la sécurité de Râx lui-même.

– Ils sont bien capables de récidiver.

Ainsi, plusieurs fois par jour, envoyait-il un coup de sonde cérébral vers son démon familial.

Mais maintenant, Râx était bien tranquille. Les séquelles du crime dont on l'avait odieusement chargé s'effaçaient. D'ailleurs, par instinct, s'il demeurait un combattant farouche et redoutable au moment voulu, Râx, parfaitement apprivoisé, n'en demeurait pas moins un ami des plus paisibles et il avait recommencé à faire la joie des plus jeunes des passagers.

D'autre part, tout en apportant toute sa gentillesse à Monique et à Jean, qui allait d'ailleurs quitter l'infirmerie, Coqdor était de nouveau en contact avec Muscat par la télé spatiale.

L'inspecteur de l'Interplan avait alors appris, en quelques mots brefs, le drame qui s'était joué à bord et le péril terrible que devaient pouvoir apporter les zéloteurs du treizième signe.

Coqdor avait ajouté :

– Je suis sur une piste, mon cher Muscat. Mais je me garderai bien de vous en révéler le moindre indice.

– Vous avez raison, vieux sorcier de l'espace. On nous surveille, n'est-ce pas ?

– N'en doutez pas, cher flic de toutes les galaxies. Pendant que nous discutons en duplex subspatial, ce qui nous permet de ne pas attendre que l'image-son mette quelques dizaines d'années à nous parvenir, ce qui nous demanderait quelques siècles pour bavarder, nos adversaires sont à l'écoute. C'est comme cela, lors de notre premier duplex, qu'ils ont su que j'allais entrer dans le circuit.

– Très bien, avait fait Robin Muscat. Je vous laisse le champ libre. Vous savez quelque chose. Moi, j'en sais aussi un peu, depuis les confidences *post mortem* de ce malheureux Spontini. Cela me suffira pour me remettre au travail, en attendant de vous rejoindre.

– Un instant, Muscat. Où cela ?

– Mais à...

Un geste impérieux du chevalier avait coupé le nom de la planète.

Sur l'écran, il avait vu le policier se mordre les lèvres.

– Ils écoutent, Muscat.

– C'est agaçant, horripilant, vociféra le futur commissaire interstellaire. Partout, ils nous suivent...

– D'accord. Mais attendez. Je vais vous donner rendez-vous. Regarder-moi...

À plusieurs années-lumière de distance, les ondes subspatiales transmettant l'image-son mettaient les deux vieux amis face à face, en une présence virtuelle hallucinante.

Les yeux verts de Coqdor plantaient leur impérieux regard dans les yeux nets et clairs du détective spatial.

Il y avait un petit temps.

Un sourire glissa sur le visage du chevalier.

Il avait tendu le piège. Il sentait une pensée insidieuse, indiscreète, qui se glissait dans son cerveau.

On allait tenter de « lire » ce qu'il allait révéler télépathiquement à Robin Muscat, pour éviter de prononcer le mot qui risquait d'être capté par les espions du Zodiaque.

Coqdor « bloqua » sa pensée, établit un barrage, selon un procédé cérébral auquel il était entraîné depuis longtemps.

Et, pour joindre le seul cerveau auquel il s'adressait, soit celui de Muscat, il « canalisa » ses ondes-pensées, il les expédia, non en irradiation totale, en sphère gonflable, comme s'étendent toutes les ondes qui peuvent alors être saisies dans tous les azimuts, mais seulement en faisceau très mince, en un javelot télépathique qui alla frapper Muscat entre les deux yeux, à hauteur de la glande pinéale.

Aussitôt, Coqdor qui se tenait dans la cabine-radio du *Cygne Noir*, fit un signe au préposé.

Le cosmatelot-radio coupa la communication.

Coqdor respira :

– Ouf ! Muscat, je l'ai senti, a « accroché » mon message. Lui et lui seul. L'espion, je le crois, en a été pour ses frais.

Satisfait de ce côté, il se rendit à l'infirmierie.

Râx, maintenant, ne le quittait plus. Durant le jour, lorsqu'il se trouvait dans la grande salle de relaxe et que les enfants jouaient avec le pstôr, le chevalier demeurait présent.

Râx, ravi de l'aubaine, dormait donc près de la couchette de son maître, n'étant conduit au quartier des animaux que pour la toilette quotidienne et les repas. Encore, à table, happait-il un peu de viande, un fruit dont il était friand.

Et, outre Coqdor, Monique qui déjeunait désormais près de lui et les enfants, et d'autres personnes, ne manquait pas de bourrer le petit monstre

de friandises.

À l'infirmierie, il eut la satisfaction de trouver Jean debout et totalement remis de son aventure.

Les plaies du frère de Monique étaient déjà refermées, grâce au fameux intracorol, ce produit à base végétale inventée par le Vénusien Xol.

Il ne restait sur l'épiderme qu'une très vague trace claire, mais qui affectait la forme du treizième signe du Zodiaque.

Coqdor ne s'en inquiétait guère. Ce n'était pas le tatouage terrible qui avait tué déjà deux hommes, à sa connaissance, et qui avait rendu fou un troisième.

Il supposait (Muscat lors du premier duplex, lui avait dit qu'il était de cet avis) que ce genre d'apport sur la poitrine devait être réservé aux membres de la secte, de la société secrète, de la bande quelconque, qui semblait avoir pour but de préserver le secret du signe.

Très probablement, ce tatouage, ou soi-disant tel, était en même temps un relais sur la chair même des affiliés. Relais qui permettait d'agir sur les malheureux qui avaient le tort de déplaire, voire de trahir.

Yum Akatinor, Cladek Halstar, Jean-Marie Spontini, les uns après les autres, en avait fait la cruelle expérience.

Restait Giovanna Hi-Ling.

Qu'était-elle devenue ?

Enlevée ? Assassinée ? Enfermée comme folle dans quelque asile galactique inconnu ?

Ou simplement « retirée du circuit » pour des tâches obscures et très probablement redoutables ?

Du moins on savait (le mort avait parlé) que la belle Giovanna, elle aussi, portait le tatouage, donc appartenait à la secte.

Quel était le but de ces gens ? Ni Coqdor, ni Muscat, ne le savaient encore exactement.

Du moins, par les confidences du défunt amant de Giovanna, avaient-ils pu constituer un dossier intéressant et Coqdor, se servant de Râx en tant que relais psychique, ne se vantait pas en disant qu'il était sur une piste.

Il pensait bien que Giovanna était la clé de voûte de l'enquête. Si Spontini était venu trouver spontanément Muscat, c'était à cause de la disparition de son amie.

L'avait-elle abandonné de son propre chef ? Ou sur l'ordre des mystérieux sectaires ?

Avait-elle été leur victime, pour une raison inconnue ? Dans tous les cas, on pouvait admettre que Spontini, réputé traître par ceux du Zodiaque, avait été promptement exécuté afin qu'il ne puisse parler.

On avait compté sans la science du Dr Frank Dusaule, et la rapidité d'action de l'Interpol-Interplan et de Robin Muscat.

Jean étant remis sur pied, caressait Râx sans rancune. Monique, elle aussi, domptant son horreur des premiers instants, avait recommencé à jouer avec le pstôr, qui lui faisait mille amitiés. Elle avait écouté le chevalier, qui n'avait pas eu trop de peine à la convaincre que le petit monstre ailé n'était pas méchant, et qu'en aucun cas on ne devait l'incriminer dans l'agression dont son frère avait été la victime.

Coqdor conversait avec les deux jeunes gens.

– Cher Jean, savez-vous que vous m'apportez un document des plus précieux, et qui va nous aider beaucoup dans nos recherches ?

– Et quoi donc, Chevalier ?

– Votre tendre poitrine que les griffes de Râx ont déchiré, *boy*. En effet, nos ennemis se sont servis de ses pattes puissantes, d'une de ses pattes exactement d'une seule griffe, pour se moquer de nous et tracer sur votre peau leur fameux signe. Or ce signe, nous n'en avons jusqu'alors que des images vagues, mutilées, incertaines. Robin Muscat a obtenu un agrandissement des tatouages des victimes foudroyées. Mais il semble, dans les deux cas, que la fulgurance, l'étincelle meurtrière, ait quelque peu endommagé le dessin. Vous m'avez cité (et montré une figure) du Zodiaque du Tibesti. Muscat m'a retransmis les images glanées dans le cerveau de celui qui était déjà un cadavre. Tout cela est vague, confus. Du moins, sur vous, ont-ils eu à cœur de dessiner scrupuleusement ce signe 13, à peu près ignoré à ce jour. Vous voyez combien c'est précieux...

Jean s'en était déclaré enchanté et avait ajouté que, maintenant, il était plus que jamais décidé à interrompre son voyage pour emboîter le pas au chevalier dans la recherche, puis le combat, en ce qui concernait les zélateurs du Zodiaque.

Coqdor, malicieusement, regardait Monique.

– Petite amie, je vois votre beau front s'assombrir.

– Ah ! soupira Monique, Jean demeure l'intrépide que vous ne connaissez que trop. Quels dangers va-t-il affronter ? N'est-ce suffisant

qu'il ait été à moitié étranglé ? avec la poitrine déchirée ?

– Justement, s'enfiévrant Jean Farnel. Ils doivent me payer cela.

– D'ailleurs, suggérait le chevalier, à la prochaine escale, puisque je suis obligé de quitter le *Cygne Noir* et de repartir par mes propres moyens, notre chère Monique nous fera ses adieux, et continuera sa route vers la Terre...

Il avait ri devant la réaction de Monique. Réaction à laquelle, bien entendu, il s'attendait parfaitement.

La jeune fille avait bondi :

– Moi ? Abandonner Jean ? Mais vous savez que maman et papa me l'ont confié.

– C'est ça, dit Jean, vexé, je suis en tutelle. À mon âge !

– Jeune géologue présentant bien, admettez que votre sœur est aussi sage que jolie, ce qui n'est pas peu dire, et que ses conseils vous demeurent précieux.

Jean bougonnait mais Monique tenait bon et déclara tout net que si Jean entamait la lutte contre les sectaires du Zodiaque 13, elle serait à ses côtés.

Coqdor l'embrassa de bon cœur et la félicita.

Ce qui ne l'empêcha pas, à l'escale prochaine du *Cygne Noir*, d'attirer Jean à part et de lui dire quelques mots :

– *Boy*, nous voilà à Ulmir. Je n'y reste pas. Je repars demain, sur un cosmaviso, par autorisation spéciale des autorités sur demande de la police interstellaire. Naturellement, Monique et vous m'accompagnez. Attendez. À cette escale, je dois effectuer quelques recherches et, pour cela, me rendre au quartier réservé. Vous admettrez avec moi que votre sœur ne peut nous accompagner dans les bouges à cosmatelots des ports spatiaux, où règne la pègre de tous les mondes.

– D'accord, Chevalier.

– Aussi, garçon, vous viendrez avec moi. Et Râx. Monique nous attendra, sur le cosmaviso, où elle sera en sécurité. Nous, nous descendrons pour un soir dans les bas-fonds.

Jean était enchanté, comme tous les jeunes gens de bonne famille qui désirent s'encanailler pour une nuit.

Mais il voulait en savoir plus long.

– Chevalier, je sais que vous refusez de parler, que vous bloquez même votre pensée pour que les mystérieux ennemis ne puissent y lire ce que vous avez appris. Dites-moi tout de même...

– Eh bien ! Râx a servi de transistor grâce au forfait de ces misérable, j'ai appris diverses choses et que quelqu'un est en détresse dans la fange de l'arrière-port spatial, qu'il y a, autour de cette personne, des créatures particulièrement dangereuses, disposant d'un pouvoir extraordinaire, que je n'ai pu exactement préciser. Je ne vous le cache pas, *boy*, l'expédition sera dangereuse. Donc, pas un mot à Monique. Et vous, toujours d'accord ?

– OK ! Chevalier. Je suis votre homme.

CHAPITRE VII

Ulmir est une petite planète très quelconque, démunie de tout intérêt en ce qui concerne, soit le séjour, soit le passage des touristes.

Certes, elle est classée dans les philo-humaines, possédant une atmosphère hautement oxygénée convenant aux humanoïdes.

Mais Ulmir est fortement aqueuse. Son ciel, presque perpétuellement nuageux, diffuse fréquemment des pluies d'autant plus désagréables que les vents amassent dans la nue des spores en abondance, que les averses ramènent au sol avec les gouttes, le tout formant une chute verdâtre qui pollue tout et dégrade singulièrement les édifices.

Quant à l'ennui que diffuse Ulmir, inutile d'en parler. Ce ne sont pas ses trop fameuses pluies vertes, souillant les gens et leurs vêtements, qui arrangent les choses.

Toutefois, cette terre déshéritée de l'espace est la dernière habitable aux confins du monde du Verseau. Aussi y a-t-on établi une escale pour les vaisseaux spatiaux qui s'élancent vers d'autres mondes de la galaxie, particulièrement pour le voisin (relatif) qu'est le Capricorne.

On y a construit une véritable cité mais, petit à petit, les colons ont abandonné, écœurés d'une vie aussi lamentable.

Cependant, l'astrodrome demeure, aire immense, fort pratique, fort bien placé. Naturellement, un peu de vie végétale alentour. Un peuple minable, cosmatelots, déclassés, trafiquants de tout poil, prostituées venues de tous les points du cosmos, et les fonctionnaires inévitables, policiers, miliciens, douaniers en stages avec leur famille, et que les pluies vertes rendent des plus désagréables.

Tout le monde vit au petit bonheur dans des buildings dont la plupart, abandonnés, négligés, s'effritent, s'effondrent parfois. Certes, on dispose d'appartements luxueux, mais l'horizon est si morne...

Et, dans de vastes avenues quasi désertes, la faune particulière des ports et des astroports traîne ses regrettables représentants, la fange de l'univers.

C'était là qu'obligatoirement, le *Cygne Noir* faisait escale. Là aussi que Coqdor quittait le bord, flanqué de Monique et de Jean, et également du fidèle Râx.

Naturellement, si avant de se rembarquer pour une destination qu'il n'avait pas encore révélée, il devait descendre dans les bas-fonds de la cité-astroport, ce n'était pas pour y emmener Monique.

La jeune fille avait dû s'incliner. À Ulmir, d'ailleurs, les gens convenables ne descendaient pratiquement jamais à l'escale.

Aussi, sans retard, la sœur de Jean avait-elle été conduite sur le cosmaviso *Comète-Sapho*, de la milice interplanétaire, sur lequel trois cabines attendaient Coqdor et ses compagnons.

Après avoir confié la jeune fille aux officiers, le chevalier, suivi de Jean, avait simplement annoncé qu'il voulait se documenter sur Ulmir et ses pittoresques faubourgs.

Monique avait vu ce départ, d'un air chagrin, mais Jean, lui, était ravi d'accompagner le chevalier.

Le lieutenant de vaisseau spatial commandant la *Comète-Sapho* s'était cru autorisé à prévenir les deux hommes :

– Demeurez sur vos gardes. La police fait des rondes fréquentes. Il n'en est pas moins vrai qu'Ulmir est une cité dangereuse. Il y a souvent des agressions, voire des meurtres, dans ses bars, dans ces établissements plus que douteux qui prolifèrent. Je ne saurais trop vous recommander la prudence.

– Nous ne nous attarderons pas, avait promis Coqdor.

Maintenant, c'était la nuit, la longue nuit d'Ulmir qui dure près de vingt tours de cadran, vingt de ces heures de la Terre servant de base à la mesure cosmique de ce temps qui n'existe pas.

Bruno Coqdor et Jean marchaient dans les rues immenses, entre les hautes maisons dont quelques-unes tombaient en ruines, tandis que, sur certaines façades, on découvrait des lézardes inquiétantes.

Quelques buildings étaient entretenus et les lumières brillaient.

Là, vivaient les fonctionnaires et les leurs, toujours inquiets, sur leur gardes, entourés de circuits électromagnétiques pour se défendre contre les malfaiteurs variés qui hantaient la cité, semi-fantôme.

Les trottoirs démesurés, les artères à perte de vue, sous les lampadaires qui répandaient des torrents de lumière crue, au néon magnétisé, donnait une impression de désespoir.

D'autant que sur tout cela la pluie tombait.

La pluie verte d'Ulmir, dont on voyait partout les traces, en longues traînées repoussantes, tant sur les murs, les appuis de fenêtres, que sur le bitume.

Et les grands traits de dépolex des lampadaires n'y échappaient pas, enrobés, encrassés petit à petit, par l'immonde boue verte qui croulait presque en permanence sur cette ville de cauchemar.

Les passants étaient rares et disparaissaient rapidement, soit dans des rues adjacentes, soit sous des porches.

– Des fantômes, des fantômes dans une ville de mort, c'est gai, disait Jean.

– Et, nous n'avons pas tout vu, devait ajouter le chevalier.

Râx patageait auprès des deux hommes, dans cette vase tombée du ciel mais, auprès de son maître, il ne semblait jamais malheureux.

Quelques électrautos passaient, filant à toute vitesse.

À deux ou trois reprises, certaines ralentirent et les voyageurs se rendirent compte qu'on les épiait.

Mais il ne se produisit rien. Les voitures repartaient et se perdaient dans l'infini morne des avenues en détresse.

Cà et là, l'enseigne trop violemment lumineuse d'un bar jetait une tache de couleur, tranchant avec le reste, ajoutant sans le vouloir à l'impression de pénible

Jean avait compris qu'il ne fallait pas interroger Coqdor, puisque leurs ennemis devaient les surveiller en permanence, on ne sait trop comment, d'ailleurs.

Aussi lui faisait-il confiance, le suivant aveuglément à travers ces rues désespérantes.

Parfois, une silhouette féminine apparaissait, sortant de l'ombre où elle était tapie, avançant dans quelque flaque de clarté au néon.

Vénusienne ou Capricornienne, fille de Cassiopée ou du Sagittaire, elle murmurait ces phrases banales et avilissantes qui traînent un peu partout, dans des langues variées, ou dans ce code Spalax que les humanoïdes se sont évertués à enseigner dans toutes leurs écoles depuis que les relations interplanétaires sont devenues monnaie courante.

Devant l'indifférence des deux passants, la courtisane au rabais retournait à sa triste faction.

Finalement, Coqdor s'arrêta devant ce qui avait été une superbe résidence, que la pluie verte rongait sinistrement. Naturellement, l'inévitable enseigne au néon, verte et rouge, traçait dans la brume les lignes d'une femme-oiseau stylisée.

– C'est là.

Jean Farnel ne dit rien et, derrière Bruno Coqdor, pénétra dans cet antre.

L'intérieur manquait d'originalité.

Sans doute, lors de la courte et brillante période où on avait voulu « lancer » Ulmir, l'établissement avait été richissime, sorte de *Lido*, de *Moulin Rouge* des confins du monde.

Tout tombait en ruine, et la clientèle plus que crasseuse achevait de salir, d'user, de dégrader, les tables de marqueterie, les sofas éventrés, les tapis tachés d'on on n'osait savoir de quelles souillures, autour d'une piscine à fontaine lumineuse, mais où manquait la moitié de l'éclairage, et dont les eaux, comme partout à Ulmir, se mêlaient de fange verdâtre.

On buvait, les alcools de la Terre comme le ztax de Mars, le vieil Old Crow du Kentucky voisinant avec le fluz sagittarien On fumait tous les tabacs, on humait toutes les drogues. Des juke-boxes braillaient des mélodies diverses, avec leurs écrans exhibant les *pin-up* de l'éventail galactique.

La clientèle ? Peu originale, évidemment. Ces déchets que Coqdor attendait. Des déclassés, clients comme entraîneuses.

Parmi ces dernières, certaines étaient encore jeunes, presque belles, mais déjà marquée par la veulerie qui les avait menées au vice.

Et des cosmatelots ivres se battaient, tandis que des robots, mandés électromagnétiquement par le tenancier, avançaient, lents et méthodiques, agrippaient les combattants et les envoyaient terminer la rixe sous la pluie verte.

Le patron ? Ce gros homme rouge et chauve, très certainement un Vénusien métissé, mais on ne savait de quoi. Et celle qui lui servait visiblement de compagne, grande et maigre personne outrageusement maquillée, vêtue à la mode terrienne, allait et venait, souriant aux clients, de ce sourire à la fois mielleux, complice, méprisant et féroce qui est celui des proxénètes.

Râx flairait avec un dégoût visible l'atmosphère fétide d'un tel bouge. Jean ne se sentait pas à l'aise, mais le regard d'émeraude de Bruno Coqdor le rassura.

Ils prirent place à une table, près de la fontaine, et commandèrent deux Cinzanos de la Terre, pour se rappeler la planète-patrie.

Par bonheur, il devait en rester un flacon et la matrone vint les servir.

Elle s'enquit de leur santé, de leurs désirs, songeant vraisemblablement à leur envoyer des compagnes pour la soirée.

Coqdor allait l'interroger sur celle qu'il était venu chercher là, lorsqu'il parut tomber en arrêt.

La tenancière était surprise. Jean, lui, avait compris.

– Qu'est-ce qu'il y a, Chevalier ?

– Il y a quelqu'un que je connais. Un instant... Ah, par-là !...

Son prodigieux don médiumnique le servait encore une fois.

– Un instant, madame, dit Jean, entrant dans le jeu. Monsieur va vous dire ce qu'il veut.

Coqdor, après un bref instant de concentration, demanda :

– Il y a des salles, par-là ?

– Mais oui. Pour les jeux. Et aussi (elle eut un sourire ignoble), si ces messieurs veulent accompagner nos charmantes pensionnaires au salon.

Jean fit la grimace. Coqdor balaya l'offre du geste :

– Non, attendez. Il joue... un garçon encore très jeune... un hybride de races. À la peau verte, aux yeux très striés de rouge.

– Ah ! oui, je vois. Un enragé du priks et du banco. Vous voulez le voir ? Je vais vous conduire.

– Merci. Voulez-vous le prier de venir ici ?

Un instant après, Jean Farnel vit arriver le personnage décrit par Coqdor. Le gars avait sans doute un peu bu et était de forte méchante humeur, ayant été arraché à une table de baccarat.

– Qu'est-ce qu'on me veut ?

La matrone lui montra la table des deux hommes. Le joueur avança et tressaillit, comme dégrisé sous l'œil étincelant du chevalier.

– Ainsi, c'est toi, Holp. Tu es venu échouer ici !

Holp. Holp le métis. Un des quatre garçons que Robin Muscat et Coqdor avaient tenté de rééduquer, les arrachant aux maisons de redressement pour les lancer sur la voie du salut, lors de la mission périlleuse qui consistait à aller conquérir l'eau électrique (^[4]).

Holp semblait confus. Coqdor ne le laissait pas parler.

– Tu es donc incurable ? Nous t'avions donné ta chance.

– Je ne fais pas de mal, Chevalier. Je n'ai jamais eu une bonne étoile, c'est tout.

– Rappelle-toi Ty, le pire de vous tous. Il est mort en héros.

– Il est mort. Tant mieux pour lui. S'il avait vécu...

– Imbécile ! Et Joki ? Il a bien tourné, lui. Il est marié, père de famille, et a une très belle situation sur Mars, à Syrtis Major.

– Joki a épousé Gita. Seulement, moi, l'amour, connaît pas.

– Silence, idiot. Écoute, j'ai besoin de toi, puisque tu es là. Tu vas te rendre utile, pour une fois.

Coqdor sortit de sa poche un filmo. C'était une petite photo en reliefcolor. Elle avait été transmise par télé spatiale, depuis le siège de l'Interplan. On y voyait une très jolie fille, aux yeux bridés, aux magnifiques cheveux noirs, au visage d'un ovale délicat avec une peau à reflets dorés.

Dès que Holp l'eut entre les doigts, l'image s'anima et la voix, très douce, du sujet, prononça quelques phases énamourées.

Ce filmo avait été trouvé dans le portefeuille de Jean-Marie Spontini.

C'était un souvenir très tendre de Giovanna Hi-Ling, précieux document recueilli par Muscat. Et d'après les renseignements glanés dans le cerveau de Râx, Coqdor savait qu'une femme était en détresse dans les bas-fonds d'Ulmir, au bar de la *Femme-Oiseau*, qu'on l'obligeait à se prostituer et qu'elle servait d'indicatrice à ceux du Zodiaque.

Il n'avait pas pu en savoir plus mais demeurait persuadé qu'il s'agissait de Giovanna.

Seulement il fut déçu. Holp, qui traînait depuis des mois à Ulmir, et connaissait toute la pègre, affirma qu'il n'y avait jamais vu celle qui avait été l'égérie du malheureux Spontini.

Un coup de sonde psychique confirma à Coqdor que son ex-poulain ne mentait pas.

Si Giovanna n'était pas là, c'était regrettable. Mais il fallait cependant trouver cette femme en détresse qui de surcroît, pouvait le mener vers le secret du treizième signe.

– Chevalier. Vous n'avez plus besoin de moi ?

– Prends un verre avec nous, après, tu retourneras à tes cartes et tes jetons.

– Toujours le même. Vous lisez dans les cerveaux.

– Quelquefois aussi dans les cœurs. Parle-moi un peu des filles qui sont ici ?

Holp, ébahi, le regarda :

– Vous vous intéressez à elles ?

Coqdor le pria de lui faire un petit topo sur chacune des entraîneuses. Ensuite, dès que Holp avait parlé, il se concentrait et visitait télépathiquement l'esprit de la femme visée.

Trois fois, ils refirent l'expérience. Décevante chaque fois. De banales histoires, des destins sans relief.

La quatrième créature mise sur le tapis était, d'après Holp, une fille du système solaire, il ne savait plus de quelle planète. Relativement jeune, mais empâtée, avec encore de beaux yeux dans une face où la graisse jetait son offense, elle sembla attirée par leur conversation et regarda dans leur direction.

Coqdor, sans en avoir l'air la « sondait » psychiquement.

À sa grande surprise, il ne trouva pas la passivité habituelle de ce genre de personnes.

On répondait, on semblait très bien recevoir l'émission. Et le dialogue rapide s'engageait.

– Prenez garde. On vous surveille. Ne restez pas ici.

– Merci ! Mais si je pars, suivez-moi.

– Impossible, répondait l'entraîneuse. Si je vous suis, ils me retrouveront partout. Ils me tueront.

– Qui, « ils » ?

Elle ne répondit pas par des phrases mentales, cette fois. Il y eut un silence puis Coqdor sentit se dessiner dans son cerveau le symbole du treizième signe du Zodiaque.

Elle transmettait ainsi sa réponse, qui se passait de commentaires.

Coqdor interrogea, tout en dégustant le fond du verre.

– Portez-vous le signe, vous aussi ?

Il eut l'image brève de la femme nue. Trop lourde, trop marquée, hélas !

Mais intacte du fameux tatouage-tonnerre.

Tout de suite elle reprenait :

– Ils vont vous attaquer. Un prétexte ! Une bagarre ! Fuyez ! Il en est temps.

Coqdor, d'ailleurs, sentait le danger. Mais il demeurait ferme.

– Je sais, émit-il. Je les attends.

– Vous ne savez pas. Ils sont... je ne puis dire. Vous verrez... et vous ne verrez plus. Et ils seront là. Toujours. C'est terrible. Oh ! fuyez, fuyez avec votre ami.

Cela éclata alors, dans la salle de jeu. Plusieurs hommes sortirent en se disputant. Puis des lames apparurent, les filles se mirent à hurler.

Les robots de service avancèrent, de leur pas lent et précis, les pinces en avant.

Coqdor frissonna. Holp hoquetait de peur. Jean s'était levé.

Les robots avançaient, non sur les combattants, mais sur eux, effrayants, inexorables.

Le piège se refermait.

CHAPITRE VIII

Ils étaient trois, impressionnants, terribles.

Ils marchaient de leur pas lourd, lent, précis, méthodique. De ces machines qui font peur parce qu'elles singent l'humain et qu'elles n'ont pas sa sensibilité. Rien que des mouvements mécaniques, voulus, prévus.

Impassibilité totale dans l'exécution du geste.

Coqdor voyait le danger et, toujours lucide, il pensait à ceux qui l'entouraient. Jean Farnel qu'il avait traîné jusque-là, Holp qui revenait vers lui dans d'aussi curieuses circonstances.

Et Râx, lequel commençait à siffler furieusement. Et cette femme, qu'il ne connaissait que depuis quelques minutes, dont il ne savait même pas le nom, et qui venait de l'avertir si généreusement.

Les robots fonçaient vers eux.

Coqdor cherchait un moyen de défense. Il lui était insupportable d'admettre que lui et ses compagnons allaient être jetés sur le trottoir du cabaret, par les robots-hommes de main, comme de vulgaires ivrognes, comme d'ignobles tricheurs.

Seulement, ce fut Jean qui s'écria soudain :

– Il y en a d'autres.

Coqdor aperçut alors, de l'autre côté de la piscine lumineuse, la horde des bagarreurs que trois autres robots commençaient à agripper, deux chacun, pour les tirer irrésistiblement hors de l'établissement.

Très vite, Coqdor entendit se croiser dans son cerveau l'écho des exclamations de Jean, des cris étranglés de Holp, et les pensées agissantes de la courtisane.

– Trois autres ?

– Mais non, il n'y en a que trois en tout, à la *Femme-Oiseau* .

– D'où sortent-ils ?

– Prenez garde plus que jamais. Évitez le contact à tout prix.

Coqdor, abasourdi par cet envahissement psychique, par ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, ce qu'on lui suggérerait, ce qu'il cherchait à comprendre, eut des réflexes très vifs.

Comme Jean allait être saisi dans la pince d'un des assaillants de métal, il le bouscula si vivement que le frère de Monique alla patauger dans l'eau douteuse de la fontaine lumineuse.

Holp grelottait en regardant un autre agresseur mécanique.

Le chevalier hurla :

– Sauve-toi. Mais sauve-toi !

Le fait est que Holp, glacé d'épouvante, paralysé par une peur incompréhensible, ne réagissait guère.

Le cri de Coqdor, cri appuyé d'un javelot-pensée des plus ardents, le sauva de justesse et il s'enfuit à temps.

Coqdor entendait toujours la pensée féminine.

– Tournez autour de la fontaine. Venez vers moi. Je connais une issue.

Il voulut suivre ce conseil, persuadé qu'elle était sincère, et suivi de Râx, allait s'élancer lorsque le pstôr, dressé sur ses membres antérieurs, les crocs en avant, fit face à un des robots.

Coqdor se sentit frissonner

Il connaissait l'incroyable courage de Râx. Le petit monstre ailé allait chercher ce qui représentait la gorge du démon de métal et tout en battant des ailes, tenter de le labourer de ses effroyables griffes postérieures.

Mais ce qui était redoutable pour un homme ou un animal perdait toute sa valeur contre une créature artificielle et Râx y eut usé ses dents et ses griffes.

Coqdor siffla pour appeler le pstôr qui fidèlement obéit et abandonna l'attaque.

Coqdor se précipita, suivi du pstôr. Les trois robots exécutèrent alors un mouvement tournant pour contourner la piscine où pataugeaient Jean et Holp qui l'avait rejoint dans son désarroi.

Le chevalier vit les monstres métalliques descendre dans l'eau verte et, près de la fontaine, serrer de près les deux jeunes gens.

La pensée le traversa, émanant de l'entraîneuse qui, dans la foule perturbée à la fois par les bagarreurs aux prises avec les trois robots (mais d'où venaient-ils puisqu'il n'y en avait que trois au total à la *Femme-Oiseau* ?) le renseignait tout en demeurant appuyé au bar.

– Court-circuit.

Il comprit, chercha autour de lui, saisit une table et la lança, à toute volée, sur la fontaine lumineuse, qui éclata littéralement.

Une gerbe d'eau et d'étincelles jaillit.

Deux des robots, atteints par le flux électrique, tressaillirent et, pendant un instant, tournèrent sur eux-mêmes, désorientés par le traumatisme du fluide eau-électricité.

Ils exécutaient des gestes désordonnés, semblaient ne plus savoir ce qu'il convenait de faire.

Le troisième, lui, paraissait hésiter bien que, assurément, demeuré au bord de la piscine, il n'eût évidemment pas été touché par le court-circuit.

Attitude qui, pendant dix secondes, stupéfia Coqdor.

Un robot qui hésitait, qui semblait réfléchir, qui, devant l'accident dont venaient d'être victimes ses camarades, paraissait chercher quelle attitude adopter ?

Mais ce n'était pas le moment de chercher le mot de l'énigme.

Il fallait profiter de la situation, favorable pour un instant, puisque les deux autres adversaires étaient provisoirement hors de combat.

– Jean, Holp, par ici !

Les entraîneuses s'affolaient. Elles aussi étaient ahuries par l'apparition de ces robots, qui multipliaient les serveurs-machines habituelles.

Les clients commençaient à se battre, prenant parti, les uns pour le tenancier de l'établissement, les autres contre, en lui reprochant de jeter dehors ceux qui le faisaient vivre, et qu'il volait avec entrain.

La matrone, apeurée, montrait son visage anguleux tartiné de fard et les filles se retiraient en criant. Coqdor voyait toujours sa singulière alliée, laquelle gardait un sang froid remarquable, alors que les coups commençaient à pleuvoir rudement, que les bouteilles voltigeaient, que plusieurs corps jonchaient déjà le sol.

Les trois robots de service allaient vers la porte, traînant six hommes furieux, se débattant, écumant, mais ne pouvant échapper aux poignes de fer, dans la mêlée qui devenait générale.

– Suivez-moi ! avec vos amis.

Bruno Coqdor siffla Râx, cueillit Jean par un bras et appela Holp.

Le métis dont la peau était plus verte que jamais, les yeux injectés de rouge plus écarquillés, courait comme il pouvait derrière Coqdor, traqué par le robot numéro trois, celui qui avait échappé à la destruction de la piscine.

Mais la matrone, qui avait repéré le coupable, invectivait le chevalier, hurlait qu'il devait payer les dégâts.

Il l'écarta d'une poigne irrésistible. Elle voulut revenir à la charge et ses doigts crochus montaient vers les yeux verts.

Il se retourna, et ce furent justement ses yeux qui clouèrent la mégère sur place, tant son pouvoir hypnotique pouvait agir à la seconde.

Le Vénusien métissé, lui, allait à la rescousse de sa compagne.

Il tenait une sorte de matraque à la main. Il ne s'en servit pas.

Râx se chargea de lui et, quand le gros homme vit les ailes de chauve-souris qui battaient l'air, quand il se heurta au mufle terrible, il recula effaré.

Mais, se frottant encore les yeux, il regardait le robot qui ne lâchait pas la poursuite et qui maintenant, revenait à la charge, parce que, justement, les deux autres (et c'était encore anormal) semblaient s'être remis du court-circuit. Après un instant de désarroi mécanique, ils se reprenaient et emboîtaient le pas à leur congénère.

Une tenture se soulevait. L'entraîneuse, abandonnant le comptoir, se faufilait, après un signe du chevalier.

Flanqué de Râx qui sifflait et se dressait, battant toujours l'air et écartant les clients furieux mais prudents devant ce monstre insolite, le chevalier se retrouva dans une arrière-salle étroite, humide, où régnait une odeur de moisi. Le cellier du bar.

Il n'avait pas lâché Jean et Holp se cramponnait à lui.

– Venez, dit simplement la jeune femme aux traits fatigués.

Elle avait soigneusement refermé la porte derrière eux, tournant la clé.

Des coups terribles heurtaient le battant.

Elle eut un pâle sourire :

– Les robots sont forts, mais c'est du métal. Ils auront de la peine à la démolir.

Elle traversait le cellier, parmi les bouteilles entassées, arrivait à une autre porte.

Elle se retournait vers eux, leur montrant le chemin.

Elle pâlit.

Et Coqdor, et Jean, et Holp, suivirent son regard.

Dans la serrure, on devait fourgonner. Ils virent quelque chose passer, un petit objet, une sorte de minuscule tige de métal, vraisemblablement avec laquelle on tentait de forcer la serrure, puisque la porte résistait.

Sans doute, d'un mouvement maladroit, avait-on laissé échapper cette sorte de rossignol.

Tous avaient vu la petite chose de métal qui tombait au sol.

Les trois hommes ne comprenaient pas l'effroi de la jeune femme, qui répétait :

– Vite ! Oh ! vite, je vous en supplie.

– Mais nous avons un peu de répit, s'écria le chevalier.

– Non, non.

– Elle grelottait, elle transpirait de peur.

Râx donna le signal d'alarme, par un sifflement prolongé, dont Coqdor connaissait bien la signification.

Stupéfait, comme Jean, comme Holp, il voyait le robot se dresser devant la porte.

Un des trois robots assaillants. Un robot qui se trouvait là alors que l'issue était bloquée et qu'on n'avait encore pu forcer la serrure.

Instinctivement, il regarda au sol où, un instant auparavant, brillait encore le passe-partout.

Il n'y avait plus rien, sur le plancher du cellier.

Mais le robot était là, lui, et sa formidable armature métallique menaçait les quatre fugitifs.

Comment était-il entré ? Ce n'était sans doute pas le moment de s'interroger là-dessus.

Coqdor vit le danger et hurla :

– Le casier. Vite !

Jean Farnel et Holp se précipitèrent et, unissant leurs efforts à ceux du chevalier, entreprirent de renverser un formidable casier à bouteilles, surchargé, près duquel avançait le démon artificiel.

Celui-ci parut se rendre compte de ce qui le menaçait mais il était déjà trop tard.

Les trois hommes, survoltés, réussissaient à déséquilibrer la masse formée d'une légère armature alourdie par de nombreuses bouteilles.

Et le tout croula sur le robot, dans un vacarme épouvantable de bruit de métal cabossé et de bouteilles cassées.

Des liquides variés et colorés se répandirent dans le cellier, mais l'ennemi, coincé sous l'amas, et sous le casier disloqué, se débattait comme un gigantesque hanneton.

Holp eut un regard navré, devant le désastre.

Bouteilles de Dubonnet et flacons de ztax, amphores d'ambroisie centaurienne, flashes de Cutty Sark, globes fêlés perdant le délicieux yol de Sirius et tonnelets cristallins d'azz venus de Canopus, tout cela se vidait lamentablement, tandis que le vieux Champagne de la Terre moussait et, bouillonnait, sans que personne ne puisse en profiter.

Mais Holp entendait la voix de Coqdor :

– Tu nous suis, oui ?

Déjà, ils étaient dans un couloir étroit. Ils passèrent sous le building, arrivèrent aux caves, de là gagnèrent le parking souterrain.

Un petit ascenseur les emmena, tous quatre avec le pstôr et, une minute après, ils étaient dehors.

Il pleuvait, comme il ne pleut que sur Ulmir. À torrents.

Des torrents verts, créant une sorte de rideau opaque, dans cette nuit trouée par les taches lumineuses des lampadaires et des enseignes.

– Nous sommes derrière le building chuchota la jeune femme. Par-là, devant vous, la voie est libre. Fuyez ! Vous rejoindrez l'astrodrome en ne vous écartant pas de cette avenue.

– Nous ne vous laisserons pas, déclara le chevalier.

– Oh ! moi, fit-elle, avec un geste désabusé.

Coqdor la prit par le bras :

– Je ne sais encore qui vous êtes. Ni quel but vous poursuivez. Mais je sais que vous nous avez aidés et que, par cela même, votre vie est en péril.

– Je m'en moque. La vie d'une femme comme moi.

– La vie d'une femme, quelle qu'elle soit, est toujours précieuse. Et je ne vous laisserai pas aux mains de ceux du Zodiaque. Je commence à les connaître.

– Hâtez-vous ! ils vont vous poursuivre.

– Oui, oui, râla Holp, visiblement terrorisé.

– Alors, dit Coqdor en passant son bras sous celui de l'entraîneuse, vous nous suivez.

Il était sincère. Il voulait la sauver. Mais il pensait aussi qu'elle pourrait lui être très utile. Elle devait en savoir long et, de toute façon, il se réservait, dès que la situation serait un peu moins critique, de sonder ce cerveau remarquablement psychique.

– Dans la pluie, vous avez une chance d'échapper.

– Comment se fait-il, s'étonna Jean, qu'ils ne nous poursuivent pas ?

Encore un mystère. Mais Coqdor fit un geste pour balayer de telles questions. Il fallait fuir. Et vite

Et emmener cette fille. Celle que, justement, Coqdor venait chercher à la *Femme-Oiseau*, bien que persuadé au départ qu'il allait y trouver Giovanna Hi-Ling.

Ils avançaient sous l'eau verte, qui les trempait, les maculait. Il se dégageait, dans la nuit chaude, une sorte de brouillard qui les aveuglait mais, par bonheur, il y avait un éclairage très violent et ils marchaient dans un nuage cotonneux, dont le vert tournait parfois au noirâtre.

Cela suffoquait, piquait les yeux.

Ils étaient sortis du côté du building opposé à la façade du cabaret et nul ne se montrait. On entendait des cris au loin, sans doute les cosmatelots ivres ou tricheurs que les robots de service jetaient sur le trottoir.

Il y eut, dans la nuit, sous la pluie, de petits tintements caractéristiques.

– Mais on nous canarde !

– Oui. J'ai vu une pierre rouler au sol.

Coqdor se retourna, chercha à voir. Avec ses yeux d'humains, c'était impossible et, il ne cherchait pas à se concentrer, à se perdre dans un effort médiumnique. Ce n'était pas la saison.

Ils se hâtaient mais d'autres pierres furent jetées, probablement depuis les fenêtres de l'immeuble qu'ils venaient de quitter, et dont les occupants furieux de les voir échapper manifestaient ainsi leur humeur.

Coqdor haussa les épaules. Il marchait très vite, soutenant la jeune femme. Râx gambadait et Jean et Holp filaient à leurs côtés.

Une pierre encore.

Et puis sur l'avenue déserte, là où, ils en étaient sûrs, une seconde avant, il n'y avait personne, ils virent une silhouette d'homme.

Puis une autre.

Une autre. Une autre encore.

Six en tout. Six gaillards formidables, aux épaules larges, et dont ils devinaient, dans la pluie et le brouillard, les faciès de brutes.

On leur barrait la route. Coqdor jeta un cri de colère, et siffla Râx.

Le pstôr s'envola, attaqua un des hommes, qui croula sous lui.

La jeune femme demeurait sur place, horrifiée.

Coqdor cria :

– Bravo, Râx ! Allons, *boys* ! On fonce !

Joignant le geste à la parole, il bondissait sur un des hommes, un de ceux qui leur barraient le chemin. Jean, dynamisé, le suivit pour se préparer, lui aussi, à se battre.

Sous la pluie verte, c'était la mêlée.

Coqdor et ses amis luttaienent contre ces hommes inconnus qui surgissaient tout à coup dans le brouillard, sans qu'on puisse dire d'où ils avaient bien pu arriver.

Quelqu'un qui eût cherché les pierres jetées depuis l'immeuble de la *Femme-Oiseau* ne les eût pas trouvées. Elles avaient bien roulé sur l'asphalte de l'avenue balayée de pluie verte.

Mais elles n'étaient plus là.

Coqdor et ses compagnons se battaient. Mais ils avaient encore cinq colosses devant eux. Et ils n'étaient que trois.

CHAPITRE IX

Trois, mais Coqdor, à lui seul, valait quelques gaillards. Si sa force musculaire était appréciable, sa puissance psychique était bien supérieure.

Quand à Râx, il venait déjà d'en finir avec l'ennemi qu'il avait attaqué en piqué, et qui n'avait pu résister à un tel assaut.

Le pugilat était général.

Sous l'averse diluvienne, enrobant, tout de ses brumes verdâtres, striées des flaques lumineuses du néon magnétisé qui régnait partout dans la cité d'Ulmir, la jeune femme pouvait voir les corps se heurter, s'enlacer, s'agripper.

Les combattant ahaient dans la nuit, roulaient parfois sur l'asphalte avec un bruit sourd de chute. Et là, sur le sol ruisselant, la lutte se poursuivait.

Holp et Jean Farnel étaient en mauvaise posture.

Quels étaient donc ces étranges assaillants, qui semblaient ne venir de nulle part ?

Coqdor lui-même, aux prises avec un des colosses, s'étonnait de la force brute qui en émanait.

Déjà, tout en se battant, utilisant tour à tour la boxe, le judo, le karaté, voire le oom andromédien, cette action cerveau-muscles à laquelle il s'était entraîné depuis longtemps, il cherchait à comprendre, effaré.

Il s'essouffait, il pressentait le désastre pour ses compagnons, terrassés par ces colossaux, immenses, larges, massifs, et qui semblaient peu sensibles aux coups.

L'adversaire de Coqdor fonça soudain et le chevalier se sentit en péril.

Mais, de très près, il vit l'ennemi en face.

C'est ce qu'il attendait.

Malgré la nuit et la pluie, les yeux brillaient dans la pénombre verte. Les yeux d'émeraude du chevalier de la Terre, dont l'éclat transperça littéralement le crâne de l'assaillant.

Et ce dernier chancela, frappé au cerveau.

Il tourna sur lui-même, tenta de se redresser, tituba et, finalement, s'écroula.

Jean Farnel, au sol, écrasé par la masse de celui qui pesait sur son corps, râlait.

Coqdor siffla d'une façon particulière. Le frère de Monique, presque aussitôt, sentit que le poids formidable dégageait son étreinte.

Râx venait de choir sur l'ennemi et en faisait son affaire.

Coqdor, rapidement, volait au secours de Holp et détournait celui qui lui faisait subir un sort analogue à celui de Jean.

Seulement, les deux derniers colosses, avec lenteur, mais aussi avec ensemble, et méthode, s'avançaient pour prendre le chevalier comme dans un étau.

Promptement, Coqdor, d'un coup asséné sur la nuque de l'antagoniste de Holp, délivrait ce dernier.

Très vite, des pensées passaient en lui.

L'allure insensée de ces athlètes brutaux et lourds, leur comportement, leur apparition soudaine, enfin ce qu'il avait cru lire très rapidement dans le cerveau qu'il venait de traumatiser, tout cela se bousculait en lui et une

hypothèse s'édifiait, relative à la véritable nature et à la provenance de tels ennemis.

Il se vit entre deux des monstres. Ni Jean, ni Holp, encore assommés à demi, ne pouvaient lui porter secours.

Mais Coqdor sifflait et faisait face à l'un de ses agresseurs, laissant le champ libre à Râx pour se charger du second.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Si Coqdor valait plus d'un homme, Râx, à lui seul, en valait bien une bonne demi-douzaine au combat.

Celui qui en voulait à son maître en sut quelque chose. Il tomba pesamment au sol, étranglé à demi, aveuglé par les grandes ailes battantes, les épaules déchirées par les griffes des pattes postérieures qui s'y appuyaient.

Coqdor, lui, s'était contenté de faire face, et de planter encore une fois ses regards fulgurants dans ceux de l'ennemi, qui trébucha sur place et tomba vers lui.

Le chevalier recula un peu et le regarda choir au sol.

Cette fois, c'en était terminé. Les six colosses étaient abattus.

Jean Farnel et Holp, aidés d'ailleurs par la jeune femme du cabaret qui avait assisté au combat, grelottant sous la pluie, commençaient à se relever.

Râx, fort excité par la bataille et l'odeur du sang, voletait autour d'eux, traçant comme un cercle magique qui semblait les protéger.

Coqdor l'appela doucement et il vint quêter une caresse de son maître.

Alors, ils virent trois des athlètes se relever, péniblement, mais loin de réattaquer, ils s'enfuirent, de leur pas pesant, sous l'averse et l'épaisseur du rideau de pluie verte ne tarda pas à les engloutir.

Coqdor criait à ses compagnons qu'il fallait quitter ce quartier infernal, regagner l'astrodrome au plus vite.

Mais Jean, près de lui, hurlait soudain :

– Chevalier ! Regardez ! Regardez !

Trois des colosses ayant fui, plus ou moins mal en point, il en restait trois au sol.

Les trois que Râx avait abattus. Le pstôr avait la dent et la griffe dures et nul homme, si adroit soit-il, ne pouvait, sans arme particulière, résister à son attaque en vol piqué.

Or, ces trois corps énormes, plus énormes encore vus dans cette brume répugnante, ces trois masses semblaient s'amenuiser, se recroqueviller.

Jean, Holp, Coqdor, et aussi leur compagne, regardaient.

C'était hallucinant.

Les trois hommes abattus (mais étaient-ce donc bien des hommes ?) ne tenaient déjà plus beaucoup de place sur l'asphalte d'Ulmir-City.

Ils rétrécissaient à vue d'œil, et à une cadence qui s'accélérait de seconde en seconde.

Comme dans un cauchemar, ils disparurent aux yeux de ceux qui les avaient combattus.

Pas totalement, toutefois.

Dans cette visibilité si déficiente, malgré les grands tubes de néon multicolores, on distinguait ce qui en restait.

Trois gros cailloux. Rien que trois pierres quelconques, qui occupaient à présent la place où gisaient les colosses assommés.

Jean s'étrangla en criant :

– C'est inimaginable, ces cailloux...

– Ce sont ceux qu'on nous a jetés tout à l'heure, et que nous avons entendu rouler sur le bitume.

– Mais alors ? alors ?

Holp était totalement abruti par ce qui survenait.

Le frère de Monique cherchait à comprendre. Coqdor, lui, prit une décision rapide :

– Il faut nous en débarrasser à tout prix. Vite ! Très vite ! Sinon, Dieu sait en quoi, cette fois, consisteront les ennemis que nous devons combattre.

Jean, qui n'avait pas encore saisi, allait demander des explications.

Coqdor avait ramassé les trois cailloux. La jeune femme s'avança :

– Là ! Regardez ! il y a une bouche d'égout.

Coqdor se précipita et y jeta les trois pierres, qui disparurent dans ce gouffre d'ombre.

– Et maintenant, cria le chevalier, en route. Dommage que nous soyons quatre, même cinq avec Râx. Difficile de faire de l'électrauto-stop. Et il n'y pas de tramonos à Ulmir...

Ils se hâtèrent. Il faisait lourd malgré l'averse incessante, que l'atmosphère tiède vaporisait en partie, si bien qu'ils avançaient toujours dans ce nuage de vapeurs. Les buildings plus ou moins lézardés, ou en partie effondrés, alentour, se dressaient tels des spectres, que zébraient bizarrement les enseignes lumineuses qui abondaient.

Et l'avenue n'en finissait pas, totalement déserte à cette heure et avec ce temps. On ne voyait plus de lumières aux fenêtres des habitants. Les lampadaires résignés à leur sort, se grisailaient lentement de la hideuse lèpre verte qui tombait de ce ciel hostile.

Mais la jeune femme savait le chemin, elle. Elle les guidait et, après une bonne heure de marche dans cette cité fantastique, ils aperçurent les lumières de l'astrodrome.

On respira, se sentant hors de danger. Holp suivait le mouvement, sans trop savoir où il allait, mis en confiance malgré tout parce qu'il ne pouvait oublier comment ce chevalier Coqdor s'était occupé de lui et de ses camarades délinquants sur la planète de feu.

Jean, à bout de curiosité, s'écria enfin ne tenant plus :

– Chevalier...Expliquez-moi...

– Ce qui s'est passé, *boy* ? Votre géologie savante aurait eu matière à une étude passionnante sur les cailloux que j'ai jetés dans l'égout. Mais c'était fort utile, cher Jean. En effet, ces cailloux, vous l'avez constaté, c'était ce qui restait de nos adversaires, du moins de ceux que Râx avait si bien traités qu'ils n'avaient pu s'enfuir. Mais c'est aussi sous cette forme qu'ils nous avaient poursuivis. Et c'étaient eux, les robots, du moins les faux robots du cabaret de la *Femme-Oiseau*. Et l'un, au moins, d'entre eux, tour à tour passe-partout pour franchir l'étroit chemin que représente un trou de serrure, et encore robot, nous a attaqués dans le cellier.

– Où nous lui avons offert l'apéritif. Cette fois, pigé.

Ils arrivaient.

Dix minutes plus tard, ils étaient à bord du cosmaviso.

Monique n'avait pu prendre un instant de repos et elle se jeta dans les bras de son frère.

– Vous voyez que je vous l'ai ramené en bon état, chère Monique.

– Il n'y a pas eu de danger, au moins ?

– Hum ! Hum ! Nous vous raconterons. En attendant, remerciez Râx.

Et Monique, quand elle sut, posa plus d'un baiser sur le mufle du pstôr, dont les yeux d'or exprimaient toute la satisfaction de cette façon de faire.

Cependant la *Comète Sapho* devait appareiller à l'aube, cette fois Coqdor pensait qu'il fallait aller vers le Capricorne.

Or, le cosmaviso partait en mission vers cette constellation, C'était la raison pour laquelle, d'accord avec les autorités galactiques, le chevalier et ceux qu'il jugeait utile d'emmener avec lui, avaient choisi la *Comète Sapho* pour le transport.

Se basant sur divers renseignements glanés, soit par Robin Muscat, soit par lui-même, Bruno Coqdor pouvait penser que trois planètes au moins étaient intéressantes à visiter et que là, peut-être, on trouverait trace d'un Zodiaque à treize signes.

Monique, ainsi que les ordonnances mis à leur disposition par le commandant de la *Comète Sapho* s'étaient empressés autour d'eux. Tout d'abord, il leur avait été nécessaire de se doucher, de se revigorer et de changer de vêtements.

Mais les cosmatelots assuraient en riant que, après le passage à l'étuve, leurs tenues seraient intactes.

La très spectaculaire pluie d'Ulmir avait la réputation d'être aisée à résorber, les spores d'origine végétale qui la coloraient disparaissant simplement dans une bonne lessive.

Monique se chargea plus particulièrement d'Yloa Fugg, c'était le nom de leur nouvelle amie.

Puis Coqdor envoya Jean et Monique se reposer. Il proposa à Holp de le suivre jusqu'au bout de la mission et le dévoyé, sentant qu'une fois encore la providence lui offrait le salut, jura qu'il se ferait tuer pour le chevalier.

– Je ne t'en demande pas tant. J'ai horreur des gens qui parlent aussi légèrement de donner leur mort. Donner sa vie est plus difficile, parce cela dure plus longtemps. Il est vrai que c'est aussi infiniment plus efficace, plus utile.

Holp, content, alla dormir chez les cosmatelots.

Coqdor avait prié Yloa de le suivre dans sa cabine.

Revêtue maintenant d'une combinaison empruntée à l'équipage (mais on habillait dans l'espace les femmes comme les hommes), elle semblait

plus détendue, presque belle, malgré son léger embonpoint et les stigmates du vice paraissaient s'effacer, lorsqu'on la voyait sous une autre lumière que les tristes reflets de la *Femme-Oiseau*.

– Nous causerons un peu, voulez-vous ?

Yloa, maintenant semblait mal à l'aise.

Le chevalier la fit asseoir et, tandis que Râx, couché à ses pieds, ronronnait comme un énorme chat, il lui parla de leur étrange rencontre mentale, dans un sordide lieu où il était venu la chercher.

– Vous avez appelé au secours, n'est pas ?

Elle acquiesça

– Je vous félicite de votre entraînement cérébral. Je croyais trouver une autre personne.

Interrogée, elle avoua ne pas connaître Giovanna Hi-Ling.

– Et ceux du Zodiaque ?

Il la vit se mordre les lèvres.

Déjà, en pensée, il la visitait. Il lisait la peur, souveraine.

– Vous les craignez, n'est-ce pas ? Mais vous ne portez pas le tatouage fatal. Vous ne serez pas foudroyée, même si vous parlez.

– Ils ont d'autres moyens.

– Vous les connaissez donc ?

Cette fois il se heurta au mutisme le plus total. Et cérébralement, elle se fermait, il sentait le barrage, ce qui indiquait chez cette femme une culture peu en accord avec le triste métier exercé à Ulmir.

Il le lui dit très simplement et elle parla de son passé, de sa déchéance.

Née dans la constellation de Persée, à Xow'Tal, et non dans le système solaire comme le croyait Holp, elle avait voulu être hôtesse de l'espace.

Sur la ligne Terre-Persée, elle n'avait pas tardé à être nommée sur le *Spica*.

Très intéressé, se souvenant de la documentation transmise par télex spatial depuis l'Interplan, Coqdor la pressa de poursuivre.

Yloa Fugg ne fit aucune difficulté, cette fois, pour expliquer qu'elle avait connu Cladek Halstar, le financier devenu fou à bord de l'astronef Terre-Persée.

C'était lui qui, après lui avoir fait une cour pressante, l'avait peu à peu amenée à l'idée que servir une très haute mission lui rapporterait

fortune et honneurs.

De quoi s'agissait-il ?

Yloa n'en avait qu'une idée très vague. Le Zodiaque aux treize signes était en cause et percer son énigme équivalait à dominer le monde, ou à mettre le cosmos en péril, elle ne savait au juste.

Était venu le moment où des amis de Cladek Halstar, qu'il lui avait fait connaître, lui avaient proposé de « travailler » pour eux, de les renseigner sur les faits et gestes de certains passagers de la ligne interstellaire, voire de fouiller les bagages, les portefeuilles.

Yloa, fort éprise du financier, avait commencé par accepter puis petit à petit, la terreur s'était emparée d'elle.

Elle voulait faire machine arrière. Impossible.

Menacée d'être dénoncée, elle avait continué son triste jeu, jusqu'au jour où on lui avait proposé d'accepter de porter, sur la place du cœur, le signe qui la lierait à cet ordre mystérieux.

Cette fois, elle avait refusé, s'était révoltée, même.

Les inconnus n'avaient pas insisté.

Mais, peu de temps après, alors que le *Spica* emmenait de nouveau Cladek Halstar et que Yloa lui demandait protection, le malheureux était devenu fou.

Coqdor, in petto, se promettait de demander un peu plus tard à Robin Muscat de vérifier de tels dires, et de savoir si le personnel du *Spica*, au moment de ce drame, comportait comme hôtesse Yloa Fugg.

Alors, à une escale, Yloa avait été enlevée, amenée à Ulmir, jetée à la *Femme-Oiseau*.

Sous de terribles menaces, elle avait dû accepter de devenir entraîneuse, il n'y avait que quelques semaines en durée terrestre.

Là, sous la menace, mais ne voyant jamais ceux qui la dominaient et la menaçaient toujours de divulguer les larcins commis à bord de l'astronef, elle devait encore servir d'agent de renseignements, et tâcher d'écouter, dans les conversations des cosmatelots si, de près ou de loin, on parlait d'un Zodiaque quelconque.

Quand ce fut terminé, Coqdor, d'une pensée percutante, sut qu'elle ne dirait plus rien, bien qu'elle en sût bien d'avantage.

Simplement, quand il lui souhaita le bonsoir, elle s'arrêta un instant au seuil de la cabine.

– Je ne puis vous dire qu’un mot, Chevalier. Un nom d’une planète : Accora.

– Merci, Yloa. Bonne nuit.

Il alla chez le commandant, le pria de les déposer, ses amis et lui, à l’escale de la planète Accora, petite terre spatiale du Capricorne.

Il revint à sa cabine, songeur

Râx le suivait, de sa marche bizarre de chiroptère félin.

Au retour, en entrant dans la cabine, le pstôr se dressa et siffla avec colère.

Il y avait quelqu’un dans la cabine de Bruno Coqdor.

Une femme. Une femme qu’il n’avait jamais vue, sinon en film.

Sanglée, moulée dans une combinaison noire, elle était d’une beauté fascinante, avec ses yeux sombres, bridés dans l’ovale d’une figure lisse qu’encadraient des cheveux d’ébène.

Coqdor apaisa Râx d’une tape, se reprit, sourit et dit tranquillement :

– Bonsoir, Giovanna Hi-Ling.

CHAPITRE X

Les films n’avaient pas menti. Elle était vraiment belle, étonnamment séduisante, la maîtresse de Jean-Marie Spontini.

Coqdor ne pouvait s’interdire de subir la fascination qui émanait de cette fille dont le métissage déterminait la beauté particulière, créant un type d’Eurasienne de la Terre aux proportions parfaites, avec une tête empreinte d’une personnalité très marquée.

Intelligente, sensuelle. Une petite personne dont la taille mince, les hanches et le corsage galbés devaient représenter un certain nombre de dangers pour la gent masculine.

Très homme du monde, ayant prestement dompté l’effet de surprise qu’il n’avait pas pu ne pas éprouver, Coqdor lui montrait un siège.

Elle le remercia d'un sourire, un sourire à damner un moine des couvents d'Altair, ces adorateurs d'un Messie à venir, dont la réputation de vertu n'est plus à faire. Vertu stérile, puisqu'ils n'ont jamais voulu croire à la Grande Révélation dont les Terriens ont bénéficié. Si mal il est vrai.

Tout cela se présentait avec netteté à l'esprit de Coqdor.

Il savait déjà que, si ceux du Zodiaque lui envoyaient un tel émissaire, c'était dans un but précis.

Giovanna avait pris place, avec une grâce toute féline. Son corps désirable, sanglé dans la combinaison couleur de nuit, paraissait distiller des effluves érotiques. Coqdor, en dépit de sa force morale, se sentait assez mal à l'aise.

Cependant, elle l'avait remercié de son invite d'un simple sourire, avec un battement de ses longs cils.

– Et maintenant, attaqua le chevalier, qui désirait ne pas se laisser enjôler trop aisément, je vous écoute.

Une telle entrée en matières, aussi directe, aussi précise, parut quelque peu la décontenancer.

– Vous m'écoutez, Chevalier ?

– Mais oui. J'imagine que, pour apparaître, voire pénétrer aussi désinvoltement chez moi, vous avez quelque chose d'important à me communiquer.

Il en était sûr. Elle était bien vivante. En chair et en os.

Il savait combien il sied, dans l'espace, de se méfier des fantômes, des illusions savamment entretenues par les savants et les mages. Plus d'une fois, Il s'était ainsi heurté à des semblants de personnages, obtenus par des réseaux d'ondes-force, ou bien simplement par création psychique.

Mais Giovanna, quelle que soit la façon dont elle s'y était prise pour surgir ainsi alors que la *Comète Sapho* filait en plein espace, était bel et bien tangible. Le parfum léger qui émanait de sa chair en était le plus sûr garant.

Elle restait très femme, et c'est en femme, non en créature de mirage, qu'elle riposta.

– On dirait que vous vous méfiez de moi.

– Peut-être, charmante Giovanna. Mais surtout en vérité, de ceux qui vous envoient.

Les longs cils noirs battirent légèrement, et il remarqua que même troublée, elle trouvait encore moyen d'utiliser ses moindres réactions en

tant qu'éléments de séductions.

– Je n'ignore pas, reprit le chevalier, que vous portez ici (il montrait d'un index précis la place du cœur) certain signe.

Elle ne broncha pas, se contenta de dire :

– Bien sûr. Votre ami Muscat vous a renseigné.

– D'accord. Alors ? Venons au fait. Que me vaut le plaisir de votre visite, aussi spatiale qu'impromptue ?

Sans doute devinait-elle que Coqdor, homme avant tout, subissait déjà le charme dont elle était consciente d'être le centre.

L'ironie, la dureté de parole dont il faisait montre, n'avaient pour but, en réalité, que de masquer le trouble qui montait en lui.

Giovanna brûla ses astronefs :

– Eh bien ! oui, nous jouons cartes sur table. Je ne vous connaissais pas, mais on m'a dit, ceux du Zodiaque pour ne rien dissimuler, que vous êtes très fort. Et je m'en aperçois.

Elle fit un petit temps, avec encore un sourire, qui semblait bien signifier que ce n'était pas pour lui déplaire.

– Chevalier Bruno Coqdor, fit-elle, redevenant grave, ce qui lui seyait aussi bien que toute autre expression, vous cherchez en ce moment à percer un secret exceptionnel. En fait, vous ne savez pas même exactement ce que vous cherchez.

– Je vous demande infiniment pardon, rétorqua courtoisement Coqdor, il y a eu mort d'homme. Il y a eu folie spontanée... et immanquablement provoquée. Dois-je vous rappeler le sort du financier Cladek Halstar, désormais pensionnaire, sans doute à vie, d'un hôpital psychiatrique ? La mort du cosmomancien Yum Akatinor ? Enfin, celle qui vous touche de plus près, celle de Jean-Marie Spontini, assassiné, lui aussi, par le truchement de ce signe maudit.

La jeune femme frissonna visiblement.

– Je vous en prie, n'évoquez pas de tels souvenirs, si douloureux pour moi.

– Évoquons-les, au contraire. Ils m'aident à préciser ma position. Il est vrai que je ne connais pas — pas encore — l'enjeu d'un tel combat. Il est vrai aussi que je combats pour une bonne cause.

– En êtes-vous bien sûr ?

– Puis-je me tromper, Mademoiselle Giovanna, alors qu'on tue, qu'on égare volontairement la raison d'un homme ? Vos amis sont des criminels. Je les combats. C'est tout.

– Vous n'appartenez pas à la police interstellaire.

– On m'appelle le chevalier de la Terre. Parce que je me dresse contre les forces du mal, partout où elles se manifestent dans le cosmos.

Il s'interrompt

Emporté par sa générosité naturelle, par sa fougue, Coqdor se laissait aller à une longue exaltation.

Et il sentait sur lui le regard brûlant de cette créature séduisante.

Les beaux yeux en amande le dévoraient. Visiblement elle était passionnée par ce qu'il disait, elle éprouvait un plaisir quasi-voluptueux à écouter ses paroles.

Il s'interrompt, se rendant compte, et se trouvant ridicule à ses propres yeux.

– Brisons là. Vous venez de la part de ceux qui se servent pour symbole, du treizième signe du Zodiaque et qui cherchent... je ne sais quoi, mais quelque chose de formidable dans le monde. Vous avez des menaces à me transmettre de leur part. Allez-y ! Je m'y attends.

Une fois encore, Giovanna parut étonnée :

– Des menaces ? Oh ! non, Chevalier, Mes... mes amis savent bien qu'on obtient rien par la menace d'un homme tel le chevalier Bruno Coqdor. Mais tout au contraire, je suis déléguée pour vous offrir alliance et amitié.

Le chevalier se fit railleur, quoique faussement galant :

– On a choisi un bien charmant messenger.

Un éclair de colère, vite réprimé, passa dans les yeux de jais :

– On a pensé, parmi ceux qui servent le treizième signe, qu'il est inutile et stupide de vous combattre, vous et nous. Aussi suis-je très simplement chargée de vous demander, non pas de renoncer à la lutte, mais bel et bien de combattre à nos côtés, et cela pour un tournoi de la plus haute noblesse, et bien digne de vous, Chevalier Coqdor.

– Vraiment ? Alors, de quoi s'agit-il ?

– Nous vous offrons de venir à nos côtés. Acceptez-vous ?

Coqdor eut un petit rire et haussa les épaules :

– C’est tout ? Vous me décevez. Me croyez-vous assez sot pour dire oui, pour m’engager dans une compagnie d’assassins, alors que je ne sais même pas de quoi il s’agit.

– Si vous acceptez, si vous engagez votre parole comme nous engageons la nôtre, vous serez mis au courant, c’est-à-dire que tous les aspects de cette formidable aventure (oui, plus formidable, plus fantastique que tout ce que vous pouvez imaginer) vous seront intégralement révélés.

– Je ne saurais m’engager ainsi. J’exige de savoir.

– Cela est impossible. Il faut nous faire confiance.

– Je n’achète pas chat en poche, comme on dit chez nous, sur la Terre.

– Chevalier, il s’agit du sort du cosmos tout entier. Venez avec nous.

– Je répète que je ne veux pas aller aussi légèrement m’engager dans une bande de malfaiteurs.

Giovanna se leva, et ses yeux, cette fois, brillaient de colère non retenue :

– Ce ne sont pas des malfaiteurs. Qu’importe le sort de pauvres types stupides, quand il s’agit de... de ça.

– La vie d’un homme vaut plus que les intérêts de l’univers. Et je m’étonne que vous marchiez aussi aisément sur les cadavres, belle Giovanna, même quand il s’agit de celui de votre amant.

Il lut la rage, cette fois, dans le regard.

– Chevalier, je vous en prie. (Elle se dominait, se reprenait, soucieuse de remplir sa mission et de ne pas céder à des considérations de susceptibilité personnelle.) Il faut me croire. Me suivre. Puisque, au départ, nous pouvons vous jurer (je suis mandatée pour vous faire ce serment) qu’il ne vous sera rien demandé contre l’honneur, ni même contre cette vie humaine dont vous semblez faire si grand cas.

– Elle est l’émanation la plus incontestable du divin. Mais ce sont là des choses que vous n’entendez sans doute pas.

– Plus que vous ne le pensez.

Elle avait subitement changé d’attitude. Une sorte de tristesse profonde jetait son voile sur le beau visage de l’Eurasienne.

– Pourquoi cette mélancolie ? demanda-t-il, un peu radouci, car il la sentait sincèrement touchée.

– Je vois que je ne vous convaincras pas, dit-elle avec un soupir. Il me faudra rendre compte d’une ambassade manquée.

– Voyons, Giovanna, ce serait si simple. Je ne refuse pas, *a priori*, de vous entendre. J’accepterais même volontiers, au besoin, une entrevue avec ceux qui vous adressent à moi.

– Oh ! fit-elle, avec un petit mouvement d’humeur, vous redouteriez un piège de notre part.

– Soyez tranquille, j’ai l’habitude de prévoir les pièges, et de les pallier, le cas échéant. Non, écoutez-moi, je veux vous dire, sinon un oui définitif, mon acceptation à une conversation. Seulement, avant toute chose, je désire savoir à quoi je m’engage. L’enjeu, la véritable signification du treizième signe.

– Je n’ai pas le droit de vous le dire.

– Donc, vous, vous savez.

Elle eut une très légère hésitation, devant craindre de s’être trop avancée.

– Je ne suis qu’une simple associée dans cette histoire. Je sais bien peu de chose.

– Mais ce peu me serait utile. Et me déciderait, ne l’oubliez pas.

Elle voulut parler, sembla ne pas pouvoir, se contenta de hocher négativement la tête d’un air désolé.

Bruno Coqdor se fit très souriant, très détendu :

– Eh bien ! Il me reste à percer moi-même l’énigme, ce qui n’est pas pour me déplaire.

– Je crois, murmura Giovanna, que ce sera impossible.

– Difficile peut-être. Mais impossible...

– Chevalier, ne vous fondez pas sur vos succès passés. Vous avez accompli des exploits extraordinaires, un peu partout dans la galaxie. Mais CELA ! Non, vous ne pourrez pas.

– Eh bien ! chère Giovanna Hi-Ling, nous verrons bien.

Elle restait là, maintenant, comme accablée, les yeux tournés vers le grand hublot de dépollex au-delà duquel on voyait les astres, fixes apparemment, tels des gemmes sans prix jetées dans cet univers dont elles constituaient l’armature.

– Allons ne pleurez pas, belle enfant. Vous avez échoué, voilà qui n’est pas grave.

– Je n’avais pas le droit d’échouer.

Il se rapprocha et il ne put pas ne pas sentir, tout près d'elle, l'aura de cette chair incroyablement vivante.

– Giovanna, que redoutez-vous ?

– Ils me puniront. Je devais arracher votre consentement.

Elle était au bord des larmes. Brusquement, elle lui jeta les bras autour du cou, se blottit contre lui et il sentit le corps souple, reptilien, épouser intimement le sien.

Vertige. Tourbillon sensuel d'une seconde ! Désir, désir de feu et de caresses vibrantes, flagellation de toutes les lanières d'une joie immense.

Mais il était Coqdor.

Il lut, plus encore en lui qu'en elle, ce qui l'attendait s'il succombait, et dans quels abîmes il allait se laisser entraîner.

Très doucement, mais fermement, il dénoua le collier des bras tendres et parfumés, et l'écarta un peu de lui.

Râx s'était légèrement soulevé, et les regardait de ses yeux d'or.

– Non, Giovanna, dit simplement le chevalier.

Il lut, cette fois, de la haine, dans les yeux noirs. Le vrai sentiment qui animait Giovanna.

Ce n'était pas l'ambassadrice contrée qui était déçue, offensée, mais la femme. La femme qui s'offre et que le mâle repousse.

Elle voulut dire encore quelque chose et parut un instant presque laide sous le bouillonnement des pensées intérieures.

Brusquement, elle le bouscula et courut vers la porte. Elle ouvrit et s'enfuit dans la coursive de l'astronef.

Il réfléchit trois secondes, s'élança :

– Giovanna !

– Il ne la voyait plus. Il siffla Râx :

– Cherche ! Cherche !

Le pstôr s'élança comme une flèche, incroyablement vif sur ses membres disparates.

Le couloir était désert, sous la clarté douceâtre du néon magnétisé.

Coqdor courait, appelait :

– Giovanna. Revenez !

Il sentit soudain quelque chose sous son pied. Le quelque chose roula et il tomba, furieux.

Il se releva prestement, reconnut que c'était un boulon, un simple boulon qui l'avait fait choir en le déséquilibrant.

Il rageait, maintenant, ordonnait à Râx de chercher.

Mais le pstôr humait l'air et semblait désorienté.

Coqdor vit un officier, puis un cosmatelot un peu plus loin. Il les interrogea mais, ni l'un ni l'autre, ils n'avaient vu passer une jeune femme inconnue à bord et portant une combinaison noire.

– Et pourtant, pourtant, se disait le chevalier, elle était là, tangible, bien vivante !

Il revint vers sa cabine, pensa à chercher le boulon coupable et ne le trouva pas.

Une idée le traversa. Mais pour l'instant, il fallait s'occuper d'autre chose.

Rentré dans sa cabine, il s'étendit sur la couchette et, tandis que Râx semblait veiller sur lui, il se concentra, il chercha, en pensée, où était Giovanna Hi-Ling.

Mais l'image bouleversante de cette fille de volupté lui échappait et il eut la certitude qu'il ne la reverrait plus à bord.

Pourtant, obscurément, il savait qu'elle n'était pas loin. Et il tenta vainement de savoir comment elle avait pu s'introduire sur la *Comète Sapho*, en plein vol spatial, comment s'en était-elle enfuie.

Car il se doutait bien qu'on pourrait fouiller le cosmaviso, on ne la trouverait pas.

Il s'endormit enfin, tourmenté, murmurant, avant de sombrer :

– Si j'avais pu trouver ce sacré boulon.

Quatre tours-cadran encore. Quatre fois douze heures de la Terre.

La *Comète Sapho* faisait escale à Accora, première petite planète de la constellation du Capricorne.

Coqdor débarqua avec les siens et prit congé du commandant.

Là, comme partout, les autorités l'accueillaient et mettaient à sa disposition tout ce qu'il désirait.

Il avait eu, avec Jean Farnel, un long entretien concernant la géologie et la lithologie du Capricorne en général, d'Accora en particulier.

Il demanda à Yloa si elle consentait encore à les accompagner ; et elle dit simplement qu'elle irait jusqu'au bout.

Coqdor se contenta de la remercier. Elle lui avait indiqué Accora. Or, sur cette petite terre de l'espace, on trouvait de curieux vestiges archéologiques, émanant d'un peuple inconnu, disparu sans doute depuis des millénaires.

Coqdor pensait bien que le renseignement était précieux et allait lui éviter de chercher de planète en planète, ce qui eût demandé des mois en durée terrestre.

Il envoyait, à Muscat, des télex en code, ou en messages psychiques, quand les deux hommes se voyaient sur l'écran, à des milliers d'années-lumière.

Et puis, à l'astroport d'Accora, il se préoccupa de fréter un tankélec, pour aller explorer les terres hostiles.

CHAPITRE XI

Coqdor avait été prévenu. Un voyage à travers la planète Accora n'était pas particulièrement réputé de tout repos.

Premier relais du Capricorne, tournant autour d'un soleil assez proche, c'était à peu près le Mercure de ce système, moins torride que l'inhabitable voisin du Soleil-patrie, mais tout de même quelque peu étouffant.

Cependant, les marais abondaient et les pionniers y avaient découvert les vestiges de civilisations disparues.

Là, comme à Ulmir, on considérait que les stages étaient de véritables punitions. Aux alentours de l'astroport, s'élevait une cité qui ressemblait comme une sœur à Ulmir-City. Seulement, au lieu de pourrir sous la pluie verte, les bâtiments s'effritaient lentement sous la chaleur, c'était la seule différence.

Cependant, Yloa Fugg avait indiqué Accora. C'était à Accora qu'il fallait chercher.

Le tankélec avait pris le départ.

Un engin tout terrain, muni du dispositif classique du coussin d'air pour les meilleurs sols, de hautes pattes articulées pour les régions marécageuses, de chenilles amovibles, enfin , pour pouvoir avancer sur les terrains chaotiques et empierrés qui abondaient, disait-on, par-delà les marais.

Car, surtout, c'étaient les marais d'Accora qu'il fallait affronter.

Depuis l'arrivée sur ce petit monde, les pionniers avaient renoncé à explorer de telles contrées.

Ces eaux stagnantes s'étendant sur de vastes surfaces, diffusaient une brume désagréable, sous l'ardent soleil. Les fièvres y sévissaient et les premières expéditions s'étaient soldées par des échecs. Les épidémies avaient rongé les audacieux qui s'aventuraient à travers Accora.. De plus, une faune redoutable, mal définie, semblait y grouiller. On en vantait les splendeurs visuelles et les horreurs tangibles. Les papillons de la mort, en particulier, étaient célèbres, sans compter certaines créatures ailées voisines, disait-on, du gymnote terrien ou du pyrornithoqe d'Andromède.

Mais les films, les photos, étaient toujours de mauvaise qualité, dans cet univers marécageux. Et les explorateurs n'avaient jamais pu ramener de spécimens vivants intéressants. Morts, ces animaux bizarres pourrissaient rapidement ou tombaient en poussière.

Si bien que les légendes couraient et laissaient croire à des domaines fabuleux, pratiquement interdits aux cosmonautes.

L'astroport et ses habitations s'élevaient sur un terrain plus solide vers un des pôles de la planète, contrée par définition plus froide que le reste du globe.

Coqdor avait remercié ceux qui l'avertissaient ainsi, mais il tenait bon.

Et son ordre de mission lui permettait de tout entreprendre.

Pour conduire le tankélec, un volontaire, un Centaurien appelé Geek, avait été mis à la disposition du chevalier de la Terre.

Et c'était donc Geek, un gaillard solide, vif, aux yeux toujours en mouvement, (ce qui faisait dire à Jean Farnel qu'il voyait de façon multiple comme les mouches de la Terre) qui tenait les commandes.

Toujours prudent et songeant aux accidents, aux manques possibles, Coqdor avait conseillé à Jean, et à Holp, venu jusque-là sans trop savoir comment, de s'initier quelque peu à la manœuvre et à la direction d'un engin aussi exceptionnel.

Lui-même ne dédaignait pas de s'intéresser au maniement du tankélec, dont le moteur atomique actionnait les divers moyens de progression.

Monique, la courageuse et belle Monique, s'occupait, elle, à classer à la fois les documents envoyés par Robin Muscat, et ceux sélectionnés par son frère dans ses archives. On avait laissé la plus grande partie à Accora-City, ne gardant que l'indispensable.

En principe, l'expédition devait aller étudier les monuments vétustes qui s'élevaient sur un massif montagneux, bien loin au-delà des marais, vers ce qui pouvait être appelé le tropique nord de la planète Accora.

Un voyage de trois jours environ, trois jours de trente heures eu égard au mouvement de rotation d'Accora.

Trois jours, si tout allait bien.

Certes, au départ, les cosmonautes étaient intéressés par le curieux paysage.

Au fur et à mesure qu'on avançait, encore sur coussin d'air, les terrains devenaient moins favorables. Les premières mares apparaissaient, annonçant les fameux marais.

De rares volatiles, des reptiles indéterminés, fuyaient devant le tankélec. Déjà, l'atmosphère devenait plus lourde, chargée de miasmes et de la vapeur d'eau arrivant des grands marécages.

Yloa Fugg était songeuse.

Coqdor avait tenté de la rasséréner :

– Je ne vous en demanderais pas plus. Je comprends vos terreurs. Vous vivez dans la crainte d'une vengeance de ceux du Zodiaque. Mais, vous savez, je ferai tout pour vous protéger. Et mes amis m'y aideront.

– Merci Chevalier. Mais je sais qu'ils finiront par m'« avoir ».

– Ce n'est pas certain. Yloa, regrettez-vous ce que vous m'avez révélé ?

– Non. J'ai l'impression de servir la justice, tout en vengeant Cladek Halstar et en me vengeant moi-même de ce qu'ils m'ont fait endurer.

Elle frémissait et son regard devenait fixe.

Coqdor la ménageait. Il ne pouvait oublier que cette malheureuse avait été prostituée malgré elle.

– Yloa, vous m'avez indiqué Accora. C'est capital. Certes je savais que, en principe, il fallait chercher dans le Capricorne. Mais sans vous, que

de temps perdu.

Et, comme elle était mal à l'aise, il lui affirmait qu'elle n'avait plus rien à craindre, qu'il ne la tourmenterait pas et ne chercherait pas à lui arracher d'autres secrets, s'ils étaient trop terribles pour être révélés.

Il tenait parole, bien entendu et ne cherchait même pas à lire dans un cerveau que, d'ailleurs, elle savait fermer psychiquement, avec une force mentale peu commune.

Ceux du Zodiaque ne semblaient pas prendre n'importe qui parmi leurs membres.

Malgré le courage de Coqdor, la confiance de Monique, l'enjouement naturel de Jean, si Holp, d'une part, Yloa, d'autre part, étaient plus passifs et Geek totalement absorbé par son travail, une certaine angoisse pesait sur eux en permanence.

Certains faits récents ne laissaient pas, en effet, de les inquiéter.

La toute dernière aventure, celle de l'apparition et de l'évasion incompréhensible de Giovanna, en plein espace, tourmentait Coqdor. Monique et Jean, seuls, étaient au courant et partageaient son tourment.

Coqdor en était arrivé à croire que le boulon sur lequel il avait perdu l'équilibre dans la cursive du cosmaviso n'était autre que la séduisante et perverse créature à lui envoyée par ceux du Zodiaque.

Une mutation, une fois encore.

Ces damnés malfaiteurs avaient trouvé le moyen de modifier de façon absolue leur poids moléculaire, la disposition intime de leurs propres éléments atomiques.

Et ce métabolisme capricieux leur permettait d'être, tout à tour, des humains, des robots, on ne savait quoi encore, jusqu'à, le cas échéant, de simples cailloux, un passe-partout filant à travers une serrure ou un boulon sournois roulant sous les pieds d'un poursuivant dangereux.

Aussi, Coqdor et les deux jeunes gens avaient-ils appris à se méfier de tout ce qui les entourait. Si bien qu'ils avaient volontairement omis de parler de cela à leurs trois compagnons.

Ce verre de plastique, ce simple crayon atomique, cette fourchette, ce document, jusqu'à la montre-bracelet ou à la gourmette de Monique, n'étaient-ils pas un des membres de la secte du Zodiaque, qui avait pris cette forme, qui les épiait en permanence, attendant le moment propice pour prendre forme humaine, ou devenir quelque monstre métallique des plus dangereux ?

Malgré tout, Coqdor, Monique et Jean demeuraient sur leurs gardes, surveillaient tout, redoutant de voir l'ennemi jaillir du moindre petit objet placé dans la cabine du tankélec, ou dans les compartiments sanitaires et le dortoir, situés sous le cockpit.

Malgré lui, Coqdor pensait à Giovanna Hi-Ling.

Il en venait à regretter qu'une fille aussi belle se fût faite la comparse de tels bandits, car il s'obstinait à les considérer comme tels.

Il était lucide. La beauté de Giovanna lui avait fait une impression profonde et son souvenir le hantait, le troublait aussi.

Il cherchait à l'oublier, se plongeait dans de profondes réflexions touchant ce Zodiaque insolite, à treize compartiments.

Ou bien, il étudiait le cas d'Yloa.

Sincère ? Oui, sans doute. Elle ne semblait pas se faire d'illusions.

Elle avait renseigné Coqdor, maintenant elle le suivait.

Yloa avait accepté délibérément de se sacrifier, par esprit de vengeance, sans doute, plus que de justice. Mais Coqdor, allant au fond des choses, se disait qu'après tout, étant donné le triste sort auquel elle avait été livrée sur Ulmir, elle n'avait guère de choix.

D'ailleurs, elle se rendait utile, aidait Monique à la préparation des repas et s'évertuait au ménage indispensable à bord du tankélec.

Il y avait trois jours de cadran qu'on était parti de l'astroport.

Les marais devenaient de plus en plus abondants et l'engin progressait désormais sur ses grandes pattes articulées qui lui donnait l'allure d'un gigantesque insecte.

Les escalas étaient brèves, en raison de l'atmosphère pesante et désagréable et on préférait la climatisation interne..

Râx bâillait, s'ennuyait ferme. Il avait droit à quelques tours de vol aux escalas, puis Coqdor le sifflait et le pstôr devait se résigner à se laisser enfermer dans le cockpit. Il y passait la majorité du temps, la tête sur les genoux de Monique ou de son maître.

Aucune perfidie n'avait été constatée de la part de la batterie de cuisine ou des ustensiles divers. Mais Coqdor n'était pas convaincu.

Donc, on s'était arrêté pour la nuit. Les hommes veillaient à tour de rôle et Jean avait pris la dernière faction, après Holp, Coqdor, et Geek le pilote.

Le frère de Monique avait bien dormi et, maintenant, le nez à la paroi de dépolex, il contemplait longuement le ciel où roulaient des astres inconnus, où des météores, énormes et colorés, tombaient comme des fusées, où des lunes insolites jetaient des feux inattendus.

Et puis, il abaissait ses regards vers les marais, qui les entouraient de toutes parts.

À deux ou trois reprises la veille, on avait aperçu ce qu'on avait pris pour d'immenses oiseaux, très lointains.

Mais Geek avait expliqué que, sans doute, il s'agissait des papillons de la mort, ces insaisissables et splendides créatures que nul n'avait encore pu capturer.

Dans la nuit, on ne voyait rien. Rien que le reflet de ce ciel constellé sur l'eau, d'ailleurs assez trouble, de ces marais où les bandes de terre, hérissées parfois de plantes aquatiques, de variétés d'immenses roseaux, s'allongeaient comme des cadavres de sauriens.

Cela commençait, cela se poursuivait.

Jean somnolait, se disant qu'avant une heure, l'aube se manifesterait, une aube d'Accora, dont il serait curieux de contempler les coloris.

Il ne se rendait pas très bien compte de ce qui se passait, perdu dans le déroulement nébuleux de ses pensées, ses regards errant maintenant à travers les nuées qui s'élevaient lentement des marais, et roulaient, interminables, autour du tankélec immobile sur ses grandes pattes de métal.

Immobile ?

Jean se rendit compte, soudain, que ce n'était plus tout à fait le cas.

Car l'appareil commençait à osciller doucement, très doucement.

Le frère de Monique bondit soudain, tout à fait réveillé.

Il regarda alentour. Rien d'anormal, semblait-il. Aucun animal en vue et le temps demeurait très beau. À peine le ciel commençait-il à pâlir, là-bas, très loin, vers ce qui correspondait à l'orient sur Accora.

Jean écouta vers le dortoir...

Nul ne bougeait. Il entendait les respirations régulières des deux femmes et des trois hommes. Et Râx lové près de Coqdor, devait dormir paisiblement, lui aussi.

– Ah ! ça ! je n'ai tout de même pas forcé sur le whisky. On dirait que ça tangué.

Il eut froid au cœur. Encore un assaut des gens du Zodiaque ?

Tout était possible et il voulut en avoir le cœur net.

Sans réveiller ses compagnons — c'était peut-être inutile — il prit une torche atomique, glissa un pistolet fulgurant à sa ceinture, et sortit sans bruit du cockpit, ayant déterminé, en pressant sur un bouton, le développement d'une échelle mécanique pliante qui permettait l'accès au sol situé à quelque sept mètres du cockpit proprement dit.

Là, agrippé à l'échelle, Jean constata qu'il ne se trompait pas.

Le tankélec oscillait bizarrement, quoique de manière peu accentuée.

Les grandes pattes métalliques, rigides, se plantaient dans le sol, déterminé la veille au soir comme très bourbeux, mais là ou ailleurs, c'était maintenant partout le même terrain de fange et d'herbes pourries.

Jean se rendit compte que le phénomène anormal avait sa source dans le terrain même.

Il demeura sur l'échelle, n'osant se risquer de pied ferme, craignant l'enlèvement toujours possible, Geek les ayant mis en garde contre un tel péril, permanent dans cette région d'Accora.

Il promena au sol, le halo de la torche atomique.

Et ce qu'il vit le bouleversa.

Le sol, ce sol fangeux, humide, semblait vivre, d'une vie intérieure, mi-sous-marine, mi-souterraine, et des palpitations inquiétantes créaient des ondulations bizarres, des bouillonnements répugnants.

Le tankélec, planté sur ses pattes, mais reposant sur un tel chaos, ne pouvait évidemment demeurer très équilibré.

Avant de donner l'alarme, Jean, emporté par la curiosité scientifique qui était sans cesse présente dans sa nature, descendit jusqu'au dernier degré de l'échelle de métal.

Là, à un demi-mètre du sol, il s'accroupit, se cramponna, se pencha, et sonda le mystère avec la clarté de la torche.

Il voyait, halluciné, le grouillement immense, comme si un million de taupes, mais quelles taupes ? eussent creusé le terrain en tout sens, comme si des monstres aquatiques, mais de quelles espèces effrayantes ? avaient été enfouis là-dedans, pour torturer, pour ravager, pour sillonner par en dessous ces grands lacs de fange et de boue.

Cela vivait, cela n'était évidemment pas un fait géologique, pas un séisme.

Mais c'était effrayant.

De plus en plus, le tankélec se dandinait. Jean se rendit compte que, si cela continuait, il finirait par être déséquilibré. Et que ce serait la catastrophe.

Il allait remonter, appeler ses amis, lorsqu'il constata avec un frisson d'horreur, que la situation évoluait.

Des formes larvaires, énormes, ruisselantes de fange, gonflaient la surface, la crevaient, se heurtaient aux pieds de métal du tankélec, déjà fortement entamés dans leur équilibre.

Et ces fœtus hideux, ces lémures indéterminables, semblaient maintenant donner l'assaut à l'engin où reposaient le chevalier Coqdor et ses compagnons.

CHAPITRE XII

– Alerte ! nous sommes attaqués !

Enfin, Jean s'arrachait à l'espèce de fascination qu'il subissait, penché sur ce gouffre qui semblait vivant, et qui s'ouvrait soudain sous les supports métalliques du tankélec.

Dans la clarté de la torche atomique, le grouillement incompréhensible présentait un tel aspect que, pendant quelques instants, cherchant à comprendre, il s'était attardé à fouiller ce sol mouvant du regard.

Et puis il avait senti le péril, alors que la boue liquide crevait sous la poussée des monstres répugnants, informes, invraisemblables, qui paraissaient vouloir se hisser vers l'engin des humanoïdes.

Des gens comme le chevalier Coqdor sont prompts au réveil. Et Geek, lui, depuis qu'il s'était engagé dans les terres hostiles d'Accora, lesquelles ont tellement mauvaise réputation, n'arrivait jamais à reposer en paix.

Ils furent donc les premiers à sortir du dortoir, à se précipiter, en sous-vêtements, sur l'échelle de métal en constatant que le veilleur l'avait dépliée et qu'il se trouvait en bas.

Râx, naturellement, était auprès de son maître. Holp apparaissait à son tour, sortait lui, d'une lourde torpeur.

Les deux femmes, à leur tour, s'inquiétaient.

La vision, dans la clarté hybride de la torche, qui contrastait avec l'ombre des alentours, et aussi les vagues lueurs encore pâles qui s'étendaient dans le ciel, était assez surprenante pour qu'il y eut un petit instant d'arrêt, chez tous les passagers du tankélec.

– Geek, savez-vous ce que c'est ?

Geek claquait des dents :

– Diable du cosmos ! Si je le savais ! Encore un tour de ces pays maudits. Ah ! je l'avais bien dit ! Ici, on ne trouve que des trucs dans ce goût-là. Et je dois dire...

Exaspéré, le chevalier coupa net le flux de propos désabusés :

– Pas le moment de geindre, Vous ne savez pas ? Nous non plus, puisque nous n'avons jamais mis les pieds sur cette planète. Mais il faut agir...

– Combattre ça ! cria Jean. Je vais tirer. Prenez les fulgurants.

– Un instant, *boy*, avant de s'en prendre à un ennemi, il est bon de déterminer sa nature. Laissez-moi faire.

Et le chevalier commença à descendre, rejoignit Jean sur le dernier degré de l'échelle de fer. Là, il s'accroupit, puis se plaça à plat ventre sur l'échelon et, à demi dans le vide, il se pencha encore.

– Chevalier ! je vous en prie, cria Monique. Vous risquez votre vie. Si ces... ces êtres étaient dangereux... ou venimeux...

– Observation très juste, chère enfant.

Mais Coqdor n'en demeurait pas moins la tête en bas, cherchant à observer de plus près les créatures — il était persuadé qu'il s'agissait bel et bien d'êtres vivants.

Râx, encore à la porte du cockpit, et ne sachant évidemment pas descendre une échelle de fer, sifflait tristement de ne pouvoir rejoindre son maître, ce qui donna l'alarme à Coqdor.

– Monique ! Tenez bien Râx ! S'il s'envole, il est bien capable de s'abattre dans ce magma. Et Dieu sait ce qui adviendrait.

La jeune fille prit le pstôr par le collet et lui parla gentiment, pour le consoler.

Mais les masses visqueuses, gélatineuses, paraissaient croître sans cesse et leur amas mobile compromettait de plus en plus la stabilité du tankélec, qui poursuivait ses oscillations.

– Curieux, j’ai l’impression qu’on nous aspire, que ce sol, que je crois vivant, cherche à absorber les tiges de métal.

Il se souleva un peu :

– La torche, Jean, S.V.P. ?

Jean lui passa l’engin et Coqdor, de très près, examina le conglomérat de plus en plus animé.

De temps à autre, une forme semblait s’élever, retombait lourdement avec un flac dégoûtant, et un peu de boue giclait sur Coqdor.

– Il faut tirer dans le tas. Jean, commencez ! Geek, Holp. Les armes. Et passez-m’en une !

Il restait là tandis que, là-haut, Holp et Geek disparaissaient, se hâtant pour prendre les fulgurants à inframauve.

Jean ne se l’était pas fait dire deux fois et commençait à envoyer des rafales fulgurantes dans les masses abominables.

Coqdor et lui, tout près, virent les créatures atteintes exécuter des bonds, ou crouler, à demi désintégrées, agitées de soubresauts qui faisaient mal à contempler.

Le tout dans ce bain de fange, que les reflets de l’aube caressaient bizarrement et où se promenait toujours le halo de la torche que Coqdor promenait sur la surface bouillonnante.

Monique avoua que les mouvements lents du tankélec déséquilibré commençaient à lui donner un malaise, une sorte de mal de mer.

Jean lui cria que ce n’était pas le moment. Mais lui-même ne se sentait pas très bien.

Aussi, exaspéré, avec une sorte de rage, visait-il les monstres innommables qui s’en prenaient aux tiges-support, pour les frapper des redoutables traits d’inframauve.

Geek et Holp apparaissaient, armés à leur tour, et les deux femmes s’écartaient, inquiètes, se demandant ce qu’un tel combat allait bien pouvoir donner.

Déjà, penchés sur l’échelle, cramponnés au-dessus de Jean et du chevalier, le pilote et le jeune truand commençaient à joindre leurs feux à ceux du frère de Monique.

Coqdor, à moins d'un demi-mètre de ce lac d'horreur, voyait les corps répugnants qui, frappés à mort, s'agitaient en abominables spasmes, tandis que la fange rejaillissait sur lui.

Et soudain, il cria :

– Halte au feu ! Ne tirez pas !

Un jet d'inframauve frappa encore. Coqdor leva la tête, furieux :

– Arrêtez donc, imbéciles !

Vexés, mais penauds, les tireurs obéirent.

Il faisait de plus en plus clair. Coqdor éteignit la torche et on s'aperçut que le ciel blanchissait, que le marais était infiniment plus visible autour d'eux.

Le tankélec se dandinait toujours un peu et ils virent que leur engin semblait s'être justement arrêté sur un point dangereux car, à quelques mètres à la ronde, le grouillement cessait et les eaux boueuses ne semblaient plus receler de ces créatures inconnues.

Or, soudain, quelque chose paraissait jaillir de ces flots épouvantables. Une chose indéterminée mais assurément vivante.

L'être qui semblait avoir été subitement créé, s'élevait, déployant de grandes ailes, tournait un instant, d'un vol parfaitement silencieux, autour de l'échelle de fer sur laquelle se tenaient toujours les quatre hommes, s'élevait, les frôlait tous en déterminant en eux un singulier frisson.

Les deux femmes, en haut, reculaient avec un cri effrayé tandis que Râx, que Monique, par bonheur, retenait encore, sifflait soudain et tentait de s'envoler à la poursuite de la chose ailée.

Mais dans la lueur du soleil du Capricorne qui devait monter vers l'horizon, et dont on ne distinguait encore que les premiers feux, ils virent...

Et l'horreur, le dégoût, se changèrent en admiration.

– Un papillon !

– Et quel papillon ! Il a au moins un mètre cinquante d'envergure.

– Un papillon de la mort, dit sombrement Geek, lequel ne semblait pas partager l'admiration générale.

Mais Coqdor ne leur laissa pas le temps de se laisser à de telles considérations.

– Descendez, les gars ! Amener les poignards. Pas besoin des fulgurants. Il ne faut pas les tuer. Surtout pas, nous commettrions un

massacre inutile !

– Inutile ? beugla Geek. Les papillons de la mort...

– De superbes insectes, vieux Geek. Et sans doute parfaitement inoffensifs...

Holp, cependant, rangeait les fulgurants et passait les poignards.

Ahuris, tous virent Coqdor qui, bravement, cette fois, renseigné sur la véritable nature des êtres, sautait dans la boue, l'arme à la main.

Et il commença ce qu'il venait de décider.

Pataugeant dans la fange, enfonçant jusqu'aux cuisses, sans souci de la saleté ambiante, il attrapait à main nue les masses longues et frémissantes et commençait, sur la première, un singulier traitement.

Avec la pointe de son poignard, il fendait délicatement ce qui devait constituer l'enveloppe extérieure.

Quelque chose apparaissait, quelque chose de brillant, de coloré, quoique encore indéterminable.

Mais ce quelque chose, libéré de sa prison, se débattait, semblait littéralement s'étirer et, finalement, développait de grandes ailes, jusque-là repliées, encore maladroitement, des ailes vierges, des ailes naissantes et qui n'avaient jamais servi.

Monique, retenant toujours Râx, comprit soudain et s'écria :

– Mais ce sont des chrysalides. Des chrysalides géantes.

– Oui, Monique. Un véritable nid de ce que, sur Accora, on appelle, eu égard au triste pays que nous visitons, les papillons de la mort.

Cette fois, Jean et Holp, eux aussi, avaient compris et, n'hésitaient plus à suivre l'exemple de Coqdor, ils bondissaient à ses côtés, s'embourbaient avec entrain et commençaient à libérer les chrysalides, ouvrant aux grands insectes les portes de la vie, ainsi que Bruno Coqdor le leur dit un instant après.

Geek les regarda, grogna :

– Eh bien ! vous n'êtes pas dégoûtés !

Écœuré, il rentra dans le cockpit. Il ne désarmait pas, contre les légendes d'Accora, et voyait cela d'un très mauvais œil.

Monique et Yloa, encadrant Râx qui voulait donner la chasse aux papillons nouvellement nés, et dont les trois hommes, en bas, favorisaient l'éclosion, regardaient les superbes insectes qui entamaient leur premier vol.

Encore un peu gauches, gourds, maladroits, ils semblaient s'évertuer à prendre le départ puis, mus par le merveilleux instinct qui gouverne les vivants, ils s'affirmaient en moins d'une minute, prenaient de la hauteur et, dans l'aurore de la petite planète, sous un des soleils du Capricorne, ils montaient et s'enfuyaient au-dessus des marais désolés, au-dessus des terres hostiles, qu'ils décoraient comme des fleurs vivantes.

Coqdor, Jean et Holp, inlassables, travaillaient.

L'enveloppe des chrysalides était épaisse, en proportion des grandes dimensions de ces étranges papillons, qui eussent fait la joie des entomologistes du cosmos tout entier.

Nul ne songeait même à en capturer un, à le conserver car il aurait fallu le tuer, pour cela.

On fendait la gangue palpitante, on libérait encore, encore, un nouveau papillon.

Chaque fois, le processus recommençait. Déploiement lent des ailes soigneusement pliées, premières palpitations, arrachement de l'enveloppe, premiers battements autour de l'échelle de fer, un peu au-dessus du marécage proprement dit.

Et puis, dans un silence absolu, étalant leur magnificence, tous avec leurs grandes ailes à fond d'or, tachés de grands yeux d'inconnu, bleu azur, rouge incarnat, vert turquoise, ils partaient, glorieux, éblouissant Monique et Yloa qui les regardaient se perdre dans l'infini des horizons mornes.

Au fur et à mesure que l'opération se poursuivait, le tankélec cessait enfin de tanguer. Bientôt, les dernières chrysalides étant éventrées et les papillons ayant pris l'air en un carrousel de feu, dans l'éclatement du soleil neuf, le péril fut totalement conjuré pour les astronautes.

Mais il ne fallait pas songer à s'attarder. Coqdor et ses amis brûlaient, après un tel incident, de repartir pour percer le secret du signe numéro treize.

Coqdor, Jean Farnel et Holp s'empressèrent de faire un brin de toilette.

Ce n'était pas superflu. Ils en riaient. Ils étaient couverts de boue, jusqu'au visage. Qu'importait ! Comme le disait le chevalier, ils avaient sauvé le tankélec, que le lent travail des chrysalides aurait peut-être fini par renverser complètement et, aidant la nature, ils avaient accompli une bonne action, lançant vers le ciel de ce monde déshérité une magnifique horde d'insectes gigantesques et splendides.

Geek, qui n'avait pas besoin de tub, se mit aux commandes. Yloa préparait un café général. Le tankélec repartit.

Le voyage dura encore un jour, une nuit.

On découvrait vers l'horizon, des sommets assez élevés. Sans doute était-ce là le massif signalé par les malheureux explorateurs d'Accora, du moins ceux qui avaient pu échapper aux fièvres et aux dangers toujours mal déterminés qui sévissaient.

Mais, là aussi, s'élevaient les ruines trop fameuses où Coqdor pensait bien trouver des vestiges du mystérieux Zodiaque.

Il gardait le contact avec Muscat, encore sur la Terre, retenu par diverses enquêtes et qui songeait à le rejoindre. Un petit poste de télé spatiale permettait les duplex, mais on continuait à communiquer discrètement, redoutant toujours les indiscretions de la redoutable secte.

Et puis, le quatrième matin après leur départ, ils approchaient des montagnes, las d'avoir traversé ces marais désespérants, se soignant préventivement pour éviter les fièvres. On ne voyait même plus de papillons géants, plus d'oiseaux, plus rien.

Ils progressaient, un peu anxieux.

– Un orage se prépare, fit remarquer Monique.

– Un nuage bien léger. Oui, au-dessus des monts.

– Mais j'ai entendu le tonnerre.

– Moi aussi, dit Yloa.

– Et moi également, ajouta Jean. Tiens, un éclair ! Encore un !

– Mais le ciel est pur, sauf ce nuage. Qu'est-ce que ça signifie donc ?

Sur ses grandes pattes, comme un animal bizarre, le tankélec avançait vers les premiers contreforts. Là, selon le terrain, on utiliserait le coussin d'air, ou plus vraisemblablement les chenilles, pour l'ascension.

Seulement, fascinés, ils regardaient vers le ciel, vers le drôle de petit nuage.

Des formes y apparaissaient et, par instant, un éclair jaillissait.

Et puis ils eurent l'impression que ce nuage, avec les silhouettes étranges qu'il enfermait, avançait à leur rencontre.

Les traits de la foudre tombaient, comme une pluie infernale.

CHAPITRE XIII

Geek avait peur et ses yeux, ses yeux de mouche, comme le disait Jean en riant, exprimaient toute l'émotion qu'il ressentait :

– Les oiseaux-foudre. Les oiseaux-foudre. Il faut retourner, repartir. Ils sont capables de nous...

Il hoquetait. Il ne les avait jamais vus, ces étranges rapaces, puisque en principe, ils ne hantaient que les terres hostiles.

Mais leur réputation suffisait à le plonger dans la terreur.

– Geek, qu'est-ce vous fabriquez ?

Sans demander l'avis du chef de mission, le Centaurien exécutait une singulière manœuvre.

Coqdor, Jean, Monique, Holp et Yloa, constataient, sans rien y comprendre que le tankélec se conduisait bizarrement bien que, comme Jean le dit tout haut, on ne pataugeait plus, cette fois, dans un nid de papillons titanesques.

Mais le grand engin tournait sur lui même, au rythme bizarre de ses pattes supports.

Le chevalier bondit soudain sur lui :

– Geek, vous êtes fou ! Qui vous a permis ? Qui vous a donné l'ordre de faire demi-tour ?

Car il s'agissait bien de cela.

Affolé par l'apparition de ces oiseaux réputés pour semer la dévastation et la mort, le malheureux pilote, sans rien demander à personne, était en train d'amorcer un retour vers l'astroport d'Accora.

Le chevalier l'empoigna, mais il se débattit.

Jean, puis Holp, bondirent à la rescousse et Râx comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal et qui déplaisait à son maître, commençait à siffler de menaçante façon.

Coqdor dut confier le pstôr à Monique pour qu'il ne fit pas un mauvais parti au pilote défaillant. Et, aidé de Jean, il l'arracha de son siège de commande :

– Holp, prends la place.

Le métis, dévoué corps et âme au chevalier, s'empressa d'obéir.

– En sais-tu assez pour nous dépanner ? Pour reprendre la direction en main ?

– Je vais essayer, Chevalier. Je crois que oui.

Geek grelottait, ne cherchant plus à résister :

– Vous verrez. Le malheur va tomber sur nous. Ils sont diaboliques. Ils sont décidés à foudroyer tous ceux qui viennent vers les ruines.

Mais, soudain le regard vert de Coqdor croisa le sien. Et il se tut, soudain dompté, tout simplement parce que le chevalier avait apaisé hypnotiquement cet esprit pusillanime.

Mais il était vrai que les étranges volatiles, jusque-là rassemblés dans la masse du léger nuage qui leur faisait une sorte d'écran, fonçaient vers le tankélec.

– Il faut bloquer toutes les issues. Jean... Monique... Yloa...Vérifiez bien. Je crois que l'assaut sera dur.

Râx, suprêmement énervé, sentant l'électricité qui paraissait ioniser l'atmosphère autour de l'engin, sifflait rageusement et ne tenait plus en place.

Nul doute que, si on l'eût caressé à rebrousse-poil, on eût obtenu un véritable jaillissement d'étincelles.

Les éclairs striaient l'air autour des cosmonautes. Maintenant, le cockpit était soigneusement fermé, mais les jets de foudre éblouissaient les passagers du tankélec et, un peu partout, des flammes apparaissaient, de véritables petits globes de foudre, heureusement d'une existence fugace, mais qui naissaient spontanément de cette singulière charge.

Passionné par ce mystère vivant, Coqdor regardait.

– Hors de doute, ce sont bien les oiseaux qui lancent le feu. Des oiseaux magnifiques, d'ailleurs.

– Mais, s'écriait Monique, ce sont des aigles. Ou cela y ressemble fort.

– Vous avez raison, petite amie. Morphologiquement, ils ressemblent à s'y méprendre à nos aigles de la planète-patrie.

Larges et majestueux, avec leurs serres puissantes, leurs becs recourbés, leur plumage d'un beau brun doré, ces aigles extraordinaires, en vols serrés, tournoyaient et, par instants, ils entrouvraient le bec et on en voyait jaillir une longue étincelle.

Coqdor regardait. Maintenant, il se taisait.

Mais à bord, la situation devenait intenable.

Maté, Geek ne bougeait plus. Mais Yloa tremblait. Et les autres sentaient les effets de cette électrisation générale.

Si le cockpit était parfaitement étanche, l'appareil dans son ensemble étant métallique, subissait les effets de ces décharges multiples qui, heureusement, ne le touchaient que rarement.

– Si cela continue, murmura Jean...

– Il faudrait nous protéger, ajouta Monique. Un paratonnerre ? Ce n'est pas prévu.

Coqdor parut sortir de sa rêverie.

– Monique a raison. Un paratonnerre.

– Avec l'antenne-radio, Une chance d'ailleurs, que la foudre ne soit pas encore tombée dessus.

Les éclairs se multipliaient tandis que les aigles de feu continuaient à tournoyer au-dessus du tankélec.

– Paratonnerre. Conducteur... catalyseur. Ça se fabrique. Au travail, les enfants !

Ils improvisèrent, utilisant, en effet, l'antenne, soigneusement débranchée des postes-radio et télé.

Un fil métallique fut établi, depuis la base, et on fabriqua un grossier appareil de Franklin, avec déperdition dans le bac d'eau potable, lequel fut convenablement isolé avec des éléments plastiques.

Il était temps.

À peine avait-on terminé ce petit travail qu'une formidable déflagration ébranla tout le cockpit du tankélec.

Ils furent projetés les uns sur les autres. Les deux femmes crièrent, Râx siffla, Jean pesta, Holp jura.

Seul, Geek, totalement annihilé, demeurait béat.

Mais ils n'eurent qu'à peine le temps de se relever. Par deux fois, coup sur coup, les étincelles formidables tombèrent sur l'antenne, qui attirait tout naturellement la foudre animale, et les décharges se perdirent dans l'installation de fortune.

Les aigles fantastiques, comme enhardis, descendaient très bas, maintenant, on les voyait voler tout autour du cockpit et ils paraissaient très exactement cracher leur foudre vers les aventuriers.

– Je vous affirme que nous ne risquons plus rien, disait le chevalier.

Yloa s'était voilé la face. La malheureuse fille, à bout de nerfs, n'en pouvait plus.

Monique, malgré son courage habituel, frissonnait.

– Je ne peux plus les regarder. C'est beau, mais c'est atroce !

Jean grognait :

– On dirait que j'ai des fourmis dans tout le corps. Intenable.

– *Boy*, c'est le sort commun. Nous en sommes tous là.

– Mais quand donc vont s'en aller ces visiteurs dont on se serait bien passé ?

– Mais, j'imagine, dès qu'ils auront...

Coqdor s'interrompit tout à coup. Il bondit :

– Jean. Vos documents. Vite ! Vite !

Un peu surpris, le frère de Monique le regarda, mais le Chevalier le bouscula quelque peu.

– Les diapositives. Vous ne comprenez donc rien ?

Jean, avec humeur, alla quérir ce qu'on lui demandait, sans trop comprendre en effet.

Devant Monique, Coqdor exhiba un document parmi les autres.

– Regardez celui-ci.

– Mais... c'est la photo prise sur la poitrine de Jean, après l'attentat sur le *Cygne Noir*.

– La cicatrice, oui.

– « Ma » cicatrice, ronchonna Jean, décidément furieux.

– Voyez. Nous croyions que c'était un vampire stylisé. Comme les autres signes du Zodiaque. Regardez mieux, maintenant, avec ce qui nous est révélé.

– Oh ! s'écria Monique. Un aigle, c'est un aigle !

– Un aigle, chère Monique. Une boucle double, en circonflexe. Avec les deux barres en Z. Des éclairs. Et ce sont bien des serres, non des griffes, qui sont représentées en dessous.

Jean en oubliait sa mauvaise humeur :

– Mais alors ? Ce que je porte encore vaguement sur la peau ?

– Le treizième signe du Zodiaque. Non pas conventionnel, non pas un mythe, mais bel et bien la représentation d'une réalité. Celle de ces aigles

extraordinaires que vraisemblablement, on ne trouve qu'ici, dans toute la galaxie.

– Mais alors, alors ? Cela signifie ?

Coqdor devint grave.

– Cela signifie, mes enfants, que nous touchons très probablement au but. Des forces multiples ont tenté de retarder notre avance jusqu'ici. Cependant, nous arrivons. Et nous nous heurtons à ces aigles-foudre, à ces rapaces mélangés de torpilles, qui ont donné naissance à des interprétations diverses, selon les races, les religions, les mythes.

– C'est Zeus, dit Jean. L'aigle porteur de foudre. Qui eût cru qu'il avait pris naissance ici, dans le monde du Capricorne, avant de descendre vers l'Olympe de nos Gréco-Terriens.

– Oui, Jean. Et c'est aussi le symbole de l'évangéliste dont vous portez le nom.

– C'est vrai, reprit Monique. L'aigle, c'est l'apôtre Jean.

– Rien n'est dû au hasard, dit le chevalier. Et les grands initiés qui ont mené le monde ont suivi les voies de la providence, leur donnant des formes susceptibles d'être comprises par des esprits évolués.

Il se tut. Autour d'eux, les traits de foudre, continuaient leur étrange sarabande et, dans le cockpit, électriquement baigné malgré le procédé isolant, des étincelles se manifestaient encore.

On voyait le dos de Râx qui frémissait, l'animal ressentait, semblait-il, cet orage insolite encore plus que les humains.

Mais Holp, mettant à profit les heures d'étude que Coqdor lui avait imposées sur le maniement du tankélec, triomphait parce qu'il avait réussi à redresser la situation.

Avec quelques maladresses, l'engin repartait, et se dirigeait systématiquement vers les contreforts des monts où on devait trouver les ruines signalées par les explorateurs d'Accora.

Tout à coup, comme obéissant à un signal, les aigles s'envolèrent avec un ensemble parfait.

L'orage factice cessa. Ils respirèrent tous, sentant se dégager l'atmosphère, libérés de ce poids d'angoisse qui les écrasait les uns et les autres.

Geek se détendait, sortait de sa torpeur.

On repartait vers les montagnes. Là-haut, les aigles se fondaient en une sorte de nuée qui se perdit dans de nouveaux nuages. Et on ne vit plus rien, que le ciel d'Accora, et les montagnes vers lesquelles on allait inlassablement.

Coqdor examinait le paysage

- Il va falloir changer de moyen de locomotion, Holp. Sais-tu modifier le train-support ?

– Oui. Je vois comment il faut faire.

– Eh bien ! stoppe. Replie les tiges. Et installe les chenilles !

Les chenilles, formant un train incroyablement souple, maniable, épousant rigoureusement les moindres aspérités, les plus petites anfractuosités du sol, s'imposaient pour commencer l'ascension.

Sur ce terrain cahoteux, le coussin d'air devenait peu pratique.

Quant aux grandes tiges-supports servant de pattes articulées, elles étaient évidemment à proscrire, le déséquilibre ayant alors guetté l'engin à chaque mouvement.

Maintenant, bien que rien d'anormal ne semblât plus se produire, le chevalier Coqdor et ses compagnons étaient dans un état d'anxiété permanente, et la moindre chose les inquiétait.

Yloa, consciente d'avoir orienté les recherches, s'enfermait dans un mutisme total et se contentait d'effectuer son service scrupuleusement, mais gardant un visage où se lisaient les angoisses qui devaient la dévorer.

Geek, lui aussi se taisait

Il devait regretter d'avoir accepté de piloter le tankélec vers les terres hostiles. Mais il n'y avait plus à reculer. S'il ne disait rien, les regards papillotant de ses « yeux de mouche » demeuraient toutefois assez éloquents et on y lisait aisément sa désapprobation envers ces astronautes imprudents qui, débarquant sur une planète aussi redoutable qu'Accora, s'élançaient inconsidérément à la recherche de ruines dépourvues d'intérêt. Tout cela pour affronter les papillons de la mort, les aigles cracheurs de foudre, sans compter mille autres périls sur lesquels les rescapés des précédentes expéditions n'avaient pas dit grand-chose, tant ils en avaient conservé de terreur.

Coqdor était soucieux. Râx humait l'air, perpétuellement inquiet.

Holp « doublait » Geek, qui avait repris les commandes. Le métis était heureusement assez passif.

Quant à Monique et à son frère, ils conversaient, dans un coin, à voix basse.

Eux, ils avaient foi, malgré tout et, depuis que Coqdor avait déterminé le véritable sens du treizième signe, ils reprenaient la documentation et cherchaient inlassablement de nouveaux indices.

C'est ainsi que, sans encombre, sans autre incident, tandis que l'appareil chenillé escaladait les monts, d'ailleurs médiocrement élevés, qu'ils finirent par découvrir les ruines.

Peu de chose restait de ce qui, sans nul doute, avait été une cité, il y avait de cela d'innombrables jours d'Accora.

Des constructions vétustes aux neuf dixième écroulées. Le cube dominait, à l'origine, dans ce genre de demeures. Monique y vit une sorte d'immense jeu à l'intention d'enfants de titans et la comparaison paraissait pleine de sens.

Le tankélec arrivant sur terrain stable — des chaussées archaïques ayant été établies, maintenant envahies par les plantes bizarres des monts d'Accora — on reprit la progression sur coussin d'air, infiniment plus rapide et les astronautes se promenèrent un moment à travers la ville morte.

– Si nous avions le temps...

Jean prenait des photos et Monique braquait une petite caméra.

Du moins ramèneraient-ils des documents car des statues rongées par le temps, des bas-reliefs encore vaguement discernables, demeuraient, témoins épuisés mais fidèles d'une civilisation dont on ne savait rien.

Un amas de cubes, d'ailleurs effondré, dominait, ou plutôt avait dominé l'ensemble.

Dans toutes les agglomérations de la mère-patrie comme d'ailleurs, dans toutes celles que Coqdor avait pu visiter au cours de ses voyages interstellaires, une telle construction signifiait temple, ou palais, ou les deux à la fois, avec un sens politique, religieux, ou assimilé.

Ils s'y dirigèrent donc.

Coqdor mit pied à terre, suivi, bien sur, de Râx.

Monique et Jean prétendirent le suivre aussi, mais, devant la mine des trois autres, Coqdor leur enjoignit de rester à bord un instant encore, ou tout au moins de ne pas s'éloigner, sinon à portée de vue.

Il n'avait qu'une demi-confiance en Geek, Yloa, malgré tout, lui posait une énigme. Il lui semblait qu'elle devait avoir des regrets d'en avoir

tant dit, redoutant sans doute la vindicte des gens du Zodiaque.

Il dit quelques mots à Holp, qu'il sentait bien plus dévoué, lui recommandant de l'avertir par radio personnelle, en cas d'incident.

Enfin, Coqdor, Monique et Jean ayant revêtu les combinaisons d'escalade, souples et légères, mais munies d'un arsenal-miniature, et semblables, quoique moins puissantes, aux scaphandres spatiaux, ils s'aventurèrent à travers les ruines.

Bruno Coqdor sifflait souvent Râx, qui avait une tendance visible à aller de l'avant.

– Il a flairé quelque chose.

– Oui... ou entendu.

– Curieux ! Le silence est absolu. Pas de vent et plus de vie animale par ici. C'est vraiment une ville de la mort.

– Méfions-nous. Il y a, dans les divers mondes, de ces cités qui ne sont qu'en léthargie

Ils avançaient encore à ciel ouvert. Il y avait eu des plafonds à ces galeries, à ces salles, mais ils s'étaient effondrés depuis des siècles.

Ils cherchaient à comprendre le sens des travaux artistiques dont de vagues vestiges subsistaient.

– Des figures hominiennes, incontestablement. Des animaux. Ah ! on retrouve les papillons.

– Oui... et d'autres bêtes inconnues.

– Tiens ! Les aigles-foudre !

– Oui... Ici, comme chez les Grecs... et les Chrétiens !

Maintenant, ils s'enfonçaient dans des endroits encore couverts et, brusquement, après un coude, pénétrèrent dans un lieu très sombre.

Les torches atomiques révélèrent une, puis deux immenses salles, à peu près intactes.

Aux angles, des issues donnant sur des escaliers croulants, qui s'enfonçaient dans le sol.

La respiration plus courte, silencieux, la torche en avant, la main sur le fulgurant qu'ils gardaient en permanence, ils descendirent, Coqdor maintenant Râx près de lui par action psychique.

Ténèbres, vieilles pierres, escaliers encore. Trois étages.

– Nous sommes profondément enfoncés sous le sol, dans la masse même de la montagne.

– J’entends quelque chose, dit Monique. C’est lointain, mais...

– Et moi je sens, fit Jean. Je suis idiot. On dirait... un parfum végétal, très âcre, très sensuel...

Ils avançaient, ne comprenant pas. Les torches ne révélèrent que partiellement ces salles, ces escaliers, ces rotondes, ces pilastres.

– Regardez, dit soudain Coqdor.

Un pan de mur s’élevait encore et on y voyait une figure quasi effacée.

– On dirait. Une bête à corne... un ruminant. Non c’est...

– C’est le Capricorne, mes enfants.

– Et qui dit Capricorne, fit sentencieusement Jean, dit Zodiaque, ce qui lui valut un compliment moqueur de la part de sa sœur, lui assurant que, à leur retour sur Terre, elle lui permettrait de traverser la rue tout seul.

Cette saillie les détendit un peu mais, cinq minutes après, suivant la galerie du Capricorne, qu’ils avaient automatiquement enfilée, ils ralentirent, Coqdor pressentant qu’on arrivait.

– Cette lueur, encore vague...

– Mais jolie. Un peu verte... bleutée...

– Comme un beau soir d’été...

Ils débouchèrent dans une nouvelle salle et là, muets, ils éteignirent les torches, désormais inutiles.

Les trois astronautes, avec le pstôr plaqué contre les jambes de son maître, regardaient.

Cette salle était une immense retonde et, contrairement aux autres parties du temple-palais, demeurait parfaitement intacte.

Trente mètres au moins de diamètre. Avec des pans coupés, sur lesquels donnaient des ouvertures de quatre ou cinq mètres de haut, toutes semblables.

Au-dessus de chaque ouverture, gravé dans la pierre, il y avait un signe.

En tremblant d’émotion, pivotant sur eux-mêmes, ils découvraient ces signes, absolument pas surpris de les trouver là, mais bouleversés de joie Car il y avait TREIZE pans autour de la rotonde.

Et treize signes. Les douze du Zodiaque classique, plus celui symbolisant l’aigle sacré, l’aigle-foudre, entre la Vierge et la Balance, sur le

23 septembre de la planète-patrie, ce jour qui est dominé, tantôt par un des deux signes et tantôt par l'autre.

Mais les ouvertures les attiraient car, toutes, elles découvraient inexplicablement, un décor différent. Et des lumières variées, des parfums étranges, des bruits divers leur parvenaient, très atténués, mais nets.

Coqdor voulut faire profiter quelqu'un de la découverte, son cher ami Robin Muscat.

Il détacha de sa ceinture le petit poste de télé spatiale, avec écran miniature, et héla le futur commissaire du cosmos, par sub-ondes.

Presque tout de suite, Muscat répondit et son image parut sur l'écran.

– Muscat. Nous avons trouvé le Zodiaque, le Zodiaque aux treize signes.

Rapidement, Coqdor s'expliqua. Muscat semblait épanoui.

– C'est merveilleux. Je vais vous rejoindre au plus vite.

– Où êtes-vous donc ? Pas à Paris, je vous ai cherché...

– Vous me trouvez, en fait, dans le Hoggar, en plein Sahara. Je suis venu étudier les monts africains. Vous savez que, depuis des siècles, on connaît dans ces grottes, un dessin rupestre encore inexpliqué mais qui représente incontestablement un humanoïde de l'espace en tenue de cosmonaute, venu sur la Terre des millénaires avant l'ère chrétienne (^[5]).

– Je sais cela.

– On m'avait signalé aussi des signes ressemblant au Zodiaque, dans le Tibesti. Si je vous disais, Coqdor, que je me trouve, moi aussi, sous la montagne, dans une sorte de rotonde. Et je crois qu'il y avait aussi treize cotés.

– Hein ?

– Mais tout a croulé. Séisme très ancien, probablement. On s'y reconnaît mal. Toutefois, dans les gravats, on peut vaguement apercevoir ce qui reste des signes zodiacaux, avec beaucoup de bonne volonté.

– Et les portes ? Les portes des treize signes ?

– À peu près toutes comblées, sauf deux ou trois.

– Dommage.

Monique et Jean écoutaient, profondément troublés.

Ainsi, il y avait, sur la Terre, une réplique négligée de ce sanctuaire qu'ils étaient venus chercher si loin.

Coqdor allait demander autre chose à Muscat lorsque Râx, qu'il ne surveillait plus depuis qu'il avait entamé le duplex, fila soudain, courut en battant des ailes vers l'ouverture surmontée du signe du Verseau, et s'y engouffra.

– Râx. Veux-tu revenir. Râx ! Ici !

Monique poussa un cri.

– Oh ! sur l'écran !

Coqdor tenait le poste à bout de bras. Il était muet de stupeur.

Jean, au cri de sa sœur, s'était rapproché.

Tous trois contemplaient l'incroyable. Et Muscat, dans le micro, aussi ahuri qu'eux, s'écriait :

– Mais... Râx est près de moi. Râx est là. C'est bien Râx. Ce n'est pas un autre pstôr ? Il y en a si peu dans la galaxie. Coqdor... vous ne l'aviez donc pas emmené avec vous ? Je n'y comprends rien...

Le chevalier, la gorge serrée, ne pouvait plus rien dire.

Comme Monique, comme Jean, il regardait l'incompréhensible.

En moins de dix secondes, passant par une porte, Râx venait de franchir un nombre affolant d'années-lumière.

CHAPITRE XIV

Un vertige pis que celui d'un danger mortel.

C'est ce qu'ils éprouvent, tous les trois. Et Coqdor, déjà, serre les dents, se cramponne, sait qu'il faut réagir, venir à bout de la situation, avant qu'on se laissât submerger par elle.

Il voit, sur le petit écran un Robin Muscat ébahi, qui évidemment se demande ce que cela veut dire, et un Râx qui semble tout content de retrouver un vieil ami qui ne manque jamais de le gâter lorsque Coqdor lui rend visite en compagnie de son monstre favori.

– Muscat. Nous allons essayer...

– Essayer quoi ? Par tous les diables de la galaxie...

– Muscat, je vais appeler Râx.

– Râx ? Mais vous l’avez laissé sur la Terre ? Enfin, c’est ce dont je m’aperçois... à moins que celui-là ne soit qu’un ectoplasme de pstôr.

– Caressez-le .Parlez-lui... et vous verrez qu’il s’agit bien du bon, du vrai, du seul Râx.

Et sur l’écran, à l’attitude du policier des étoiles, et du dogue-chauve-souris qui gambade et saute après lui, il n’y a pas à se tromper.

– Je réitère, Muscat. J’appelle Râx... vous le suivez.

– Le suivre ? Enfin Coqdor, qu’est-ce que c’est que ce charabia ? Je suis sur la planète Terre... avec Râx. Et vous dans la constellation du Capricorne, ce qui n’est pas absolument la banlieue.

– Muscat. Nous pourrions discuter ainsi pendant... ne perdons plus de temps...

Jean et Monique, rêveurs silencieux, suivaient la scène.

– Râx... Râx... Viens, mon beau monstre, viens.

Coqdor a élevé la voix, et il siffle, il siffle entre les paroles, ainsi qu’il a coutume de le faire pour faire venir le pstôr.

Sur le petit écran, le frère et la sœur voient Muscat visiblement ahuri, et Râx qui, près de lui, tourne la tête, semble chercher, hume l’air.

Il a entendu l’appel et, soudain, l’image chavire.

On ne voit plus grand-chose. Plus de Muscat, plus de Râx.

Les yeux verts de Coqdor semblent jeter des éclairs.

– Monique...Jean... Regardez. Vers la porte du Verseau.

Ensemble, la jeune fille et le géologue se tournent de ce côté.

Râx apparaît, sifflant de joie en fonçant vers le chevalier, tandis que, derrière lui, on découvre Robin Muscat.

Robin Muscat qui était, il y a quelques brèves secondes, sur la planète Terre, dans les monts du Hoggar.

Il comprend de moins en moins mais, pour lui démontrer qu’il n’est pas victime de quelque mirage, d’une quelconque diablerie, le chevalier lui ouvre les bras et le policier répond à l’accolade de son vieux camarade.

– Muscat. Je vous présente Mlle Farnel. Et Jean, son frère.

Pas de doute possible pour Muscat. Tout cela est réalité.

Râx, visiblement satisfait d’être la cause innocente de ces retrouvailles impromptues, se lèche les babines avec entrain.

– Venez... suivez-moi tous, dit Coqdor. N’oubliez pas notre position : nous sommes sur une petite planète du Capricorne. Sous un temple millénaire. Dans une crypte profonde. Dans la masse même d’une montagne.

– Pourquoi préciser tout cela, Chevalier ? demanda Jean.

– Pour que nous ayons tous à l’esprit, la vérité présente. Et pour que ce qui va suivre ne vous déroute pas, que vous saisissiez bien tous.

Il fait un pas, s’arrête :

– Muscat, vous avez franchi, derrière Râx, une des portes encore à peu près praticables, n’est-ce pas ? Avez-vous remarqué sous quel signe elle s’inscrivait ?

– Oh ! c’est simple, et cela m’a paru logique. Bien que le bas-relief soit effrité, c’était très probablement le Capricorne.

– ...Qui donne, par ici, dans le monde du Capricorne, sous le signe, naturellement du Verseau.

– Il y a donc intercommunication, d’un monde à l’autre ?

– Non pas d’un monde à l’autre. Mais d’un monde à tous les autres. Du moins des douze mondes constituant l’horizon céleste des terriens. Et aussi de tous ces mondes à tous ces autres mondes.

– Mais, s’écria Monique, qui présentait la vérité, cela fait douze mondes seulement.

– Qui vous dit le contraire, belle enfant ? Le treizième signe ne correspond sans doute pas à une constellation, mais seulement à l’intermonde dans lequel nous nous trouvons, et qui a son homologue dans chacun des douze autres.

– Il y en a donc classiquement douze non pas treize ?

– Nécessairement. Mais il nous faut une démonstration. Monique, à vous l’honneur : choisissez votre signe de naissance.

– Le Lion.

– Franchissons la porte du Lion.

Ils se ruèrent, tous les quatre, avec Râx.

Dans la douce lueur qui régnait partout, dans ce domaine fantastique, ils trouvèrent une autre rotonde semblable, mais très abîmée.

Il n’y avait plus qu’à aller vers la porte marquée du Lion. Ils débouchèrent immédiatement dans un décor agreste, merveilleux, devant

une monumentale cascade naturelle auprès de laquelle le Niagara était tout juste digne d'agrémenter le parc Montsouris.

Cela se passait dans un monde où tout était à cet échelon, où les arbres s'élançaient vers une nue couleur d'émeraude, avec quelque trois cent mètres de feuillage.

Ils virent des oiseaux gigantesques, aperçurent des monstres démesurés. Tout cela était très beau, impressionnant, et un air parfumé régnait.

– Quelque part, dit Muscat, sur une planète du monde du Lion.

– Exactement. Mais sous cette jungle, voilà, bien dissimulée, l'entrée de la crypte du Zodiaque. Retournons.

Comme dans un rêve, ils revinrent, puis passèrent sous la porte marquée du Cancer, signe de naissance de Jean.

Autre rotonde, autre porte s'ouvrant sur un rivage où un océan couleur d'or roulait sous un ciel rose feu.

Des êtres étranges, mi-hommes, mi-oiseaux, évoluaient dans le ciel, où flottaient des îles de métal, visiblement mises sur orbite à très basse altitude, et qui devaient constituer l'habitat de ces créatures.

C'était le monde du Cancer. Ils ne s'y attardèrent pas et refirent l'expérience avec le Sagittaire, avec la Vierge.

Ils virent tout d'abord un univers ultra-technique, où des vaisseaux volants, en quantité effarante, attaquaient des planètes bardées et caparaçonnées de fortifications métalliques, en un combat qui défiait toute imagination.

Ensuite, ce fut un plein ciel idyllique, qui les amena sur une plateforme surélevée, dominant une chaîne de monts titanesques. Ils contemplèrent en contrebas, des villes blanches ou dorées, sous un triple soleil.

Puis ils se retrouvèrent dans la crypte initiale.

Du moins Coqdor, Jean et Robin Muscat. Râx se léchait avec entrain, peu intéressé par de telles pérégrinations galactiques instantanées.

L'univers était à sa mesure, pour peu qu'il s'y trouvât en compagnie de son maître.

– Et nous revoilà, dit Coqdor. Nous pouvons encore passer, si le cœur vous en dit, dans la constellation de la Balance, par exemple, ou dans celle des Poissons.

– Oui, dit Jean. Mais... où est Monique ?

– Je l’ai vue il y a une minute, dit Muscat. En passant la dernière porte, elle rattachait sa moufle.

– Monique ? Tu es là ?

Jean revenait vers la porte de la Vierge, il appelait.

Monique ne répondit pas.

Coqdor fronça le sourcil et Muscat grommela quelque chose.

Ils se précipitèrent, retrouvèrent la rotonde aux treize pans qui donnait sur le monde dominé par la plate-forme surélevée.

Pas de Monique.

Jean s’affolait soudain

– Disparue. Elle s’est perdue.

– Impossible. Nous étions tous ensemble.

– Mais les rotondes se ressemblent toutes. Elle s’est égarée.

– Je ne le crois pas. Jean, restez là.

Mais Jean courait et débouchait de nouveau dans le monde de la Vierge.

Force lui fut de constater que la plate-forme, visiblement un accident naturel aménagé par des mains humanoïdes, au sommet d’un mont formidable formant plateau, était parfaitement solitaire.

La rotonde, là, renflait le sol et devenait construction. Alentour, il n’y avait aucune trace de la jeune fille et, d’ailleurs, les falaises totalement à pic qui entouraient l’édifice excluaient toute idée de fuite, ni même d’enlèvement par ce côté.

Ce fut l’idée de Muscat et de Coqdor, mais Jean ne se rendait pas.

– On a pu la kidnapper, l’emmener sur quelque engin volant.

– Râx va nous aider. Revenons.

Ils regagnèrent leur point de départ pour ces explorations ahurissantes qui défiaient tous les moyens de translation spatiaux et subspatiaux.

Coqdor regarda Râx, siffla doucement.

Il y eut un silence. Muscat accoutumé à ce genre d’exercice, savait que le chevalier dictait ses ordres au pstôr.

Les yeux verts de Bruno Coqdor étincelaient et les yeux dorés de Râx exprimaient toute l’intelligence de l’étrange animal.

Râx, enfin, se leva, étira ses ailes, et se mit à flairer un peu partout dans la crypte.

Il refit, scrupuleusement, le trajet qu'ils avaient tous exécuté depuis l'arrivée de Muscat, venant avec Râx, lui-même de ce monde du Verseau sous le signe duquel le système solaire des terriens se trouve engagé, depuis le début du XXIème siècle.

Ils revirent la forêt fantastique du Lion, les habitants extraordinaires du Cancer, Les batailles du Sagittaire et l'enchantement de la Vierge.

Enfin, on se retrouva dans la rotonde du Capricorne.

Mais Râx ne s'y attarda pas.

Il prit la porte justement marquée du Capricorne, ce qui ramenait dans la planète Accora.

Coqdor, Jean et Muscat le suivirent et les deux premiers refirent, en sens inverse, le chemin qui les avait amenés là depuis le point où ils avaient laissé le tankélec.

Coqdor, toujours mû par des intuitions qui ne le trompaient guère, se sentait anxieux au fur et à mesure qu'on approchait de l'entrée du temple du Zodiaque.

Il ne fut presque pas surpris lorsque Râx, qui accélérait l'allure, déboucha devant eux, et lança un long sifflement désespéré.

L'engin n'avait pas bougé et il était toujours en place, semblant parfaitement intact.

Par contre, dans le cockpit, ils découvrirent presque immédiatement les deux hommes, Geek le Centaurien et Holp le métis.

Inertes l'un et l'autre, ils étaient visiblement évanouis, et ne paraissaient pas porter trace de sévices.

Hébétés, les deux hommes regardaient leurs sauveteurs, sans paraître comprendre.

Où est Yloa ? À cette question, ils ne répondirent qu'en bafouillant.

Au fur et à mesure qu'ils reprenaient leurs esprits, la terreur se peignait sur leurs visages. Finalement, on réussit à les revigorer avec un excellent alcool de la Terre et, il faut bien le dire, quelques claques magistrales (système Robin Muscat).

Alors, on sut qu'ils avaient été attaqués, ce dont on se doutait un peu.

Par qui ? Ils étaient bien incapables de le dire.

Geek était terrorisé, ses « yeux de mouche » tournaient dans tous les sens et, naturellement, il recommença à incriminer « ce pays maudit », déclara tout net qu'il voulait rentrer à l'astroport, etc.

Coqdor ne l'écoutait plus et s'en prenait à Holp.

Le métis à la peau verte finit par dire qu'il croyait que c'étaient les maigres plantes poussant autour de l'entrée du palais en ruine qui s'étaient jetées sur eux.

– Probablement le phénomène habituel, murmura le chevalier, une mutation spontanée, de ces êtres diaboliques. Bon. Et après ?

Mais Holp avait été assommé et ne se souvenait plus. Il n'y avait rien à tirer de Geek. On le pria de se tenir tranquille après lui avoir donné l'assurance qu'on repartirait bientôt.

Mais Yloa ?

Le chevalier de la Terre était très inquiet à son sujet.

La malheureuse jeune femme avait, en quelque sorte, trahi ceux du Zodiaque, qui l'avaient si indignement persécutée et avait rendu dément son ami Cladek Halstar, en renseignant Coqdor du mieux qu'il lui avait été possible.

On devait donc tout redouter pour elle et il demeurerait vraisemblable que cette agression, florale ou non, avait eu pour but de s'emparer de la pauvre Yloa, pour lui faire payer cher son alliance avec les forces du bien public.

Bruno Coqdor, Jean Farnel et Robin Muscat se concertèrent.

Jean était fou de douleur. Il songeait à Monique, sans nul doute tombée aux mains de ces créatures fantastiques, qui disposaient d'un si redoutable pouvoir.

– Et, au surplus, ils possèdent le secret du Zodiaque à treize signes qui permet de passer instantanément d'une constellation à l'autre.

– Et par là, de dominer aisément une bonne partie de la galaxie.

Ils étaient songeurs, devant la révélation de l'effarant secret.

Mais ce n'était pas le moment de rêver. Ne fallait-il pas songer, avant tout, à sauver les deux jeunes femmes, victimes éventuelles de la vengeance de leurs terribles adversaires ?

Coqdor, une fois encore, tenta d'utiliser Râx.

Le pstôr avait trouvé une piste, mais une piste en quelque sorte interrompue. D'ailleurs, on le voyait bien, il ne tenait pas en place et cherchait et cherchait toujours...

Le chevalier le reprit sous l'éclat de ses yeux verts, siffla longuement, et prononça plusieurs fois, nettement, le nom de Monique.

Le petit monstre ailé semblait écouter et, de nouveau, il repartit.

Il n'allait pas vers le temple et l'entrée du monde souterrain, cette fois, mais dans le dédale de la ville morte, parmi les avenues désertes depuis des siècles et des siècles.

Coqdor courait derrière lui. Jean, naturellement, ne faisait pas faute de suivre pas à pas. Muscat était avec eux et Holp, cette fois, sans demander l'autorisation, cherchait le plus possible à demeurer dans l'ombre du chevalier.

À un certain moment, Râx s'envola.

Jean jeta un cri de désespoir :

– Nous n'allons plus pouvoir le suivre.

– Du calme *boy*. Je le suis psychiquement. Il a vu quelque chose, et j'espère que...

Coqdor n'en dit pas plus. On voyait le pstôr qui tournoyait, battant les airs de ses ailes de chauve-souris, et descendait en cercles de plus en plus étroits.

Les astronautes coururent de ce côté et Jean se mit à danser de joie.

– Monique !

Il voyait sa sœur, sa sœur qui marchait, un peu comme une femme ivre, mais visiblement indemne.

Yloa, près d'elle, avançait, de cette même allure titubante.

Quand Monique vit Jean, elle se jeta dans ses bras et se mit à pleurer.

Jean la cajolait, la consolait, Coqdor dit quelques mots d'apaisement.

Mais Yloa était livide, et se détournait, sans mot dire. Monique, avec des sanglots, raconta :

Ce qui s'était passé ? Elles ne le savaient guère, ni l'une ni l'autre.

Les fleurs avaient attaqué, cela, Yloa le confirma. Après...

Elles avaient perdu connaissance et s'étaient retrouvées parmi les ruines de la cité morte. Monique n'avait pas constaté de scission depuis que ses compagnons l'avaient distancée dans la crypte.

Du moins avaient-elles pris conscience comme sous impulsion télépathique d'origine inconnue, d'un fait qu'elles avaient pu vérifier, non sans une horreur qui les submergeait.

Désormais, l'une comme l'autre, elles portaient, à l'emplacement du cœur, le signe infernal, le signe de l'aigle foudroyant, symbole du grand secret galactique.

Yloa y avait échappé jusque-là, Monique venait d'y succomber, elle aussi.

Jean était horrifié. Il savait ce que cela signifiait.

Sa sœur, comme Yloa, était désormais sous la coupe des membres du Zodiaque. À distance, au moment qui leur conviendrait, ils pourraient, soit les foudroyer, soit rendre démente les deux jeunes femmes, ou leur faire subir tels ou tels sévices de leur choix.

La petite troupe demeurait sous l'impression de cette catastrophique révélation.

– Nous allons agir. Et vite ! Retournons au tankélec Ainsi firent-ils. Mais une désagréable surprise les attendait.

Il n'y avait plus de tankélec.

La vérité était aisée à établir. Geek, affolé, les avait abandonnés et retournait, seul, vers l'astroport d'Accora.

En effet, on aperçut de loin, dans les marais de papillons de la mort, la silhouette métallique de l'engin, avançant sur ses grandes tiges articulées.

Coqdor haussa les épaules :

– Pauvre type ! Il nous trahit sottement. Mais qu'importe, puisque, maintenant, il nous sera aisé de retourner sur la Terre sans avoir à franchir les espaces du grand vide.

Jean, qui tremblait pour sa sœur, murmura :

– Mais... les autres ? Que vont-ils encore tenter contre nous ?

Il serrait sa sœur dans ses bras, épouvanté de ne pouvoir la protéger plus efficacement, contre cette marque maudite, qui lui marbrait le sein, et pouvant la tuer d'un instant à l'autre.

Coqdor regarda Monique, puis Yloa :

– Il y a un moyen. Nous allons l'utiliser. Tout de suite ! Je vous demande à toutes deux un peu de courage, et vous serez délivrées.

CHAPITRE XV

– Êtes-vous prête, Monique ?

Jean regardait sa sœur avec une anxiété non dissimulée.

Mais la courageuse jeune fille, bien que très pâle, eut la force de sourire :

– Je suis prête, Chevalier.

Et, avec une simplicité plus bouleversante qu'un long discours, elle ajouta :

– J'ai confiance en vous.

– Il la regarda, ému, mais n'ajouta rien.

– Préparez-vous, mon enfant. Jean, j'espère que ce n'est pas vous qui allez flancher ?

Le jeune géologue se crispa mais il voulait faire preuve de virilité et s'approcha de sa sœur qui, d'une main qui ne tremblait pas, dégrafait la fermeture magnétique du haut de sa combinaison d'escalade.

Yloa les regardait.

Elle ne bougeait pas, elle ne disait plus rien. Il semblait que toute l'épouvante du monde se soit abattue sur elle.

Muscat, sur un clin d'œil de Coqdor, sachant ce qui allait se passer, s'était éloigné en entraînant Holp.

Râx, lui, toujours dans les parages hantés par son maître, s'était allongé, le museau posé sur ses ailes repliées. Il ronronnait sous le soleil du Capricorne qui éclairait Accora.

La défection de Geek les avait privés de bien des choses, la majorité de leur équipement se trouvant à bord du tankélec.

Toutefois, si Robin Muscat, surpris par les événements, se trouvait lancé d'un univers vers l'autre en simple tenue saharienne, Coqdor, Jean et Monique, sur leurs vêtements spéciaux, gardaient le mini-arsenal des explorateurs planétaires.

– Je ne pourrai, chère Monique, pratiquer une anesthésie parfaite. Du moins, avec ce concentré de chlorure d'éthyl, puis-je insensibiliser relativement la région intéressée.

Monique avait acquiescé, songeant que les quelques éléments pharmaceutiques indispensables prévus avec les vivres en comprimés, les armes à infrarouges et les armes blanches, les couteaux-outils multiples, sans compter la radio et la télé personnelles, relevaient d'une expérience très sûre de la part de ceux qui avaient à tâche d'équiper les cosmonautes.

Cependant, Monique se préparait.

Il ne fallait pas perdre de temps. Ceux du Zodiaque, comme un défi à leurs adversaires, avaient ravi les deux jeunes femmes pour les marquer de leur signe fatal.

Si on voulait éviter les conséquences, c'était par une action immédiate.

Monique avait donc ouvert la combinaison et, posément, faisait glisser son soutien-gorge.

Ils étaient en pleine nature, parmi les pans de murs de la ville morte que les plantes sauvages envahissaient.

Coqdor, le fulgurant à inframauve à la main, en réglait la terrible flamme au demi-millimètre. Ainsi, d'adroits chirurgiens pouvaient s'en servir comme bistouri pour certaines opérations.

Et c'est précisément ce que Coqdor voulait tenter sur Monique comme sur Yloa.

Un minuscule comprimé écrasé sous le sein de Monique créa une zone d'insensibilité, qui devait durer quelques minutes.

– Appuyez-vous sur votre frère. Et vous, Jean, tenez-la ! Tenez-la ferme ! Le moindre faux mouvement pourrait avoir de graves conséquences.

Il se penchait vers la gorge délicate, examinait le signe.

Plus apposé sur l'épiderme, par un procédé inconnu, que véritablement tatoué dans le derme. Donc, en principe, ce qu'il allait tenter pouvait avoir une chance de réussite.

Monique, interrogée, avait déclaré qu'elle était prête à tout risquer pour échapper à l'emprise du treizième signe.

Le fulgurant à inframauve s'approcha. Monique ferma les yeux.

Jean serra les dents, aussi ému, sinon plus, que sa sœur. Mais il la maintenait solidement.

Coqdor, d'une main sans faiblesse, dirigea le rayon ultra-court droit sur la mystérieuse marque, et attaqua.

Une minute...

L'odeur de chair, légère, désagréable, vint les offenser tous les trois et Monique, blêmissante, quoique ne ressentant pas grand-chose, se dominait pour ne pas crier.

Yloa les regardait, comme stupide. Râx, lui, intrigué, inquiet, s'était dressé et les couvait de ses yeux d'or.

Le chevalier recula d'un pas, coupa l'inframauve.

– L'intracorol. Vite, Jean !

Jean lâcha sa sœur qui tomba plus qu'elle ne s'assit sur un pan de mur effondré, et passa le produit cicatrisant à Coqdor qui, se débarrassant vivement du fulgurant, cautérisa la petite plaie.

Il regarda un instant, puis se releva :

– Je crois que j'ai réussi. Plus de trace. Lorsque l'intracorol aura fait son effet, dans une demi-heure, les cellules se reproduiront et je crois pouvoir espérer que la cicatrice ne sera guère plus apparente que celle que vous portez vous-même, Jean.

Jean couvrait de baisers le front de sa sœur, le beau front que les gouttes de sueur maculaient.

– Merci, Chevalier.

Il lui sourit, se tourna vers Yloa :

– À vous, maintenant. Vous voyez que Mlle Farnel est délivrée. Il importe que pareil traitement vous soit administré.

– Non. Non.

À leur grande surprise, l'amie de Cladek Halstar semblait en proie à la plus grande terreur.

Coqdor voulut la rassurer :

– Vous avez pu le constater, la patiente a à peine souffert. L'anesthésie, si imparfaite soit-elle, rend la douleur très supportable, n'est-ce pas, Monique.

– Absolument, confirma Monique, qui se réajustait. Du courage, chère Yloa.

Mais la jeune femme, qui claquait des dents, faisait toujours non, de la tête.

– Voyons, il s'agit de votre salut. Vous ne savez que trop ce qui arrive à ceux que les gens du Zodiaque tiennent sous leur coupe par ce terrible moyen. Vous ne souffrirez pas, ou si peu...

– Je n'ai pas peur de souffrir, mais...

Coqdor lui dit, avec bonté :

– Votre pudeur sera offensée ? Mais j'agit, croyez-le, comme un médecin, comme un chirurgien...

Yloa eut un geste évasif et parut soudain très triste.

Lui parler de pudeur, à elle, après ce qu'elle avait vécu...

Coqdor voulut insister mais soudain, elle s'échappa et s'élança, comme une folle, à travers les ruines.

– Dieu du cosmos, qu'est-ce que cela signifie ? Il ne faut pas la laisser.

Ils s'élancèrent à la poursuite d'Yloa, qui fuyait désespérément. Ils lui criaient de s'arrêter, de revenir, mais elle n'écoutait pas.

Elle allait tourner à un carrefour de la ville morte lorsqu'elle jeta un cri et fut immobilisée.

C'était Robin Muscat qui surgissait et la saisissait en pleine course.

Il la ramena de force, et elle pleurait et criait.

Coqdor, froidement, déclara :

– Nous devons sauver cette femme... malgré elle, d'accord ?

Monique, Jean et le policier acquiescèrent.

Alors, ils la maîtrisèrent, avec bien de la peine et ce fut Monique qui défit la combinaison, qui ôta le soutien-gorge. Jean se chargea du semblant d'anesthésie et Coqdor régla une seconde fois l'inframauve.

Yloa gémissait doucement, tenue par Muscat et par Holp qu'on avait appelé à la rescousse.

Ils la maintenaient au sol et Coqdor, à genoux, se penchait vers le signe fatal qu'il convenait d'effacer, d'arracher de la chair de la victime.

Lorsqu'il entama l'épiderme, elle jeta un hurlement inhumain.

Coqdor tenait bon et poursuivait son office.

Mais Monique et Jean, penchés derrière lui, ouvraient soudain des yeux épouvantés.

Et Muscat et Holp sentaient que, sous leurs poignes, quelque chose d'extraordinaire se passait, dans l'organisme même d'Yloa.

Au fur et à mesure que Coqdor, avec son bistouri de feu, détruisait l'empreinte du treizième signe, Yloa semblait se modifier à vue d'œil.

Ils s'en rendirent compte, une minute après.

Ce corps un peu lourd, ce visage empâté, marqué par la souffrance et le vice qu'on lui avait inculqué, tout cela n'avait déjà plus le même aspect.

Tout ce corps semblait en proie à une crispation terrible, et des spasmes violents l'agitaient, tandis qu'en permanence, elle continuait à se plaindre.

Souffrait-elle ? C'était incontestable, mais cela n'avait sans doute aucun rapport avec la petite opération que pratiquait Coqdor.

Ils virent changer la couleur de la peau, se modifier les traits du visage et les cheveux foncèrent soudain, devinrent d'un beau noir lustré.

La taille s'amincissait et la poitrine, très apparente, au lieu de demeurer épaisse et d'une grâce discutable, s'affirmait, s'amenuisait, jusqu'à offrir aux regards un aspect véritablement délicieux.

Coqdor se releva, la sueur au front, et écarta l'inframauve.

– Ce n'est plus la même femme, s'écria Jean. Et elle porte encore le signe.

Et ce fut Robin Muscat, la reconnaissant, qui leur jeta le véritable nom de cette créature métamorphosée :

– Giovanna ! Giovanna Hi-Ling !

– La principale complice des gens du Zodiaque, dit sombrement le chevalier.

– Mes compliments, Chevalier Coqdor.

Déjà, les cosmonautes, sauf Coqdor en qui la lumière se faisait, demeureraient accablés, abasourdis, sous le dur soleil du Capricorne, qui venait encore d'éclairer un tel prodige.

Muscat, toujours sur la défensive, en bon policier qu'il était, se retournait avec la vivacité d'un limier qu'on ne prend jamais par trahison et faisait face, son pistolet à inframauve braqué.

Une voix un peu ironique, celle qui venait de parler, dit alors :

– Je vous en prie, Inspecteur. D'ailleurs, voyez, je suis seul. Et vous vous en rendez compte, le plus inoffensif des hommes.

Monique, Jean et Holp, entre les deux héros galactiques, voyaient un drôle de personnage apparaître parmi les plantes sauvages qui croissaient dans les ruines.

Un petit homme, entre deux âges, plutôt malingre, avec un visage mince, banal, des yeux de myope que rehaussaient d'épais verres de contact.

Il portait une tenue de planète, une de ces combinaisons à veste, qui étaient à la mode depuis un demi-siècle.

Bref, le portrait du petit fonctionnaire insignifiant comme il en existait des millions à travers toutes les planètes de la galaxie civilisée.

Giovanna se relevait, encore faible, fragile, ébranlée par la mutation qu'elle venait de subir sous l'influence du bistouri flamboyant, et qui lui rendait sa forme naturelle.

Ils regardèrent tous l'arrivant et constataient que, en effet, il ne semblait nullement effrayant.

– Qui êtes-vous ? demanda simplement Robin Muscat.

– Un pauvre homme parmi les pauvres hommes du cosmos, répondit l'arrivant. Un citoyen planétaire, sans problème. Pourtant, je dois préciser : je suis, sinon le chef, du moins celui que les gens du Zodiaque ont choisi pour guide.

Il y eut un frémissement parmi Coqdor et ses compagnons.

– Mlle Hi-Ling peut vous confirmer, appuya l'inconnu.

Giovanna, vers qui tous les regards convergeaient, approuva de la tête.

– Si vous me suiviez, reprit le petit homme maigre. Dans la crypte du temple, là, où donnent accès à douze mondes différents, c'est-à-dire à douze planètes de douze constellations de l'univers.

Il sentit leur hésitation car il s'empressa d'ajouter :

– Oh ! Vous ne risquez rien. Plus rien. Je vous admire. Mais oui, et les miens avec moi. Rien ne vous a rebutés. Vous avez lutté jusqu'au bout malgré les embûches que nous avons semées, QUE NOTRE DEVOIR NOUS OBLIGEAIT À SEMER SOUS VOS PAS. Mais vous avez fini par découvrir la vérité. Sans jamais vous lasser. Ce qui prouve que vous étiez dignes d'arriver au grand secret du treizième signe. Mais je bavarde... Voulez-vous me suivre ?

Cette fois, il donnait l'exemple et s'enfonçait dans les ruines.

Ils hésitèrent mais Coqdor, d'un signe de tête, fit savoir qu'il était d'accord.

Il suivit le petit homme, flanqué de Râx. Monique, que Jean ne voulait plus quitter, suivit, Holp était plus passif encore que Râx. Giovanna, elle, gardait les yeux baissés, honteuse d'avoir été si curieusement découverte.

Robin Muscat ferma la marche.

Cette promenade sous terre fut sans surprise jusqu'à ce qu'ils parvinssent à la crypte, dans la douce clarté venue on ne savait d'où.

Le petit homme dit quelques mots dans une langue inconnue.

Ils virent de gros insectes, des reptiles, filer sur le sol. Instinctivement, Monique eut un mouvement de répulsion et Râx siffla de colère.

– N’ayez pas peur, Mademoiselle.

Brusquement, il n’y eut plus d’insectes, ni de reptiles. Mais des sièges.

D’énormes fauteuils qui semblaient de pierre, massifs mais, en vérité, très confortables.

Le petit homme sourit et les montra aux cosmonautes.

– Si vous voulez prendre place.

Là encore, ils hésitaient et il dut insister :

– Oui, vous vous méfiez, parce que vous venez encore d’assister à une mutation spontanée. Des insectes... et puis des fauteuils. Excusez-moi, nous n’avons pas le choix. Et j’ai à vous parler, je ne puis décemment vous laisser debout, surtout mademoiselle. Ni même Giovanna Hi-Ling.

Et il ajouta, les invitant du geste.

– Ne craignez aucune trahison. Vous savez que mes compagnons sont experts à changer d’aspect, de nature même. Devant le dieu du cosmos, je jure que vous êtes désormais nos hôtes, nos amis. Vous avez forcé jusqu’à la mutation de Giovanna et là, j’ai jugé que l’aventure se terminait. Mais vous avez droit à des explications. Après... après, vous choisirez, car nous ne nous reconnaissons plus le droit de vous interdire d’exploiter, à votre gré, le secret des treize signes, que vous avez si bien su mériter de connaître.

– Coqdor et Muscat cette fois, prirent place et les jeunes gens les imitèrent.

Giovanna s’assit, elle aussi. Toujours lointaine, mal à l’aise.

– Giovanna, dit le petit homme, n’ayez plus honte. Vous avez accompli votre mission. Nous devons, tous, barrer la route au chevalier Coqdor et à ses amis. Ils sont les plus forts. Inclignons nous.

Robin Muscat, que tous ces préambules commençaient à exaspérer, fut le premier à attaquer.

– Nous direz-vous, cher Monsieur, où vous voulez en venir ?

– À ceci, Commissaire interstellaire Muscat (oui, je vous signale que je viens d’apprendre votre nomination, à Paris-sur-Terre. Tous mes compliments). Mais j’en viens au fait : quelques mots sont indispensables pour vous expliquer le vrai sens de ce Zodiaque exceptionnel que vous vous

êtes donné tant de peine à conquérir. Une question, d'abord : croyez-vous au temps ?

Coqdor semblait s'amuser. Holp ne comprenait rien et son esprit obtus avait renoncé à se donner du mal. Monique et Jean, silencieux se passionnaient.

Muscat rétorqua :

– Si je crois ?...Vous voulez me faire dire que le temps n'existe pas. Qu'il est relatif à la distance, au mouvement qui amène la chose ou l'homme d'un point à un autre, que...Mais tout cela a été dit depuis longtemps, et prouvé depuis que les humanoïdes se promènent de planète en planète.

– Bravo, Commissaire. Eh bien ! je serai bref : croyez-vous en l'espace ?

Muscat plissa le nez. Coqdor le devinant prêt à devenir acerbe, intervint :

– Vous voulez encore nous faire dire une phrase : que l'espace, la distance, n'existent pas plus que le temps. Que ce serait un espace vide de matière ? Le néant. L'espace, comme le temps auquel il est lié intimement, naît depuis le point initial et s'affirme à partir de la création de deux points.

– Très bien, Chevalier. Nous sommes sur la voie. Ce sont là des vérités premières, considérées comme un peu primaires. Aussi, laissons de côté l'histoire du temps contracté (pour expliquer, par exemple, les visions médiumniques), et autres fariboles traitant de la relativité. Il y a, non pas le déroulement du temps, non pas l'espace, mais le présent éternel, parce que divin. En lui, le cosmos. Et les hommes. Et le mouvement, de l'atome à la galaxie en passant par l'homme, engendre ce qu'on a appelé le continuum qui, cependant, n'est pas en soi.

Jean crut opportun d'intervenir

– Ce cours est intéressant, cher Monsieur. Mais, en fait, nous savons tout cela depuis l'école maternelle.

– Il est bon, Monsieur Farnel, de rappeler certains éléments de base. On oublie si vite et on a dit tant de bêtises là-dessus. Bref, j'en viens à ceci : pas de temps, mais la durée êtres-choses. Pas d'espace, mais la distance perpétuellement variable, d'ailleurs, ENTRE êtres et choses. Supposez maintenant qu'un génie, un jour, il y a de cela tant de ces siècles relatifs à la durée des hommes que nul ne peut le situer sur nos calendriers cosmiques,

un génie, dis-je, prend conscience de tout cela avant les autres, et trouve, par hasard (mais y a-t-il un hasard ?), ce je que j'appellerai LE JOINT.

– C'est-à-dire, dit Coqdor, l'endroit unique et mystérieux qui est à la fois le zénith culminant, et le nadir inférieur, non plus ENTRE, mais simultanément EN divers points de la galaxie, divers points qui dans la réalité, n'en forment qu'un seul.

– Vous y êtes, Chevalier.

– Ce point, s'écria Monique, nous y sommes donc.

– Exactement, Mademoiselle. Il existe, et effet, une jonction réunissant en la circonstance douze mondes divers, douze planètes appartenant à des constellations roulant dans le grand vide.

– Douze ? Treize plutôt, s'écria Robin Muscat.

Le petit homme eut un curieux sourire.

– Oui, bien sûr. Parce qu'il y a douze signes dans le Zodiaque. Mais la porte de l'Aigle ne donne jamais nulle part, sinon sur un au-delà interdit aux vivants. Le Zodiaque, comme le temps, comme l'espace, est plus une invention des hommes qu'une réalité divine. Douze mondes... et un treizième, par exemple celui où gravite la planète Terre, où a vécu le génie auquel j'ai fait allusion. Eh bien d'autres, tant d'autres que leur nombre est illimité. Parce que si la sagesse de notre maître du passé a inventé le Zodiaque relativement aux douze univers apparents parmi lesquels évolue la planète-patrie, il aurait pu tout aussi bien ouvrir des portes sur... autant d'univers qu'il eût voulu.

Il montra, du geste, les treize portes :

– Treize. Mais une donne sur le Capricorne, où nous sommes réellement. Tout en étant à quelques mètres du monde du Bélier, de celui du Verseau, de ceux de tous les autres signes zodiacaux. Notre vieux maître a limité les effets de sa découverte. On retombe toujours à douze.

– Alors ? s'écria Robin Muscat, qui a créé ces retondes, ces intercommunications qui suppriment un espace et un temps qui n'existent d'ailleurs que dans notre imagination de pauvres types ?

– Nous ne le savons pas, Commissaire. En fait, depuis des générations, il existe une confrérie humaine à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir et dont je suis le guide actuel, jusqu'à ma mort, après des guides, avant des guides et des guides. L'origine de cela se perd dans la nuit des temps puisque nul ne sait quand a été créé le Zodiaque. Des initiés. Qui n'ont aucun intérêt personnel et dont la mission, Commissaire, Chevalier,

Mademoiselle, est uniquement d'interdire par tous les moyens que des profanes aient connaissance d'un tel secret.

Il fit un temps, eut un geste un peu désabusé :

– Vous connaissez les humains. Ils monnayent, ils exploitent tout. Même ce qui est sacré.

– Bien sûr, dit Coqdor. Quelque tyran, quelque savant ambitieux, quelque trafiquant sans scrupule, connaissant la jonction, supprimant à son profit le temps et la distance entre les constellations du Zodiaque pourrait, soit s'en servir pour établir une dictature formidable, soit se livrer à des expériences dangereuses, soit plus sordidement, lancer l'entreprise grossièrement commerciale la plus fantastique, quitte à massacrer, à asservir, à ruiner les honnêtes gens du monde.

Le petit homme parut satisfait.

– Je savais bien que vous comprendriez. Aussi, je vous l'avoue, j'ai dû, nous avons dû, lutter contre vous. Nous supposions vos intentions pures. Mais nous nous méfions. Certains de nos initiés, grisés par le prodigieux secret, ont voulu trahir.

– Yum Akatinor, dit Muscat. Et Cladel Halstar, entre autres.

– Oui.

Giovanna étouffa un sanglot. Monique vint vers elle, et l'embrassa avec bonté.

– Giovanna, subjuguée par Halstar, a trahi, elle aussi.

– Et Jean-Marie Spontini ?

– Nous avons dû le supprimer, parce qu'il allait trahir à son tour. Par amour. Par dépit aussi.

– Il regarda Giovanna avec pitié :

– Elle l'avait délaissé pour Halstar. Et elle, son châtiment a été d'être notre agent sur Ulmir. De devenir votre compagne, sous l'aspect de la prostituée Yloa Fugg. Grâce à notre pouvoir mutationnel, vous savez comment elle a pu tenter de vous séduire, Chevalier, en redevenant provisoirement Giovanna. Mais cela a échoué comme le reste. Vous êtes fort.

– Je suis simplement un honnête homme.

Il y eut un silence. Tous réfléchissaient. Sauf Holp, sans doute.

Puis le petit homme se leva et fit un petit salut, qui semblait comique. Mais les cosmonautes n'avaient pas envie de rire.

– Vous êtes allés jusqu’au bout. Vous nous avez vaincus. Vous savez. Je dois me plier à la règle de notre secte.

Il embrassa, d’un geste large, les treize portes.

– Mademoiselle... Chevalier... Commissaire... Messieurs. Nul ne tentera plus rien contre vous. C’est l’instant du choix. Décidez de ce que vous allez faire. Révéler le secret du Zodiaque, ou l’exploiter à votre profit. Notre vieux maître en a décidé ainsi. Et nous respectons sa loi. Si vous utilisez, ou faites utiliser, les rotondes aux treize portes cosmiques, nous rentrerons dans l’obscurité. Je vous demande seulement d’envisager les conséquences de vos agissements, si vous décidez...

Le chevalier Coqdor se leva.

– Mes amis sont libres. Quant à moi, ma décision est prise.

Il regarda le guide des gens du Zodiaque. Ne dit mot. Mais sa puissante pensée perçait le front du petit homme, qui lui sourit.

– Merci, Chevalier.

– Par le dieu du cosmos, gronda Robin Muscat, un tel secret est dangereux. Je ne suis pas télépathe comme mon ami Coqdor, mais je sais bien ce qu’il a décidé.

Monique et Jean se levaient, se tenant par la main. Elle dit :

– Que le silence soit fait sur tout ceci ! Je souhaite, Monsieur, que votre confrérie continue à veiller jalousement à ce que jamais, jamais, des humains vulgaires n’aient connaissance de la signification du treizième signe du Zodiaque.

Ils marchèrent vers la porte du Verseau, suivi de Holp.

Au-delà, à quelques mètres seulement, c’était la grotte du Hoggar, l’endroit où se tenaient les hommes de Muscat, qui l’avaient amené à pied d’œuvre. Une demi-heure et on serait de retour à Paris-sur-Terre, par aéro-jet.

Coqdor fit un signe d’adieu au petit homme et à Giovanna.

Et ils franchirent, les uns après les autres, le passage qui supprimait des années-lumière, lesquelles, d’ailleurs n’existaient pas.

*

* *

Le commissaire Muscat fêta, quelques jours après, sa nomination.

Et il apprit à ses amis qu'un tremblement de terre avait bouleversé les monts du Hoggar, et détruit, ou comblé, certaines cavernes où on avait relevé des bas-reliefs effacés aux trois-quarts, mais très curieux.

Sans doute y avait-il eu, ces derniers temps, un certain nombre de séismes semblables, dans une douzaine de planètes à travers la galaxie...

FIN

[1] Voir : «*Les portes de l'aurore*».

[2] Voir : «*Le soleil de glace*».

[3] Voir : «*Le dieu couleur de nuit*».

[4] Voir : «*La planète de feu*».

[5] *Authentique.*